

ALMANACH
DE LA
QUESTION SOCIALE
ILLUSTRÉ

Pour 1901 (Onzième année — Troisième série)

*Rédigé par les écrivains les plus autorisés du socialisme et l'élite
de la Littérature contemporaine*

Sous la Direction de P. ARGYRIADÈS



L'Almanach est chose
plus grave que ne le croient
les esprits fâchés.

MICHELLET.

P. ARGYRIADÈS

PARIS

A l'Administration de la « QUESTION SOCIALE »
5, Boulevard Saint-Michel, 5

DÉPOT GÉNÉRAL

POUR LA FRANCE :

Chez **STRAUSS**, 5, rue du Croissant, Paris

POUR LA BELGIQUE :

Chez **L. ROMAN**, éditeur, rue de Fer, 59, Namur

En vente chez tous les libraires et dans toutes les gares

LA RÉVOLUTION

par RUDE.



En avant! la classe ouvrière!

En avant! les forges, les mines,
Les fabriques et les chantiers,
Compagnons de tous les métiers
Martyrs de toutes les famines,
Forçats que la misère vend
A la bourgeoisie usurière.

Venez l'enfant, venez la femme;
Pâles meurtris des greniers froids;
La douleur affirme ses droits
Les sanglots ont fait leur programme.
Il faut à tout être vivant
Sol, outils, matière première.

En avant! la classe ouvrière,
La classe ouvrière, en avant!

AVANT-PROPOS

Nous voici à la onzième année de notre Almanach.

Par celui-ci, nous commençons une nouvelle série à un franc le volume, moins fort que ceux de la 1^{re} série et plus fort que ceux de la deuxième. Nous faisons tous ces essais pour soutenir, aussi longtemps que possible, cette œuvre pour laquelle nous nous exposons à des sacrifices au-dessus de nos moyens. Aussi, nous adressons-nous à tous les amis qui approuvent notre propagande franche du collier, les priant de nous aider à répandre notre Almanach.

Ce faisant, ils défendront l'idée socialiste contre tous ceux qui veulent l'exploiter et la compromettre par leurs agissements intéressés.

Les sincères ont pu voir, depuis quelque temps, comment certains petits bourgeois, se disant socialistes, font courir à notre cause un réel danger. Aussi, nous nous élevons avec force contre les politiciens dupeurs qui réservent toute leur vérité et toute leur justice pour des bourgeois millionnaires, toute leur tendresse pour des ministres massacreurs, et tout le mensonge et l'injustice pour les prolétaires assassinés, avec toutes leurs attaques pour ceux qui défendent ces derniers.

P. ARGYRIADÈS.



Annuaire pour l'année 1901

- ANNÉE 6614 de la période julienne.
2677 des Olympiades, ou la 1^{re} année de la 670^e Olympiade, commence en juillet 1901, en fixant l'ère des Olympiades 775 ans et demi avant J.-C., ou vers le 1^{er} juillet de l'an 3938 de la période julienne.
- 2654 de la fondation de Rome, selon Varon.
- 2648 depuis l'ère de Nabonassar, fixée au mercredi 26 février de l'an 3967 de la période julienne, ou 747 ans avant J.-C., selon les chronologistes, et 746 suivant les astronomes.
- 1901 du calendrier grégorien établi en octobre 1582, depuis 318 ans; elle commence le mardi 1^{er} janvier.
- 1901 du calendrier julien ou russe, commence 13 jours plus tard, le lundi 14 janvier.
- 109 du calendrier républicain français, commence le dimanche 23 septembre 1900, et l'année 110 commence le lundi 23 septembre 1901.
- 29 du calendrier socialiste, commence le mardi 20 mars 1900, et l'année 30 commence le mercredi 20 mars 1901 (1).
- 5661 de l'ère des Juifs, commence le lundi 24 septembre 1900, et l'année 5662 commence le samedi 14 septembre 1901.
- 1318 de l'hégyre, calendrier turc, commence le mardi 1^{er} mai 1900, et l'année 1319 commence le samedi 20 avril 1901, suivant l'usage de Constantinople, d'après l'*Art de vérifier les dates*.
- 37 du 76^e Cycle du calendrier chinois, commence le mercredi 31 janvier 1900, et l'année 38 commence le mardi 19 février 1901.
-

ÉCLIPSES

Il y aura, en 1901, quatre éclipses : deux éclipses de soleil et deux éclipses de lune.

1^o Eclipe de lune par la pénombre, le 3 mai, en partie visible à Paris.

2^o Eclipe totale de soleil, le 17 mai, invisible à Paris.

3^o Eclipe partielle de lune, le 27 octobre, en partie visible à Paris.

4^o Eclipe annulaire de soleil, le 10 novembre, partiellement visible à Paris.

(1) Les personnes qui désirent des renseignements sur le calendrier socialiste sont priées de se rapporter à notre Almanach de l'année 1891. Les années de la première série de notre Almanach contiennent des éphémérides sur les fêtes du socialisme, éphémérides que, par manque de place, nous avons dû supprimer depuis trois années.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1901 du CALENDRIER GRÉGORIEN	AN 109 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 29 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1901 du CALENDRIER GRÉGORIEN	AN 109 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 29 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE
h. m.	h. m.	JANV.	NIVOSE	NIVOSE	h. m.	h. m.	FÉVR.	PLUVIOSE	PLUVIOSE
7 56	4 11	1 M	11 Granit	18 tridi	7 33	4 55	1 V	12 Brocoli	19 quartidi
7 56	4 12	2 M	12 Argile	19 quartidi	7 32	4 57	2 S	13 Laurier	20 quintidi
7 56	4 13	3 J	13 Ardoise	20 quintidi	7 30	4 58	3 D	14 Avelinier	21 primidi
7 56	4 15	4 V	14 Grès	21 primidi	7 29	5 0	4 L	15 Vache	22 duodi
7 55	4 16	5 S	15 Lapin	22 duodi	7 28	5 2	5 M	16 Buis	23 tridi
7 55	4 17	6 D	16 Silex	23 tridi	7 26	5 3	6 M	17 Lichen	24 quartidi
7 55	4 18	7 L	17 Marne	24 quartidi	7 25	5 5	7 J	18 If	25 quintidi
7 55	4 19	8 M	18 Pierre à chaux	25 quintidi	7 23	5 6	8 V	19 Pulmonaire	26 primidi
7 54	4 20	9 M	19 Marbre	26 primidi	7 21	5 8	9 S	20 Serpette	27 duodi
7 54	4 22	10 J	20 Van	27 duodi	7 20	5 10	10 D	21 Thlaspi	28 tridi
7 53	4 23	11 V	21 Pierre à plâtre	28 tridi	7 18	5 11	11 L	22 Thymelé	29 quartidi
7 53	4 24	12 S	22 Sel	29 quartidi	7 17	5 13	12 M	23 Chiendent	30 quintidi
7 52	4 25	13 D	23 Fer	30 quintidi					VENTOSE
				PLUVIOSE	7 15	5 15	13 M	24 Trainasse	1 primidi
7 52	4 27	14 L	24 Cuivre	1 primidi	7 13	5 16	14 J	25 Lièvre	2 duodi
7 51	4 28	15 M	25 Chat	2 duodi	7 11	5 18	15 V	26 Guède	3 tridi
7 50	4 30	16 M	26 Etain	3 tridi	7 10	5 20	16 S	27 Noisetier	4 quartidi
7 49	4 31	17 J	27 Plomb	4 quartidi	7 8	5 21	17 D	28 Cyclamen	5 quintidi
7 49	4 33	18 V	28 Zinc	5 quintidi	7 6	5 23	18 L	29 Chélidoine	6 primidi
7 48	4 34	19 S	29 Mercure	6 primidi	7 4	5 25	19 M	30 Traineau	7 duodi
7 47	4 36	20 D	30 Crible	7 duodi					VENTOSE
				PLUVIOSE	7 2	5 26	20 M	1 Tussilage	8 tridi
7 46	4 37	21 L	1 Lauréole	8 tridi	7 1	5 28	21 J	2 Cornouiller	9 quartidi
7 45	4 39	22 M	2 Mousse	9 quartidi	6 59	5 30	22 V	3 Violier	10 quintidi
7 44	4 40	23 M	3 Fragon	10 quintidi	6 57	5 31	23 S	4 Troène	11 primidi
7 43	4 42	24 J	4 Perce-neige	11 primidi	6 55	5 33	24 D	5 Bouc	12 duodi
7 42	4 44	25 V	5 Taurcau	12 duodi	6 53	5 34	25 L	6 Asaret	13 tridi
7 41	4 45	26 S	6 Laur-Thym	13 tridi	6 51	5 36	26 M	7 Alaterne	14 quartidi
7 40	4 47	27 D	7 Amadouvier	14 quartidi	6 49	5 38	27 M	8 Violette	15 quintidi
7 38	4 48	28 L	8 Mezerdon	15 quintidi	6 47	5 39	28 J	9 Marecau	16 primidi
7 37	4 50	29 M	9 Peuplier	16 primidi					
7 36	4 52	30 M	10 Coignée	17 duodi					
7 34	4 53	31 J	11 Ellébore	18 tridi					
Phases de la lune					Phases de la lune				
P. L. le 4, à 12 h. 23 m.					P. L. le 3, à 3 h. 39 m.				
D. Q. le 12, à 8 h. 47 m.					D. Q. le 11, à 6 h. 21 m.				
N. L. le 20, à 2 h. 45 m.					N. L. le 18, à 14 h. 54 m.				
P. Q. le 26, à 22 h. 1 m.					P. Q. le 25, à 6 h. 47 m.				

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1901 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 109 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 29 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	LEVERS et COUCHERS du SOLEIL	AN 1901 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 109 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 30 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	
h. m.	h. m.	MARS	VENTOSE	VENTOSE	h. m.	h. m.	AVRIL	GERMINAL	GERMINAL
6 45	5 41	1 V	10 Bèche	17 duodi	5 41	6 28	1 L	11 Pervenche	13 tridi
6 43	5 42	2 S	11 Narcisse	18 tridi	5 39	6 30	2 M	12 Charrue	14 quartidi
6 41	5 44	3 D	12 Orme	19 quartidi	5 37	6 31	3 M	13 Morille	15 quintidi
6 39	5 46	4 L	13 Fumeterre	20 quintidi	5 35	6 33	4 J	14 Hêtre	16 primidi
6 37	5 47	5 M	14 Velar	21 primidi	5 33	6 34	5 V	15 Abeille	17 duodi
6 35	5 49	6 M	15 Chèvre	22 duodi	5 31	6 36	6 S	16 Laitue	18 tridi
6 33	5 50	7 J	16 Epinards	23 tridi	5 28	6 37	7 D	17 Mélèze	19 quartidi
6 31	5 52	8 V	17 Doronic	24 quartidi	5 26	6 39	8 L	18 Ciguë	20 quintidi
6 29	5 53	9 S	18 Mouron	25 quintidi	5 24	6 40	9 M	19 Radis	21 primidi
6 27	5 55	10 D	19 Cerfeuil	26 primidi	5 22	6 42	10 M	20 Ruche	22 duodi
6 25	5 56	11 L	20 Cordeau	27 duodi	5 20	6 43	11 J	21 Gainier	23 tridi
6 23	5 58	12 M	21 Mandragore	28 tridi	5 18	6 45	12 V	22 Romaine	24 quartidi
6 21	6 0	13 M	22 Persil	29 quartidi	5 16	6 46	13 S	23 Maronnier	25 quintidi
6 19	6 1	14 J	23 Cochléaria	30 quintidi	5 14	6 47	14 D	24 Roquette	26 primidi
6 17	6 3	15 V	24 Pâquerette	31 primidi	5 12	6 49	15 L	25 Pigeon	27 duodi
6 15	6 4	16 S	25 Thon	32 duodi	5 10	6 50	16 M	26 Lilas	28 tridi
6 13	6 6	17 D	26 Pissenlit	33 tridi	5 9	6 52	17 M	27 Anémone	29 quartidi
6 10	6 7	18 L	27 Silvie	34 quartidi	5 7	6 53	18 J	28 Pensée	30 quintidi
6 8	6 9	19 M	28 Capillaire	35 quintidi					FLOREÁL
				AN 30	5 5	6 55	19 V	29 Myrtille	1 primidi
				GERMINAL	5 3	6 56	20 S	30 Greffoir	2 duodi
6 6	6 10	20 M	29 Frêne	1 primidi					
6 4	6 12	21 J	30 Plantoir	2 duodi	5 1	6 58	21 D	FLOREÁL	3 tridi
			GERMINAL		4 59	6 59	22 L	1 Rose	4 quartidi
6 2	6 13	22 V	1 Primevère	3 tridi	4 57	7 1	23 M	2 Chêne	5 quintidi
6 0	6 15	23 S	2 Platane	4 quartidi	4 55	7 2	24 M	3 Fougère	6 primidi
5 58	6 16	24 D	3 Asperge	5 quintidi	4 53	7 4	25 J	4 Aubépine	7 duodi
5 56	6 18	25 L	4 Tulipe	6 primidi	4 51	7 5	26 V	5 Rossignol	8 tridi
5 53	6 19	26 M	5 Poule	7 duodi	4 50	7 6	27 S	6 Ancolie	9 quartidi
5 51	6 21	27 M	6 Bette	8 tridi	4 48	7 8	28 D	7 Muguet	10 quintidi
5 49	6 22	28 J	7 Bouleau	9 quartidi	4 46	7 9	29 L	8 Champignon	11 primidi
5 47	6 24	29 V	8 Jonquille	10 quintidi	4 45	7 11	30 M	9 Hyacinthe	12 duodi
5 45	6 25	30 S	9 Aulne	11 primidi				10 Rateau	
5 43	6 27	31 D	10 Couvoir	12 duodi					

Phases de la lune

P. L. le 4, à 20 h. 14 m.
 D. Q. le 13, à 1 h. 16 m.
 N. L. le 20, à 1 h. 2 m.
 P. Q. le 26, à 16 h. 48 m.

Phases de la lune

P. L. le 3, à 13 h. 29 m.
 D. Q. le 11, à 16 h. 6 m.
 N. L. le 18, à 9 h. 47 m.
 P. Q. le 25, à 4 h. 24 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1901 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 109 du CALENDRIER REPUBLICAIN	AN 30 de la COMMUNE -- CALENDRIER SOCIALISTE	LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1901 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 109 du CALENDRIER REPUBLICAIN	AN 30 de la COMMUNE -- CALENDRIER SOCIALISTE
h. m.	h. m.	MAI	FLORÉAL	FLORÉAL	h. m.	h. m.	JUIN	PRAIRIAL	PRAIRIAL
4 43	7 12	1 M	11 Rhubarbe	13 tridi	4 47	7 52	1 S	12 Bétouine	14 quartidi
4 41	7 14	2 J	12 Sainfoin	14 quartidi	4 37	7 53	2 D	13 Pois	15 quintidi
4 39	7 15	3 V	13 Bâton d'or	15 quintidi	4 27	7 54	3 L	14 Accacia	16 primidi
4 38	7 17	4 S	14 Chamerisier	16 primidi	4 27	7 55	4 M	15 Caille	17 duodi
4 36	7 18	5 D	15 Ver à soie	17 duodi	4 17	7 56	5 M	16 Cillet	18 tridi
4 34	7 19	6 L	16 Consoude	18 tridi	4 07	7 56	6 J	17 Sureau	19 quartidi
4 33	7 21	7 M	17 Pimbrenelle	19 quartidi	4 07	7 57	7 V	18 Pavot	20 quintidi
4 31	7 22	8 M	18 Corbeille d'or	20 quintidi	4 07	7 58	8 S	19 Tilleul	21 primidi
4 30	7 24	9 J	19 Arroche	21 primidi	3 59	7 59	9 D	20 Fourche	22 duodi
4 28	7 25	10 V	20 Sarcloir	22 duodi	3 59	8 00	10 L	21 Barbeau	23 tridi
4 27	7 27	11 S	21 Statice	23 tridi	3 59	8 00	11 M	22 Camomille	24 quartidi
4 25	7 28	12 D	22 Fritillaire	24 quartidi	3 59	8 01	12 M	23 Chèvrefeuille	25 quintidi
4 24	7 29	13 L	23 Bourrache	25 quintidi	3 58	8 01	13 J	24 Caille-lait	26 primidi
4 23	7 31	14 M	24 Valériane	26 primidi	3 58	8 02	14 V	25 Tanche	27 duodi
4 21	7 32	15 M	25 Carpe	27 duodi	3 58	8 02	15 S	26 Palmier	28 tridi
4 20	7 33	16 J	26 Fusain	28 tridi	3 58	8 03	16 D	27 Verveine	29 quartidi
4 19	7 35	17 V	27 Civette	29 quartidi	3 58	8 03	17 L	28 Thym	30 quintidi
4 17	7 36	18 S	28 Buglose	30 quintidi					MESSIDOR
				PRAIRIAL	3 58	8 04	18 M	29 Pivoine	1 primidi
4 16	7 37	19 D	29 Sénévé	1 primidi	3 58	8 04	19 M	30 Chariot	2 duodi
4 15	7 38	20 L	30 Houlette	2 duodi					MESSIDOR
			PRAIRIAL		3 58	8 04	20 J	1 Seigle	3 tridi
4 14	7 40	21 M	1 Luzerne	3 tridi	3 58	8 05	21 V	2 Avoine	4 quartidi
4 13	7 41	22 M	2 Hémerocalle	4 quartidi	3 58	8 05	22 S	3 Oignon	5 quintidi
4 12	7 42	23 J	3 Trèfle	5 quintidi	3 59	8 05	23 D	4 Véronique	6 primidi
4 11	7 44	24 V	4 Angélique	6 primidi	3 59	8 05	24 L	5 Mulet	7 duodi
4 10	7 45	25 S	5 Canard	7 duodi	3 59	8 05	25 M	6 Romarin	8 tridi
4 9	7 46	26 D	6 Mélisse	8 tridi	4 08	8 05	26 M	7 Concombre	9 quartidi
4 8	7 47	27 L	7 Fromental	9 quartidi	4 08	8 05	27 J	8 Echalotte	10 quintidi
4 7	7 48	28 M	8 Martagon	10 quintidi	4 08	8 05	28 V	9 Absinthe	11 primidi
4 6	7 49	29 M	9 Serpelet	11 primidi	4 18	8 05	29 S	10 Faucille	12 duodi
4 5	7 50	30 J	10 Faulx	12 duodi	4 18	8 05	30 D	11 Coriandre	13 tridi
4 4	7 51	31 V	11 Fraise	13 tridi					

Phases de la lune

P. L. le 3, à 6 h. 28 m.
 D. Q. le 11, à 2 h. 47 m.
 N. L. le 17, à 17 h. 47 m.
 P. Q. le 24, à 17 h. 49 m.

Phases de la lune

P. L. le 1er, à 22 h. 2 m.
 D. Q. le 9, à 10 h. 9 m.
 N. L. le 16, à 1 h. 42 m.
 P. Q. le 23, à 9 h. 8 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1901 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 109 du CALENDRIER REPUBLICAIN	AN 30 de la COMMUNE --- CALENDRIER SOCIALISTE	LEVERS et COUCHERS du SOLEIL	AN 1901 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 109 du CALENDRIER REPUBLICAIN	AN 30 de la COMMUNE --- CALENDRIER SOCIALISTE
h. m.	h. m.	JUIL.	MESSIDOR	MESSIDOR	h. m.	h. m.	AOUT	THERMIDOR
4 2 8 5	1 L	12 Artichaut	14 quartidi	4 34 7 38	1 J	13 Abricot	15 quintidi	
4 3 8 5	2 M	13 Giroflée	15 quintidi	4 35 7 36	2 V	14 Basélic	16 primidi	
4 3 8 4	3 M	14 Lavande	16 primidi	4 37 7 35	3 S	15 Brebis	17 duodi	
4 4 8 4	4 J	15 Chamois	17 duodi	4 38 7 33	4 D	16 Guimauve	18 tridi	
4 5 8 4	5 V	16 Tabac	18 tridi	4 39 7 32	5 L	17 Lin	19 quartidi	
4 5 8 3	6 S	17 Groseille	19 quartidi	4 40 7 30	6 M	18 Amande	20 quintidi	
4 6 8 3	7 D	18 Gesse	20 quintidi	4 42 7 29	7 M	19 Gentiane	21 primidi	
4 7 8 2	8 L	19 Cerise	21 primidi	4 43 7 27	8 J	20 Ecluse	22 duodi	
4 8 8 2	9 M	20 Pare	22 duodi	4 45 7 25	9 V	21 Carline	23 tridi	
4 9 8 1	10 M	21 Menthe	23 tridi	4 46 7 24	10 S	22 Căprier	24 quartidi	
4 9 8 0	11 J	22 Cumin	24 quartidi	4 47 7 22	11 D	23 Lentille	25 quintidi	
4 10 8 0	12 V	23 Haricot	25 quintidi	4 49 7 20	12 L	24 Aulne	26 primidi	
4 11 7 59	13 S	24 Orecanète	26 primidi	4 50 7 18	13 M	25 Loutre	27 duodi	
4 12 7 58	14 D	25 Pintade	27 duodi	4 52 7 17	14 M	26 Myrthe	28 tridi	
4 13 7 57	15 L	26 Sauge	28 tridi	4 53 7 15	15 J	27 Colza	29 quartidi	
4 14 7 56	16 M	27 Ail	29 quartidi	4 54 7 13	16 V	28 Lapin	30 quintidi	
4 15 7 55	17 M	28 Vesce	30 quintidi				FRUCTIDOR	
			THERMIDOR	4 56 7 11	17 S	29 Coton	1 primidi	
4 17 7 55	18 J	29 Blé	1 primidi	4 57 7 9	18 D	30 Moulin	2 duodi	
4 18 7 54	19 V	30 Chalémie	2 duodi				FRUCTIDOR	
		THERMIDOR		4 59 7 8	19 L	1 Prune	3 tridi	
4 19 7 53	20 S	1 Epeautre	3 tridi	5 0 7 6	20 M	2 Millet	4 quartidi	
4 20 7 52	21 D	2 Bouillon blanc	4 quartidi	5 1 7 4	21 M	3 Lycopode	5 quintidi	
4 21 7 50	22 L	3 Melon	5 quintidi	5 3 7 2	22 J	4 Escourgeon	6 primidi	
4 23 7 49	23 M	4 Ivraie	6 primidi	5 4 7 0	23 V	5 Saumon	7 duodi	
4 24 7 48	24 M	5 Béliier	7 duodi	5 6 6 58	24 S	6 Tubéreuse	8 tridi	
4 25 7 47	25 J	6 Prêle	8 tridi	5 7 6 56	25 D	7 Suerion	9 quartidi	
4 26 7 46	26 V	7 Armoise	9 quartidi	5 9 6 54	26 L	8 Apocyn	10 quintidi	
4 27 7 44	27 S	8 Carthame	10 quintidi	5 10 6 52	27 M	9 Réglisse	11 primidi	
4 29 7 43	28 D	9 Mûres	11 primidi	5 11 6 50	28 M	10 Echelle	12 duodi	
4 30 7 42	29 L	10 Arrosoir	12 duodi	5 13 6 48	29 J	11 Pastèque	13 tridi	
4 31 7 40	30 M	11 Panes	13 tridi	5 14 6 46	30 V	12 Fenouil	14 quartidi	
4 33 7 39	31 M	12 Salicor	14 quartidi	5 16 6 44	31 S	13 Epine-Vinette	15 quintidi	

Phases de la lune

P. L. le 1, à 11 h. 27 m.
 D. Q. le 8, à 15 h. 29 m.
 N. L. le 15, à 10 h. 20 m.
 P. Q. le 23, à 2 h. 7 m.
 P. L. le 30, à 22 h. 43 m.

Phases de la lune

D. Q. le 6, à 20 h. 11 m.
 N. L. le 13, à 20 h. 37 m.
 P. Q. le 21, à 20 h. 1 m.
 P. L. le 29, à 8 h. 30 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1901 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 109 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 30 de la COMMUNE --- CALENDRIER SOCIALISTE	LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1901 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 110 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 30 de la COMMUNE --- CALENDRIER SOCIALISTE		
h. m.	h. m.		SEPT.	FRUCTIDOR	FRUCTIDOR	h. m.	h. m.	OCT.	VENDEMAIRE	VENDEMAIRE	
5 17	6 42	1 D	14 Noix	16 primidi	6 0	5 39	1 M	9 Panais	16 primidi	16 primidi	
5 18	6 40	2 L	15 Truite	17 duodi	6 1	5 37	2 M	10 Cuve	17 duodi	17 duodi	
5 20	6 38	3 M	16 Citron	18 tridi	6 3	5 35	3 J	11 Pommes de terre	18 tridi	18 tridi	
5 21	6 36	4 M	17 Cardère	19 quartidi	6 4	5 33	4 V	12 Immortelle	19 quartidi	19 quartidi	
5 23	6 34	5 J	18 Nerprun	20 quintidi	6 6	5 31	5 S	13 Potiron	20 quintidi	20 quintidi	
5 24	6 32	6 V	19 Tagette	21 primidi	6 7	5 29	6 D	14 Réséda	21 primidi	21 primidi	
5 25	6 30	7 S	20 Hotte	22 duodi	6 9	5 27	7 L	15 Ane	22 duodi	22 duodi	
5 27	6 28	8 D	21 Eglantier	23 tridi	6 10	5 24	8 M	16 Belle de nuit	23 tridi	23 tridi	
5 28	6 26	9 L	22 Noisette	24 quartidi	6 12	5 22	9 M	17 Citrouille	24 quartidi	24 quartidi	
5 30	6 24	10 M	23 Hotblon	25 quintidi	6 13	5 20	10 J	18 Sarrasin	25 quintidi	25 quintidi	
5 31	6 21	11 M	24 Sorgho	26 primidi	6 15	5 18	11 V	19 Tournesol	26 primidi	26 primidi	
5 33	6 19	12 J	25 Ecrevisse	27 duodi	6 16	5 16	12 S	20 Pressoir	27 duodi	27 duodi	
5 34	6 17	13 V	26 Bigarade	28 tridi	6 18	5 14	13 D	21 Chanvre	28 tridi	28 tridi	
5 35	6 15	14 S	27 Verge d'or	29 quartidi	6 19	5 12	14 L	22 Pêche	29 quartidi	29 quartidi	
5 37	6 13	15 D	28 Maïs	30 quintidi	6 21	5 10	15 M	23 Navet	30 quintidi	30 quintidi	
				VENDEMAIRE						BRUMAIRE	
5 38	6 11	16 L	29 Marron	1 primidi	6 22	5 8	16 M	24 Amaryllis	1 primidi	1 primidi	
5 40	6 9	17 M	30 Panier	2 duodi	6 24	5 7	17 J	25 Bœuf	2 duodi	2 duodi	
5 41	6 7	18 M	SANS-COLOTTIDES	3 tridi	6 25	5 5	18 V	26 Aubergine	3 tridi	3 tridi	
5 43	6 5	19 J		1 Fête de la Vertu	4 quartidi	6 27	5 3	19 S	27 Piment	4 quartidi	4 quartidi
5 44	6 2	20 V		2 » du Genie	5 quintidi	6 29	5 1	20 D	28 Tomate	5 quintidi	5 quintidi
5 45	6 0	21 S		3 » du Travail	6 primidi	6 30	4 59	21 L	29 Orge	6 primidi	6 primidi
5 47	5 58	22 D		4 » de l'Opinion.	7 duodi	6 32	4 57	22 M	30 Tonneau	7 duodi	7 duodi
			5 » des Récomp.								
			AN 110					BRUMAIRE			
			VENDEMAIRE					1 Pomme	8 tridi	8 tridi	
5 48	5 56	23 L	1 Raisin	8 tridi	6 33	4 55	23 M	2 Celeri	9 quartidi	9 quartidi	
5 50	5 54	24 M	2 Safran	9 quartidi	6 35	4 53	24 J	3 Poire	10 quintidi	10 quintidi	
5 51	5 52	25 M	3 Châtaigne	10 quintidi	6 36	4 51	25 V	4 Betterave	11 primidi	11 primidi	
5 53	5 50	26 J	4 Colchique	11 primidi	6 39	4 50	26 S	5 Oie	12 duodi	12 duodi	
5 54	5 48	27 V	5 Cheval	12 duodi	6 40	4 48	27 D	6 Héliotrope	13 tridi	13 tridi	
5 55	5 45	28 S	6 Balsamine	13 tridi	6 41	4 46	28 L	7 Figue	14 quartidi	14 quartidi	
5 57	5 43	29 D	7 Carotte	14 quartidi	6 43	4 44	29 M	8 Scorsonère	15 quintidi	15 quintidi	
5 58	5 41	30 L	8 Amaranthe	15 quintidi	6 44	4 42	30 M	9 Alisier	16 primidi	16 primidi	
					6 46	4 41	31 J				

Phases de la lune

D. Q. le 5, à 1 h. 36 m.
 N. L. le 12, à 9 h. 28 m.
 P. Q. le 20, à 13 h. 43 m.
 P. L. le 27, à 17 h. 45 m.

Phases de la lune

D. Q. le 4, à 9 h. 1 m.
 N. L. le 12, à 1 h. 21 m.
 P. Q. le 20, à 6 h. 7 m.
 P. L. le 27, à 3 h. 15 m.

LEVERS et COUCHERS du SOLEIL		AN 1901 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 110 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 30 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	LEVERS et COUCHERS du SOLEIL	AN 1901 du CALENDRIER GREGORIEN	AN 110 du CALENDRIER RÉPUBLICAIN	AN 30 de la COMMUNE — CALENDRIER SOCIALISTE	
h. m.	h. m.	NOV.	BRUMAIRE	BRUMAIRE	h. m.	h. m.	DÉC.	FRIMAIRE	FRIMAIRE
6 47	4 39	1 V	10 Charrue	17 duodi	7 33	4 4	1 D	10 Pioche	17 duodi
6 49	4 38	2 S	11 Salsifis	18 tridi	7 35	4 4	2 L	11 Cire	18 tridi
6 51	4 36	3 D	12 Naere	19 quartidi	7 36	4 3	3 M	12 Raifort	19 quartidi
6 52	4 34	4 L	13 Topinambourg	20 quintidi	7 37	4 3	4 M	13 Cèdre	20 quintidi
6 54	4 33	5 M	14 Endive	21 primidi	7 38	4 3	5 J	14 Sapin	21 primidi
6 55	4 31	6 M	15 Dindon	22 duodi	7 39	4 2	6 V	15 Chevreuil	22 duodi
6 57	4 30	7 J	16 Chervi	23 tridi	7 41	4 2	7 S	16 Ajonc	23 tridi
6 59	4 28	8 V	17 Cresson	24 quartidi	7 42	4 2	8 D	17 Cyprès	24 quartidi
7 0	4 26	9 S	18 Dentelaire	25 quintidi	7 43	4 2	9 L	18 Lierre	25 quintidi
7 2	4 25	10 D	19 Grenade	26 primidi	7 44	4 1	10 M	19 Sabine	26 primidi
7 4	4 24	11 L	20 Herse	27 duodi	7 45	4 1	11 M	20 Hoyau	27 duodi
7 5	4 23	12 M	21 Baccante	28 tridi	7 46	4 1	12 J	21 Erable-Sucre	28 tridi
7 7	4 22	13 M	22 Azerole	29 quartidi	7 47	4 1	13 V	22 Bruyère	29 quartidi
7 8	4 20	14 J	23 Garance	30 quintidi	7 48	4 1	14 S	23 Roseau	30 quintidi
				FRIMAIRE					NIVOSE
7 10	4 19	15 V	24 Orange	1 primidi	7 48	4 1	15 D	24 Oseille	1 primidi
7 11	4 18	16 S	25 Faisan	2 duodi	7 49	4 2	16 L	25 Grillon	2 duodi
7 13	4 17	17 D	26 Pistache	3 tridi	7 50	4 2	17 M	26 Pigeon	3 tridi
7 14	4 15	18 L	27 Macjone	4 quartidi	7 51	4 2	18 M	27 Liège	4 quartidi
7 16	4 14	19 M	28 Coing	5 quintidi	7 51	4 2	19 J	28 Truffe	5 quintidi
7 18	4 13	20 M	29 Cornier	6 primidi	7 52	4 3	20 V	29 Olive	6 primidi
7 19	4 12	21 J	30 Rouleau	7 duodi	7 53	4 3	21 S	30 Pelle	7 duodi
				FRIMAIRE				NIVOSE	
7 21	4 11	22 V	1 Raiponce	8 tridi	7 53	4 3	22 D	1 Tourbe	8 tridi
7 22	4 10	23 S	2 Turneps	9 quartidi	7 54	4 4	23 L	2 Houille	9 quartidi
7 24	4 9	24 D	3 Chicorée	10 quintidi	7 54	4 5	24 M	3 Bithume	10 quintidi
7 25	4 8	25 L	4 Nèfle	11 primidi	7 55	4 6	25 M	4 Soufre	11 primidi
7 27	4 8	26 M	5 Cochon	12 duodi	7 55	4 6	26 J	5 Chien	12 duodi
7 28	4 7	27 M	6 Mâche	13 tridi	7 55	4 7	27 V	6 Lave	13 tridi
7 29	4 6	28 J	7 Chou-fleur	14 quartidi	7 56	4 8	28 S	7 Terre végétale	14 quartidi
7 31	4 6	29 V	8 Miel	15 quintidi	7 56	4 9	29 D	8 Fumier	15 quintidi
7 32	4 5	30 S	9 Genièvre	16 primidi	7 56	4 9	30 L	9 Salpêtre	16 primidi
					7 56	4 10	31 M	10 Fléau	17 duodi

Phases de la lune.

D. Q. le 2, à 19 h. 34 m.
N. L. le 10, à 19 h. 43 m.
P. Q. le 18, à 20 h. 33 m.
P. L. le 25, à 13 h. 27 m.

Phases de la lune

D. Q. le 2, à 9 h. 59 m.
N. L. le 10, à 15 h. 2 m.
P. Q. le 18, à 8 h. 41 m.
P. L. le 25, à 0 h. 25 m.
D. Q. le 31, à 4 h. 17 m.

Signe des temps

Nous approchons bien certainement d'événements extraordinaires et de bouleversements sociaux des grandes époques historiques de l'humanité. Le signe précurseur de ces changements est le désordre moral et social auquel nous assistons. Le régime actuel avec sa kyrielle de crimes épouvantables et de noires misères, déconcerte les plus sceptiques des hommes.

Jamais, en effet, le désarroi dans les actions et les agissements humains n'a été plus grand qu'aujourd'hui, et jamais l'anarchie n'a été plus complète dans les relations sociales. Nos sociétés contemporaines basées sur le régime capitaliste, ont glissé sur une pente de déchéance intellectuelle et morale difficile à décrire.

De quelque côté que l'on tourne les yeux, on ne voit qu'arbitraires, violences, brigandages, fraudes, injustices, turpitudes et ignominies poussés à leur comble et exercés avec le cynisme le plus révoltant, sans attirer aucune réprobation sérieuse de l'opinion publique.

Cependant, les fourberies et les crimes humains ont toujours existé. Mais jamais, au grand jamais, la duplicité et l'infamie — qu'elles viennent des puissants du jour, des gouvernants ou des politiciens — n'ont été étalées, à masque levé, avec un tel sans-*façon* et un tel cynisme qu'aujourd'hui.

Il y avait, en effet, autrefois, une certaine retenue dans les classes dirigeantes, et le crime ne s'étalait pas au grand jour sans vergogne. Mais le régime de la propriété individuelle, aggravé par le machinisme et la centralisation capitaliste, a transformé les hommes en vrais fauves dépourvus de tout sens moral et de toute conscience. Ils ne sont plus guidés que par le seul souci de la conservation du *statu quo*, dans la peur qu'ils ont de voir s'écrouler leur société qui n'est pas ténable.

L'intérêt individuel régnant donc en maître, tant dans les gouvernements des nations que chez les individus, nous constatons partout la fourberie, la rapacité et la duplicité. La lâcheté devant le crime et la complaisance coupable devant l'infamie sont des choses très bien reçues, et les quelques citoyens qui s'en indignent sont traités de naïfs.

Pour justifier ce que j'avance sur l'abaissement dégradant des sociétés, je vais citer quelques exemples : Un monstre à face humaine, le Sultan rouge, fait assassiner de propos délibéré 300,000 Arméniens, et aucun gouvernement européen et civilisé n'a élevé la moindre protestation contre ces assassinats révoltants, uniques par leur leur hideur dans l'histoire de l'humanité.

Non-seulement, il n'y a pas eu la moindre protestation, mais un ministre français, valet lâche et odieux, a fait le panégyrique du monstrueux assassin et l'a proclamé grand homme. Et, ô infamie humaine, cette année, à l'occasion du 25^{me} anniversaire de son règne, tous les gouvernements européens lui ont envoyé des congratulations et des cadeaux.

Faut-il parler aussi de l'attentat infâme commis contre la Grèce? Oui, car à l'occasion de cet attentat, nous verrons que l'argent, le capital, le bas intérêt pécuniaire prime toute idée de justice et d'humanité, et que, pour quelques deniers, on livre des peuples entiers en holocauste au plus exécrable des assassins, au plus odieux des autocrates.

On sait que les Grecs intervinrent pour sauver leurs frères Crétois qu'on massacrait presque à la même époque que les Arméniens. La petite Grèce luttait contre l'immense empire turc. Or, que firent les puissances? Non-seulement, elles ne vinrent en aide ni aux pauvres Crétois, ni à la Grèce qui combattait avec ces derniers, mais

elles soutinrent le Sultan rouge. Et c'est à ce moment qu'Hanotaux, du haut de la tribune, demanda à la Chambre de se prononcer contre la Grèce, en faveur du Sultan, et cria ce suprême argument : « *N'oubliez pas, Messieurs, qu'il y a deux milliards d'argent français engagés dans l'Empire Ottoman.* »

Cela seul suffit aux bourgeois repus pour livrer la petite Grèce au « plus grand assassin moderne » ainsi que l'appellent les jeunes Turcs.

Donc, l'attentat monstrueux fut accompli, afin de ne pas risquer l'argent des capitalistes, les vrais maîtres du jour.

N'avons-nous pas été témoins aussi de l'atrocité commise, il y a deux ans, par le roi Humberto lorsqu'il fit fusiller, par milliers, les Milanais qui, mourant de faim, osaient demander un peu de pain pour se maintenir en vie. Au lieu de pain, on leur donna du plomb.

A ces affamés en guenilles
Il faut le pain de leurs familles
Et c'est du plomb que j'ai pour eux. (1)

Et lorsqu'un Bresci, vengeur des victimes innocentes, tua leur assassin Humberto, ceux-là même qui n'avaient élevé aucune protestation quand le tyran massacrait des milliers d'hommes, se levèrent avec fureur pour maudire le justicier Bresci. Cependant, ce sont les hécatombes d'Humberto qui ont amené l'acte de Bresci. La violence appelle la violence. Et les violences et les assassinats d'un potentat ne pourront jamais être égalés par ceux d'un simple particulier.

Et la guerre du Transvaal ? Il faut avouer qu'en fait de forfait monstrueux, de crime de lèse-humanité, il est difficile d'imaginer quelque chose de plus réussi.

Deux républiques minuscules, ayant à peine ensemble 250.000 habitants, tous de braves paysans et d'honnêtes travailleurs, se virent ignominieusement attaquées par un des plus grands empires de la terre, lequel arma, pour cette expédition, un nombre plus considérable de soldats que les deux Républiques ne contiennent d'habitants. Cela, dans le seul but de s'emparer des deux pays à mines d'or pour le plus grand profit de capitalistes, parents et amis de Chamberlain, instigateur de cette guerre.

On a tué 50.000 Anglais et autant de Boers, mais les capitalistes feront chère-lie, mais M. Chamberlain satisfera ses caprices, il augmentera sa collection d'orchidées dont chaque racine vaut 30, 40 et 50.000 francs.

Et notre humanité est tellement avachie, qu'il ne s'est pas trouvé un père, une mère, un frère ou une épouse de quelque malheureux soldat assassiné là-bas par les ordres de l'ogresse Victoria et du forban Chamberlain, pour se venger sur ces deux misérables !

Chamberlain peut cyniquement s'exprimer maintenant avec **Cartouche, banquier** de Pottier :

J'aurai ma bande d'émissaires
Dans ma caisse en parts de lions,
Le jus de toutes les misères
Va se figer en millions.

Et dire que ces tueries, faites pour les vils intérêts d'argent de loups cerviers de la finance, n'ont pas déterminé une seule intervention effective des gouvernements dits « civilisés », en faveur des malheureux Boers. Cependant, l'acte abominable de force brutale du gouvernement britannique a soulevé l'indignation unanime et universelle des peuples, mais ces peuples n'ont pu imposer à leurs gouvernements une intervention quelconque. De là, apparaît cette vérité incontestable que, malgré chartes et constitutions, malgré souveraineté des peuples (?) en République, ce sont toujours une dizaine de gouvernants et quelques centaines de capitalistes, dans chaque pays, qui

(1) O. SOUÈTRE : *Le Chant du Soldat Socialiste*.

décident du sort des nations et de la vie des peuples. Il n'en sera pas autrement tant que le régime actuel d'iniquités sociales subsistera.

Cependant, la conduite de l'Angleterre vis-à-vis des Boers ne doit avoir rien qui nous étonne. Tous les autres gouvernants n'agissent-ils pas de même ailleurs ?

L'expédition actuelle en Chine n'a-t-elle pas été entreprise par tous les gouvernements européens sous le fallacieux prétexte de civilisation, mais dont le but réel est de se partager ce pays ? Ne parle-t-on pas déjà depuis trois ans du partage de la Chine ? Et quelle est donc la civilisation qu'on porte en ce pays ? N'avons-nous pas vu à cette occasion un empereur *civilisé* évoquer l'ombre d'Attila, pour conseiller à ses soldats l'extermination des Chinois innocents ou coupables, hommes, femmes ou enfants ? Qui pouvait s'attendre à un tel retour vers la barbarie exterminatrice des hommes, à un tel appel à la sauvagerie ? Ces paroles infâmes d'un potentat sont un signe des temps.

Que dire aussi de cette canaillerie de gouvernants qui, pour chauffer la haine des Européens contre les Chinois — dont on envahissait le pays pour ouvrir des débouchés au profit de Messieurs les capitalistes — inventèrent et firent croire à l'Univers tout entier, pendant deux mois, que les Chinois avaient exécuté en massé tous les ambassadeurs ?

Comment croire que les grands Etats européens qui possèdent tant de moyens d'investigation ne pouvaient — même au prix de quelques sacrifices, — apprendre ce qui se passait pendant des mois entiers à Pékin ? Allons donc ! Les nouvelles de prétendus massacres n'étaient inventées par eux que pour soutirer des subsides à leurs nationaux et avoir un prétexte pour sacrifier des soldats à cette expédition scélérate.

Tous ces forfaits monstrueux, tous ces crimes que nous venons d'énumérer se font indirectement, mais uniquement pour le Dieu capital, pour servir les intérêts d'une classe, pour défendre et maintenir le régime qui nous régite et nous assassine.

Même dans les pays où le capitalisme n'a pas encore fait de ravages par le machinisme et l'industrialisme, comme en Turquie où un fou sanguinaire maintient son pouvoir usurpé et son absolutisme par des massacres périodiques, même là, disons-nous, le régime capitaliste n'est pas étranger à ces massacres.

Ce sont, en effet, les gouvernements à régime capitaliste qui donnent l'exemple des massacres. Nul n'a oublié la réponse typique faite au Congrès de Berlin par l'ambassadeur de Turquie à l'ambassadeur de France lorsque celui-ci blâmait les massacres commis par les Turcs en Bulgarie : « — N'élevez pas tant la voix, M. de Saint-Vallier, lui dit-il, nous n'avons pas encore massacré 35,000 de nos coreligionnaires en plein Constantinople comme, en 1871, vous l'avez fait en plein Paris, le centre de votre prétendue civilisation, et sur vos propres frères. »

Et puis, enfin, le Sultan, en ordonnant le massacre des Arméniens ou des Grecs, pouvait bien compter sur l'impunité puisque des intérêts capitalistes européens exigeaient l'intégrité de son empire, ainsi que M. Hanotaux nous l'a prouvé sans ambage à la Chambre.

Nous avons vu ce qui se fait indirectement pour maintenir le régime capitaliste. Qui pourrait maintenant nous décrire, non-seulement les crimes perpétrés directement par les gouvernements pour maintenir ce régime, mais encore nous faire un tableau des malheurs, des catastrophes, des misères qu'il fait naître par son développement ?

Cela est au-dessus de nos forces. Et lors même que nous pourrions le faire, notre Almanach tout entier ne pourrait suffire à un tel exposé.

Cependant, nous ne pouvons passer sous silence certains crimes récents commis en faveur du capitalisme. Des violences de toutes sortes sont exercées sur la classe ouvrière toutes les fois que celle-ci, par une grève ou autre moyen pacifique, réclame un peu de justice et d'équité. C'est ainsi que, tout récemment, nous avons assisté à

des assassinats en masse de la classe ouvrière à la Martinique et à Chalon, assassinats commis par un ministre soi-disant socialiste qui, pour cet acte, a été flétri, avec ses complices, par le prolétariat.

N'avons-nous pas aussi constaté l'écœurante attitude de certains socialistes ministériels qui ont gardé le plus profond silence sur ces assassinats de prolétaires, sans protester d'aucune façon. Ils ont vivement passé l'éponge pour ne pas établir la responsabilité des coupables, alors qu'ils ont fait, pendant deux ans, un vacarme effroyable en faveur d'un bourgeois, qui n'était pas tué, celui-là, mais injustement condamné.

Les prolétaires sont des quantités négligeables pour ces socialistes ministériels.

Quant aux conséquences contradictoires, paradoxales et funestes qui — tout naturellement et sans l'intervention de la volonté humaine — découlent du régime maudit que nous combattons, nous les avons démontrées, par le détail, dans nos précédentes études de l'*Almanach de la Question Sociale* et autres publications.

Il suffit d'en rappeler rapidement quelques-unes :

La production actuelle, grâce à la propriété individuelle, n'ayant pas pour but la satisfaction des nécessités des membres de la société, mais le profit et l'enrichissement de quelques hommes seulement, il s'ensuit que de la surabondance des produits naît la misère, car les producteurs trop pauvres ne peuvent acheter les objets dont ils ont besoin et, par suite de la surproduction, sont obligés de chômer. De plus, le développement et la perfectionnement du machinisme, au lieu d'apporter aux hommes le bonheur et le repos, n'ont été jusqu'à présent qu'un fléau pour la classe ouvrière, et ne lui a procuré que misères, malheurs et désespoirs.

La surproduction amène le chômage d'où apparaît ce paradoxe suivant : Plus les ouvriers travaillent et plus ils rendent leur situation misérable.

On ne saurait trop rappeler cette épouvantable anomalie de notre Société dans laquelle des millions de désespérés, ne trouvant ni travail ni pain, meurent souvent de faim, et des milliardaires palpent 300,000 et 400,000 francs de revenus **par jour**. Il y a de ces milliardaires qui ont fait, en trente ou quarante ans, une fortune de deux milliards de francs, chose qui ne s'est jamais vue avant notre siècle.

Et, alors que ces capitalistes arrivent à exproprier et à ruiner, comme aux Etats-Unis, en trois années (1893-1896), 600,000 petits propriétaires, petits commerçants et petits industriels, ces malheureux expropriés croient peut-être encore que l'ennemi c'est le socialisme.

Nous n'en finirions pas si nous voulions augmenter la liste des abominations et des paradoxes sociaux. Aussi, nous nous arrêtons.

En dehors des signes moraux de fin de régime, les faits positifs et économiques — dont nous avons parlé longuement ailleurs — nous prouvent d'une façon indéniable que la société capitaliste, sous peu, aura vécu. En effet, la production intensifiée par le machinisme, la centralisation capitaliste, les trusts, les services publics, la production industrielle universalisée, tout nous mène sûrement à l'organisation collectiviste ou communiste.

Mais l'intervention raisonnée et consciente de l'homme ne saurait y être étrangère; c'est elle qui doit guider et précipiter le mouvement vers sa marche logique.

Le problème social est le plus important de notre époque. C'est de son côté que doit se tourner l'attention de tous les hommes de cœur. De sa solution dépend l'assurance du lendemain pour tous et notre existence même, comme aussi l'avenir et le bonheur de nos enfants, ce qui n'est pas le moindre de nos soucis.

P. ARGYRIADÈS.

Le crime n'est jamais plus dangereux que sous le masque de la vertu.

DUCLOS.

L'ANTHROPOPHAGE

ou la Société actuelle

par VALÈRE BERNARD.



L'ANTHROPOPHAGE

As-tu le cœur bardé de fer ?
N'as-tu rien d'humain que la face ?
Es-tu de marbre, es-tu de glace ?
Alors, suis-moi dans mon enfer.

Je suis la vieille anthropophage
Travestie en société ;
Vois mes mains rouges de carnage,
Mon œil de luxure injecté.
J'ai plus d'un coin dans mon repaire .
Plein de charognes et d'ossements ;
Viens les voir ! j'ai mangé ton père
Et je mangerai tes enfants.

Ici, c'est un champ de bataille,
On a fauché pendant trois jours ;
La Faucheuse était la mitraille,
Tous ces glancurs sont les vautours.
Le blé dans ces plaines superbes
Etendait son jaune tapis...
Affamés, triez pour vos gerbes
Ces corps morts d'avec les épis.

Ceci c'est la maison de filles :
La morgue de l'amour malsain ;
Pour elle, écrémant les familles,
Le luxe a raccroché la faim.
Vois, sous le gaz, la pauvre infâme
Faire ses yeux morts agaçants,
Rouler son corps, vautrer son âme
Dans tous les crachats des passants.

Voici les prisons et les bagnes,
Les protestants par le couteau,
Comptant leurs crimes pour campagnes,
Et rusant avec le bourreau.
Au bagne, on met l'homme qui vole
Dès qu'il épelle seulement,
Et quand il sort de cette école
Il assassine couramment !

Entrons dans les manufactures,
Les autres bagnes font moins peur :
On passe là des créatures
Au laminoir de la vapeur.
C'est une force qu'on dépense,
Corps, âme, esprit : reste un damné.
Là, c'est la machine qui pense
Et l'homme qui tourne engrené.

J'ai bien d'autres enfers encore,
Veux-tu que j'ouvre les cerveaux ?
Le virus de l'ennui dévore
La matrice de vos travaux.
Veux-tu que j'ouvre l'âme humaine ?
Le muscle intime en est tordu ;
L'amour aigri, qu'on nomme Haine,
Y fait couler du plomb fondu.

Je suis la vieille anthropophage
Travestic en société ;
Les deux masques de mon visage
Sont : Famille et Propriété.
L'homme parqué dans mon repaire
Manque à ses destins triomphants ;
Je le tiens, j'ai mangé ton père
Et je mangerai tes enfants !

EUGÈNE POTIER.

J'AI FAIM!

Dites donc, vous, les gens du code
Qui vous arrangez à la mode
Quand nous demandons notre pain ;
Dites, que faut-il que je fasse ?...
Mais regardez-moi bien en face...
J'ai faim !

Travailler... Ça n'est pas facile :
Depuis un mois, de ville en ville,
Je cours, la casquette à la main.
J'ai cinquante ans et bon courage,
Mais je ne trouve plus d'ouvrage...
J'ai faim !

Hé ! Dis donc, toi qui fais la noce
Et qui bouffes comme un molosse,
Si tu pensais à ton prochain ?
C'est pas l'usage chez les nôtres
De manger les uns sans les autres...
J'ai faim !

Dites donc, les aristocrates
Qui ne faites rien de vos pattes,
J'ai des durillons dans la main.
Excusez, si je vous dérange,
Mais, aujourd'hui, ça me dérange...
J'ai faim !

Hé ! Monsieur le capitaliste,
Juif, catholique ou panamiste
Avec vos airs de sacristain,
Pendant que vous courez la gueuse
Et que vous la courez joyeuse...
J'ai faim !

Vous ignorez ce qu'il en coûte
De trimarder sur une route
Dont on n'aperçoit pas la fin,
D'avoir l'estomac qui vous tire
Et d'être obligé de se dire...
J'ai faim !

Or, savez-vous, Messieurs nos maîtres,
A force de trainer nos guêtres
Sans travail, sans gîte et sans pain :
La femme, ça se prostitue,
L'homme ne se vend pas, il tue...
J'ai faim !

J.-B. CLÉMENT.

La raison est la plus lente des acquisitions des hommes.

J.-J. ROUSSEAU.

Vérité démontrée

Les faits, depuis plus d'un an que dure le ministère où Millerand a pris place, n'ont cessé de démontrer la vérité de la politique suivie par le P. S. R. uni au P. O. F. et à l'A. C., affirmée par notre manifeste d'abord, puis, pour le parti socialiste tout entier, par le Congrès de 1899 déclarant : qu'en régime capitaliste, un socialiste ne peut participer au pouvoir central de la bourgeoisie, ne peut entrer dans un ministère bourgeois.

Certains socialistes n'ont pas accepté ces décisions. Ils ont, malgré tout, fait avec Millerand et Waldeck, ce qu'ils avaient fait avec Dreyfus et Trarieux. Ils ont gardé les mêmes œillères, et n'ont plus vu qu'un ministre, un ministère, à soutenir et sauver, coûte que coûte et à tout prix. Ils ont, avec ce ministère de prétendue défense républicaine, menaçant sans trapper et encourageant ainsi les ennemis de la République, continué à les rallier, à les unir, dans la coalition nationaliste.

Sans ce ministérialisme socialiste, ou mieux de quelques socialistes, il n'y aurait pas eu de dommage pour le parti, il n'y aurait pas eu d'équivoque. Le mal ainsi causé était si grand, que les élus du socialisme révolutionnaire en étaient arrivés à craindre d'être obligés de le faire cesser, par la chute du ministère et de se voir réduits à une politique ministérielle à rebours. Ils persistèrent cependant dans la tactique qu'ils avaient pratiquée aux jours des ministères Bourgeois et Brisson, et sans plus de préoccupations ministérielles qu'alors, ils ont, de leur mieux, déjoué les intrigues et repoussé les assauts des nationalistes et des mélinistes; mais bien des fois, les défaillances et la réaction du ministère les ont forcés à l'abstention; et il leur a fallu par des ordres du jour et des votes flétrir ses crimes de la Martinique et de Chalon et condamner ses actes contre-révolutionnaires. Elus et militants, en action et par vote, nous n'avons eu d'autre souci que d'agir et voter, en conformité exclusivement avec l'intérêt du parti.

Supposons un instant que l'opinion socialiste ait pu être entraînée par les ministériels, que la déviation tentée par eux ait réussi et qu'au lieu de les contredire, le congrès de 1899 les ait approuvés. Alors ce que nous voulions conjurer, ce

que nous avons évité, se serait produit. Ce n'est pas personnellement que Millerand se serait engagé; il serait devenu le représentant, le délégué du parti au ministère. Ce n'aurait pas été lui seul, ç'aurait été le parti socialiste qui aurait renouvelé Aubin, La Ricamarie et Fourmies, qui, par « sa police » et « ses troupes, » aurait massacré les ouvriers à la Martinique et à Chalon, chargé les grévistes du Doubs et du Haut-Rhin, du Creusot, du Hâvre et de Fougères; qui, avec Schneider et autres, aurait trinqué à l'entente des classes capitaliste et ouvrière, complimenté les souverains; sollicité des Chambres le vote de l'intégralité du budget, la conservation de l'Eglise, de l'armée permanente, de la police secrète et provocatrice et de toutes les institutions qui constituent le règne de la bourgeoisie, et qui aurait par là et par tout l'ensemble des actes gouvernementaux, gouverné, avec son délégué, pour le capitalisme et la réaction.

Nous ne faisons pas le procès de Millerand, et nous sommes pour lui bien moins exigeant que ses amis ministériels. Du moment qu'il s'était décidé à devenir et rester ministre, il était évident qu'il participerait à tous les actes du gouvernement dont il faisait partie, et ces actes de gestion d'un gouvernement de la bourgeoisie, quels que fussent ses désirs personnels, ses intentions, ses volontés, les réformes partielles qu'il a su accomplir et les circonstances, ne pouvaient être, avec telle ou telle insignifiante variante, que ce qu'ils ont été. Nous n'avions à exiger qu'une chose, et non de lui, c'est qu'à aucun titre et d'aucune façon il ne put et ne parut nous y compromettre. C'est ce qu'ont fait pour le salut et l'honneur du parti socialiste et notre manifeste et le Congrès de 1899. Nous n'avons donc eu à nous occuper de lui en rien, car il ne nous était plus rien, et nous n'avons eu à nous défendre que contre ceux qui auraient voulu faire croire qu'il en était différemment.

La situation actuelle passera. En dehors des arrivistes qui auront tout avantage à rompre le lien qui, les attachant au parti, les empêcherait de marcher dans la voie qui mène au ministère et aux fonctions qui en dépendent, il n'y aura plus personne qui ne reconnaisse la nécessité pour le parti socialiste, de rester en régime capitaliste, parti d'opposition et de révolution.

Cette conception sera redevenue si incontestée, si commune, qu'il faudra un effort de mémoire pour se rappeler le temps où il a fallu l'action combinée des fractions du socialisme révolutionnaire et un congrès pour la faire prévaloir.

C'était une crise, inévitable sans doute, et dont nous sortons enfin. L'union socialiste, sous la direction socialiste révolutionnaire, nous a permis de la traverser. Elle nous en évitera le retour. Et cette union, évitant toute confusion, toute compromission, toute régression, par le développement de l'organisation déjà réalisée, nous permettra de marcher librement à l'unification, à l'unité du parti.

EDOUARD VAILLANT.

TOUCHATOUT nous donne la primeur d'un des chapitres de son ouvrage qui va paraître : 6^{me} volume de l'*Histoire de France Tintamaresque* : de Carnot à la fin du monde.

La Séparation de l'Église et de l'État

ANNÉE 1933

Ce fut à cette époque que l'État prit enfin la résolution, depuis bien longtemps désirée et attendue, de se séparer définitivement de l'Église.

Les siècles futurs seront étonnés à coup sûr qu'une nation qui passait pour intelligente, se soit entêtée si longtemps à traiter le commerce des religions autrement que celui des combustibles, des eaux minérales, des estaminets, des cafés-concerts, de l'épicerie... et de toutes les autres industries.

On comprit enfin à quel point il était injuste et ridicule de faire contribuer aux frais d'un culte qu'ils ne pratiquaient pas, — qu'ils exécutaient même, — une masse de citoyens.

Et l'on décida que l'on n'appointerait plus ni vicaires, ni curés, ni évêques, ni archevêques, qui restaient naturellement libres de vendre aux fidèles tous les objets de leurs devantures, mais qui devraient à l'avenir, comme tous les autres négociants, se soumettre aux frais de location de leurs boutiques, droits de patente, impôts des portes et fenêtres, etc., etc...

Il leur fut naturellement interdit aussi, comme aux autres boutiquiers, d'étendre leurs étalages, processions et autres réclames, sur la voie publique, dans des proportions plus gênantes que celles accordées par les règlements de voirie aux autres magasins.

De plus, l'usage de leurs cloches, — si irritantes et si insolentes, — fut absolument prohibé.

Et ce fut une réforme d'une équité indéniable; car on ne comprend vraiment pas que, pendant tant de siècles, on ait pu supporter que les marchands d'une chose quelconque aient pu avoir, seuls, le monopole d'embêter toute une population avec leurs carillons permanents et assommants, alors que l'on eût interdit aux « Folies-Bergère » et autres théâtres du temps, d'assourdir leurs voisins en sonnant tous les jours le tocsin pour annoncer l'heure de l'ouverture de leurs guichets.

On se rendit compte qu'ayant antérieurement défendu aux marchands de robinets de fontaine de jouer du cornet à piston dans les rues, il serait plus qu'injuste d'autoriser les entrepreneurs d'hosties de choix à faire plus de bruit que les débitants de toutes autres choses.

Cette mesure de la séparation de l'Église et de l'État eut de rudes conséquences pour le clergé, lequel, exproprié de ses énormes temples qui encombraient depuis des siècles les meilleures places de toutes les localités, fut obligé, ou de les racheter de ses deniers, ou d'en louer d'autres pour continuer son commerce.

Le clergé fut bien un instant soutenu par ses ouailles fortes en « douille. » *Douille* était un mot qui signifiait : *argent*. Si nous l'employons ici, c'est uniquement pour faciliter à nos lecteurs d'interpréter à leur convenance ces mots : *Ouailles fortes en douille*.

Mais la largesse de ceux-ci dura peu.

Donner de temps en temps un peu de *galette* — (*galette* était un mot du temps qui... etc...) — pour abrutir les masses, cela avait pu aller tant que ces masses faisaient en somme, par leurs contributions, la plus forte partie des frais.

Mais en donner beaucoup pour ne plus obtenir aucun résultat, cela ne pouvait faire leur affaire.

Ils se lassèrent, et la luxueuse mise en scène des cultes *flancha* terriblement (*flancher* était un mot du temps qui signifiait : *tomber, baisser, etc...*, etc...).

Les curés, obligés de ne plus compter que sur l'argent de leurs clients, réduisaient leurs frais de décors. Tout devenait plus simple chez eux. Ils louaient jusqu'à des petits locaux de quinze cents francs par an, pour y établir des petites églises modestes, — et qui, de temps en temps même, faisaient faillite comme de simples bandagistes, — mais dans lesquelles on ne voyait plus, entre autres choses, de grands daims de suisses, tout chamarrés d'or, qui donnaient si peu l'idée du Dieu, mort pauvre et nu, au nom duquel ils faisaient leurs *paillasserics*.

Certes, ce que l'on enseignait aux gogos dans ces petits temples ne valait pas mieux que ce que, pendant des siècles, on avait enseigné à leurs aïeux dans les grands. C'étaient tout le temps les mêmes bêtises.

Mais, au moins, ces bêtises n'étaient plus payées que par ceux qui les consommaient.

On avait enfin remis l'eau bénite, l'huile à graisser les âmes, et les saints pains à cacheter à leur rang naturel, c'est-à-dire de pair avec le vermouth gommé, l'huile d'olive et les pâtes d'Italie.

En mangeait, en buvait qui voulait.

Seulement, ne les payaient plus ceux qui mangeaient et buvaient autre chose.

C'est avec quelque fierté que nous avons enregistré cette réforme de la première moitié du XX^{me} siècle. Et non sans quelque espoir aussi qu'elle nous mènerait bientôt à en constater d'autres plus importantes.

TOUCHATOUT.

AUX BONDIEUSARDS

Puisqu'ils admettent l'existence d'un Dieu qui a créé le monde, nous leur demandons ce que pouvait bien faire ce Dieu avant la création du monde.

P. A.

LES TUEURS

Ils sont beaux, souples et pubères,
Duvet estompant le minois;
Et, sous le farouche harnois,
Ce sont les modernes cerbères.
Vive le bruit des olifants!
Dans l'or du ciel ils se profilent.
— Voici les tueurs qui défilent,
Mères, pleurez sur vos enfants.

Ils aiment les rumeurs du cuivre,
La chamarrure et les galons,
Et font résonner leurs talons,
Invitant la foule à les suivre.
Ils se disent, tout triomphants,
Que pour eux les trois parques filent.
— Voici les tueurs qui défilent,
Mères, pleurez sur vos enfants.

Jadis, fils du peuple en guenilles,
Beaucoup d'entre eux allaient pieds nus,
Mais des recruteurs sont venus nus,
Qui leur ont mis des souquenilles.
Adieu, vareuse aux plis bouffants,
Ils ont la livrée et l'enfilent.
— Voici les tueurs qui défilent,
Mères, pleurez sur vos enfants.

A l'ombre du shako, du casque,
Sous la garance ou le coutil,
Ils sont les serfs au maigre masque
Dont la baïonnette est l'outil.
On a fait des loups de ces faons,
Et les morts près d'eux se faufilent.
— Voici les tueurs qui défilent,
Mères, pleurez sur vos enfants.

Ils étaient gueux, des prolétaires,
Las, affamés sous les haillons;
On en a fait les bataillons
Qui gardent aux bourgeois les terres,
L'usine et les puits étouffants,
Où les existences s'effilent.
— Voici les tueurs qui défilent,
Mères, pleurez sur vos enfants.

On les sermonne en leurs repaires,
On leur dit qu'ils sont des héros
Quand ils sont valets de bourreaux;
Et c'est pour égorger leurs pères,
Des gueux ayant la faim aux flancs,
Que leurs glaives hideux s'affilent.
— Voici les tueurs qui défilent,
Mères, pleurez sur vos enfants.

Maudit, bon pour les gémonies,
Gueux, d'un cœur léger, ferrailleur,
Fils de gueux, traite au travailleur,
Lâche esclave des tyrannies,
Maudit pour ce que tu défends,
Pour tes maîtres couards qui filent.
— Voici les tueurs qui défilent,
Mères, pleurez sur vos enfants.

FÉLIX PAGAND.

Après la Révolution de 1848, un marchand de tabac avait fait peindre ces trois mots sur sa boutique : *Liberté, Égalité, Fraternité*. Une énorme blague à tabac resplendissait sous chacun de ces mots, et dessous, on pouvait lire :

AUX TROIS BLAGUES

Des Visages

Toi que nous cherchons avec passion,
Beauté divine! O beau visage!
Rayonnement de l'âme qui a fait pacte
Avec un idéal de perfection!

Vers toi halète la vie,
Et nous allons, pauvres pèlerins
De l'idéal qui est notre dieu.
Hélas! Usée et *re-usée*

Sera notre âme, sans que jamais
Nous puissions l'atteindre! Sur le pauvre
Qui, jusqu'à la mort, doit labourer,
La laideur croit de plus en plus.

Il est moins qu'une bête. Sa face
Embroussaillée de poils blancs
Et flétrie par le malheur,
Sans pensée vous regarde

Avec un air de dire : — Pourquoi
Toujours traîner sa triste vie? —
Et l'humanité se trainaille,
Trébuchant à tout trébuchet.

Le souci du ventre nous mine,
Dès que nous naissons à la vie nous sommes
Comme des mulets sous le collier, [las,
Nous crispions des faces de singes.

Pauvres filles et travailleurs
Vendent leur chair, brisent leurs os;
Et d'horreur la bouche se tord,
Blasphémant, comme dans l'ivresse.

Puis ce sont des faces de pores
A grosses babines, à lourds fronts bas,
Gavés que cul tire en bas,
Ventres en forme de rouleau.

Bouffis, couenneux, balourds,
Ils ont l'œil allumé par le vice;
En un vomissement d'ordures
Ils lèchent leurs groins de gloutons.

Sont-ce des hommes ou des bêtes?
Ou bien un rêve de démon?
Carnaval de laideur sans nom!
Pourriture chargée d'habits!

Et lentement, et tristement,
Comme en un songe, tous ces visages
Passent et repassent, défaits
Par la fourberie... Et, lentement,

Dans le dégoût de cette terre.
Nous nous sentons naître à la clarté.
Un rayon vient tout écarter
Qui nous fait tressaillir d'espoir.

Car loin, dans notre souvenir,
Se lève une face divine :
Son grand œil clair nous illumine,
Et nous prenons foi dans l'avenir.

VALÈRE BERNARD



John Bull, en civilisateur triomphant, parcourt l'Afrique!

DES VISAGES

par VALÈRE BERNARD.



Les Rois s'en vont !

Cette année d'Exposition, liminaire du siècle fangeux qui, désertant la Révolution française, a commencé par le Concordat et fini par le verdict de Rennes, cette année aura vu, parmi tant d'horreurs, de sottises et de prostitutions accumulées, un geste qui console et ravive nos espoirs : l'exécution d'Humbert par l'anarchiste Bressi.

Depuis que Bonaparte, ayant épousé la vieille maîtresse de Barras (Lemaître se contente des épiluchures de Lalou) et, par cette honte, machiné sa campagne d'Italie, escamota la République, promenant à travers massacres et déroutes, le carnaval sanglant de la Grande Armée, plus d'un vengeur s'est dressé, qui, d'un glaive piaculaire, décima les représentants de l'« Ordre moral » et de la société bourgeoise. Leur histoire est celle de la conscience humaine, sous les divers régimes préposés par l'argent à la garde impitoyable de ses coffres-forts.

Hugues Destrem, au conseil des Cinq Cents, frappe le Premier Consul ; mais son couteau mal emmanché effleure seulement la poitrine du bandit et l'Empire, quelques jours après, déshonore la France. Louvel, en février 1820, poignarde l'héritier des Bourbons, de qui la souche putréfiée reverdit — par miracle, affirment les ultras — dans le claudicant et stupide Chambord. Louis-Philippe évite le fer d'Alibaud (juin 1836) chargé de punir le massacreur de la rue Transnonain et du Cloître saint Merry. Je tais à dessein Fieschi (1836) et, plus tard (1858), Orsini, le carbonaro. Pour tuer le roi de Juillet ou l'empereur de Décembre, ces allumeurs de bombes n'avaient « *Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.* » C'étaient des assassins et non des justiciers. Ils ont leur place, à côté des chourineurs jésuites, Châtel, Clément ou Ravailleac, dans le musée du Crime et les annales de la Folie.

Sous la troisième République, menteuse aux promesses de son nom, sous la république des capitalistes et des curés, de nobles enfants ont dévoué leur jeunesse radieuse à cet acte de suprême équité : le meurtre des exploités. Ceux-ci, foudroyant, comme Ravachol ou comme Henry, la tourbe anonyme des repus ; ceux-là marquant, pour l'expiation, tel souverain dont les crimes avaient comblé la mesure des scélératesses monarchiques.

En vingt ans, le tzar Alexandre II, le président Carnot, Canovas, hideux ministre de la hideuse Régente et, hier

encore, Humbert, roi d'Italie, payèrent de leur vie les attentats du Riche, du Prêtre et du Soldat.

Sophie Perowskaïa, Hartmann, Rysakoff, Caserio, Angiolilo et Bressi, couronnant du myrthe d'Harmodios une arme libératrice, affirmèrent, au prix de sang épandu, le droit imprescriptible de la Raison contre les parasites, les gouvernants et les obscurantins.

Puissent les autres « pasteurs de peuples, » déchainés ou hypocrites, emmaillottés plus ou moins de constitutions et de chartes, subir, avant longtemps, un pareil destin, suivre leurs compères en souveraineté, les « hommes loups » si justement abattus. La presse bourgeoise vaticine un complot, une liste de proscription condamnant à mort *tous* les princes européens. Puisse-t-elle dire vrai ! Que tombent, d'abord, l'un et l'autre pape, celui du Vatican et du Kremlin : car l'autorité spirituelle est, de toutes, la plus immonde ; car ces deux mal-fauteurs joignent l'abrutissement du vol à main armée, l'ignominie chrétienne aux royales exactions : puis, la vieille ogresse qui se faisande à Balmoral et son petit fils, le kaiser lunatique, et le scrofuleux héritier d'Alphonse XII. Qu'après eux, enfin, disparaissent dans un même naufrage le capital homicide, les Religions dégradantes, les mensonges de toute espèce qui permettent à quelques hommes d'asservir l'Humanité. Les Rois s'en vont ! Bientôt les pourrissoirs dynastiques, Weisminster, Escurial ou Panthéon n'auront pas assez de ténèbres, de caveaux et d'*in-pace* pour engloutir leurs charroignes scélérates. Quelles aillent à l'égoût, aux charniers, aux latrines ! Que leur néant empoisonneur s'amalgame à la Vie universelle, dans un crépuscule de pardon et d'oubli !

En attendant, les classes dirigeantes usent de représailles ; l'échafaud répond au Glaive. Les sordides mains du tollard et des geoliers consacrent nos martyrs. La Loi brandit sur eux une hache que l'Argent a graissée, que le Prêtre a bénite. Qu'importe ! Le poignard sacré des régicides brille, comme un astre d'éclat non pareil, au firmament de l'Avenir. Les Rois s'en vont ! Le sang de Thraséas offert en libation à *Jupiter Liberator*, imprènera les semailles futures, les moissons fraternelles de commisération et de Beauté : de lui naîtra le Juste, unique roi des temps meilleurs.

« *Cher Harmadios ! Heureux Aristogiton ! Votre gloire sera éternelle : car vous avez féru le dynaste et libéré Athènes de l'esclavage !* »

7 août 1900.

LAURENT TAILLIADÉ.

UN VAGABOND

Nerveux, furtif, avec des airs
De chien tenaillé par la rage,
Il arpente les quais déserts.
Dans le ciel gris gronde un orage.

Loin de la foule et des agents
Il marcha toute la journée,
Fuyant les regards outrageants
De la bourgeoisie étonnée.

Sombre ennemi du genre humain,
Il va, sans but, sans loi, sans trêve,
Et reste après un long chemin
Tout seul enfin avec son rêve.

Les vieux souvenirs évoqués
Hurlent l'horreur de ses nuits blanches;
Et parmi les arbres des quais
L'hiver gémit à pleines branches.

Parfois, des nuages nacrés,
La lune lentement émerge,
Eclaire les pavés carrés
Et l'inclinaison de la berge;

Montre sur le fleuve un chaland.
Dormant, telle une énorme bête...
Avec un geste nonchalant,
Le vagabond tourne la tête.

Il regarde au bord des pavés
L'eau qui promène des épaves;
Des hommes ou des chiens crevés?...
Un éclair passe en ses yeux caves.

Le fleuve calme, froid, serein,
Dit sa plaintive mélodie...
— Est-ce le manche d'un surin
Que l'homme cache, main crispée?...

Quel dessein germe dans ses yeux
Qu'abrite un chapeau ridicule?...
Il s'arrête, hésite, anxieux;
S'avance, se penche, recule...

Sa lèvre en un rictus se tord ;
Dans un effroi son dos se voûte ;
Et soudain, s'écartant du bord,
Plus hâtif il reprend sa route.

Quel sang coule en son corps glacé ?
Quelle est la faute qu'il expie ?
Est-il le banal déclassé
Chercheur de gloire et d'utopie ?

Fils de paysan ?... d'ouvrier ?...
Fou ?... bâtard ?... forçat ?... ou poète ?...
En son regard on voit briller
L'espoir fougueux d'une conquête.

Sous la lune, son cache-nez
Semble un lambeau du drapeau rouge.
Qui saura les projets glanés
Le long des quais où rien ne bouge ?...

Bref, ce gueux, las d'un long tourment,
Médite quelque œuvre malsaine,
— A moins qu'il n'aille simplement
Dormir cette nuit dans la Seine....

HUGUES DELORME.

La Lutte de Classe

La lutte de classe est un fait contre lequel se briseront impuissantes toutes les phrases sur la Révolution de 1789 et sa prétendue abolition des classes dans l'égalité devant la loi.

La nier, c'est nier le soleil ou le choléra, c'est se délivrer un diplôme d'aveugle, alors qu'elle sévit partout et sous toutes les formes, avec une intensité toujours croissante.

Lutte de classe, le contrat ou le marché par lequel le prolétaire vend le plus cher qu'il peut sa force travail au capitaliste qui l'achète au plus bas prix possible.

Lutte de classe, l'organisation en syndicats opposés, répondant à des intérêts antagoniques, des employeurs d'un côté et employés de l'autre.

Lutte de classe, la grève qui met aux prises, pour le profit ici, pour le pain là, patrons et ouvriers.

Lutte de classe, celle-ci à coups de fusils, les journées de Lyon 1832, la bataille de juin 1848 et les deux mois de fer et de feu de l'Assemblée de Versailles contre la Commune de Paris,

Cette lutte de classe, d'autre part, transportée par la conscience de la classe victime sur le terrain politique et révolutionnaire, est une *nécessité libératrice*; c'est le *seul moyen* qui existe d'en finir avec les classes des hommes désormais assurés tous des mêmes moyens de conservation, de développement et d'action.

Aujourd'hui, par exemple; — un siècle après la soi-disant suppression de tous les privilèges — nous naissons les uns avec des rentes et les autres avec des dettes — les dettes de ceux-ci étant faites des rentes de ceux-là.

Qui donc voudra et pourra mettre fin à cette nouvelle *corvée*, sinon ceux qui en font les frais, autrement dit les non-rentiers?

Par suite de leur exclusion du patrimoine de l'humanité, des millions d'hommes, de femmes et d'enfants transformés en outils, ne sont admis à vivre que dans la mesure où leurs muscles, — concurrenciés par la machine — trouvent à s'employer.

Qui donc, sinon ces déshérités, voudra et pourra mettre fin à cette *machinisation* de la majorité de notre espèce?

Possédé de plus en plus exclusivement par des oisifs et mis en mouvement, en rapport, par les prolétaires, le gigantesque outillage moderne accumule les produits dans les mains de *qui ne fait rien* au détriment des producteurs d'autant plus pauvres qu'ils créent plus de richesses.

Qui donc, sinon ceux qui manquent de tout, voudra et pourra mettre fin à ce vol qui tient à la division des membres du corps social en propriétaires et en non-propriétaires?

Dire que la lutte de la classe qui ne possède rien, qui ne se possède pas elle-même parce qu'on lui a tout pris, contre la classe qui ayant tout pris possède tout, sortira et peut seulement sortir l'émancipation prolétarienne, c'est dire que les révolutions sont — et ont toujours été — opérées *par* ceux qui, souffrant de ce qui est, ont intérêt à le transformer, *et contre* ceux qui, en bénéficiant, ont non moins d'intérêt à le conserver.

Et à moins de sortir de Charenton ou d'y aller, je ne vois pas comment on pourrait s'inscrire en faux contre ce misérable *truisme*.

Mais cette lutte indispensable et sauveuse ne saurait — pour aboutir — être limitée à une catégorie, si importante soit-elle, des victimes de l'ordre capitaliste.

C'est parce que tout ce qui travaille du cerveau et de la main, est actuellement exploité, sans lendemain et sans « aujourd'hui »; c'est parce que la science n'est pas moins asservie que tout le reste, que l'affranchissement est au bout de la lutte engagée — et poursuivie en commun.

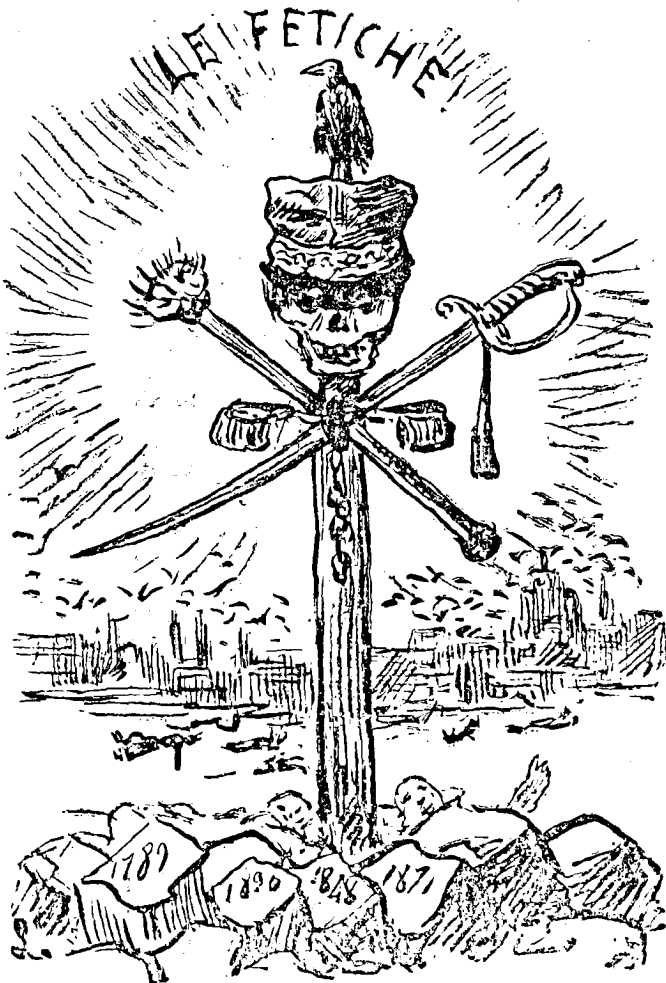
Sur le large terrain de la lutte des classes, il y a — et il doit y avoir — place non seulement pour les serfs de l'usine et du comptoir, mais pour toute la hiérarchie des travailleurs industriels et agricoles, ingénieurs, chimistes, etc., pour le petit commerçant que la concurrence mortelle des grands magasins

vous à la faillite, comme pour le paysan qu'écrase l'impôt et l'usine et auquel les produits de son travail échappent de plus en plus, en attendant — ce qui ne peut tarder — que l'instrument de travail, la terre même vienne à lui manquer.

La classe qu'il s'agit d'organiser, de mobiliser et de jeter sur l'autre — la classe parasitaire — va du graisseur des roués aux Claude Bernard en passant par la longue série des activités et des utilités sociales intermédiaires de tout ordre.

Ainsi entendue et pratiquée, la lutte n'est pas douteuse — et elle ne sera pas longue.

JULES GUESDE.



Quatre révolutions pour aboutir à ça!

Pensées, Maximes, Mots de Combat

Du sort des malheureux un grand cœur fait le sien.

*
**

Celui qui n'a pas souffert que sait-il?

*
**

Jouir, voilà la sagesse; faire jouir, voilà la vertu. ZAADI.

*
**

Tromper un malheureux est un double attentat. LA HARPE.

*
**

Ah! tout homme à son gré peut défier le sort
Quand il voit d'un même œil et la vie et la mort. DUCHÉ.

*
**

Le cœur des malheureux n'espère qu'en tremblant. LEMIERRE.

*
**

Le crime autorisé n'en est moins un crime. ARNAUD père.

*
**

L'homme qui sait penser ne peut être un esclave.

*
**

M'effrayer de la mort serait un grand abus
Je suis, elle n'est point; elle est, je ne suis plus. EPICURE.

*
**

Les héros doivent un quart de leur renommée à leur audace, les
deux autres au hasard et le dernier à leurs crimes. ALEX. DUMAS.

*
**

Je ne suis pas assez fort pour vouloir reformer les hommes, mais
on ne m'empêchera point de frémir sur leurs misères et surtout sur leur
aveuglement. Du même.

*
**

Les mortels naissent tyrans, esclaves ou aveugles, c'est leur nature.
Du même.

*
**

Qui pardonne un crime en devient le complice. VOLTAIRE.

*
**

Le vrai martyr attend la mort, l'enthousiaste y court.
DIDEROT.

*
**

La puissance des nations a pour tissu l'iniquité.
E. THIAUDIÈRE.

Les politiciens voient dans la politique l'art de tendre au bon peuple des pièges ingénieux ou de forts traquenards, pour le prendre tantôt comme un petit oiseau, tantôt comme une grosse bête.

Du même.

*
**

Les politiciens dont la duplicité et la trahison ont été percées à jour n'ont plus que l'ardeur ou l'impudence dans l'invective et le sophisme creux et grossier dans leur argumentation pour justifier leur imposture et leur infamie.

P. ARGYRIADÈS.

*
**

L'intérêt qui aveugle les uns fait la lumière des autres.

LA ROCHEFOUCAULD.

*
**

Les intérêts particuliers font aisément oublier l'intérêt public.

MONTESQUIEU.

*
**

Le courage agrandit l'esprit.

VAUVENARGUES.

*
**

Tout citoyen doit porter écrit sur son front ce qu'il pense de la chose publique.

CICÉRON.

*
**

La religion et la philosophie font l'effet d'une balance dont le doute forme le fléau.

*
**

Otez la propriété, vous anéantissez pour jamais mille accidents qui conduisent l'homme à des extrémités désespérantes. Je dis que, délivré de ce tyran, il est de toute impossibilité que l'homme se porte à des forfaits, qu'il soit voleur, assassin ou conquérant.

MORELLY.

TERRAIN VAGUE

Conte moral et politique

Depuis une demi-douzaine d'années, en promenant mon chien Bino, à ses heures habituelles, je passe quatre fois par jour devant le même terrain vague d'une rue nommée la rue des Champs, parce qu'elle a été tracée naguère en pleine campagne.

Longtemps, ce terrain est resté non-clos et, comme il se trouve un peu en contre-bas, on y jetait gravats, ordures ménagères, tessons de vases ou de bouteilles, chaussures hors de service, tout et le reste. Il était ainsi de plus en plus nivelé avec la rue par tous ces détritiques qui, le printemps venu, disparaissaient miraculeusement sous un tapis de verdure.

Très ennuyé d'avoir à en rappeler mon chien qui s'attardait à y fourrager du museau, j'appréhendais aussi quelquefois, à notre dernière sortie du soir, l'hiver, la rue étant déserte et mal éclairée, qu'il ne surgit tout

à coup de quelque excavation du dit terrain un mauvais drôle et qu'il ne me sautât à la gorge, auquel cas j'aurais été en mauvaise posture malgré Bino, car il est de ces petits chiens que leur maître doit défendre, au lieu qu'ils puissent défendre leur maître. Aussi, fus-je très satisfait, un matin d'automne, de voir poser-là un treillage. Toutefois, dès l'hiver suivant, beaucoup de lattes du treillage furent, ça et là, brisées ou même arrachées par des miséreux en peine de se procurer un semblant de feu, de sorte que, au printemps d'après, la clôture montrait plusieurs brèches où passaient des gamins qui allaient dans le terrain jouer à la marelle ou de vieilles femmes qui y faisaient de l'herbe pour leurs lapins.

A un moment donné pourtant, le propriétaire que je n'avais pas encore l'honneur de connaître répara tout, mais ce fut à recommencer d'année en année.

Un soir du mois d'avril dernier, un samedi, à ma troisième sortie de la journée avec Bino, un peu avant le coucher du soleil (ou plutôt à l'heure où il aurait dû se coucher, car le paresseux ne s'était même pas levé ce jour-là), je vis un bonhomme gros et gras, emplissant bien son veston et la tête enfoncée dans une casquette neuve; je le vis debout devant cette clôture et, une pince à la main, occupé à rajuster des lattes, là où il y avait des brèches.

M'étant arrêté à une certaine distance de lui pour le regarder faire, j'aperçus, étendu à plat ventre dans le terrain vague sur lequel s'étaient reportés mes yeux, un homme à cheveux roux et barbe inculte, vêtu d'une coiffe et d'un bourgeron de cotonnade bleue mais qu'avait blanchi l'usage.

L'homme au treillage continuait toujours de tortiller, au moyen de sa pince, du fil de fer sur les lattes et peu s'en fallait qu'il n'eût achevé sa tâche.

Je m'approchai de lui et, quoiqu'il me passât des choses assez tristes par la tête, rien qu'à voir le contraste entre ces deux hommes qui représentaient, l'un le propriétaire, l'autre le prolétaire, je dis en riant au *travailleur* en étendant le bras dans la direction du dormeur :

— Monsieur, voilà un brave homme qui va se trouver bien bête quand il se réveillera, car il ne pourra plus sortir d'ici, comme il y est entré.

— Où voyez-vous ce brave homme ?

— Là-bas dans ce pli de terrain et derrière cette bouffe d'arbustes.

— Ah! sacré matin, je n'avais pas vu ce gas-là... Vous appelez ça un brave homme, vous!... Un brave homme, cet affreux souldard qui vient cuver sa boisson dans *mon* terrain, je vas le secouer et le faire déguerpir.

— Laissez-le donc dormir, ce pauvre diable, dis-je, et revenez demain achever votre travail quand il sera parti.

— Le plus souvent que je laisserai dormir, ce *fuignant*... Attendez... Vous allez voir.

Et, passant par la brèche qui restait encore au treillage, le propriétaire marcha rapidement vers l'homme couché. Il le secoua du pied en s'écriant :

— Allons, oust! debout, la coterie! T'es plein... Ça se voit, mais va te vider ailleurs, j'veux pas de toi ici.

Dérangé dans son sommeil, l'homme couché grommela d'abord des mots presque inarticulés, puis, comme l'autre insistait, il se leva enfin, non sans l'avoir agoni d'injures, et se trouvant en face de lui, il lui bégaya dans le nez :

— Ah! qué farce! L'troquet d'la rue des Bourguignons. J'suis pas encore fini, vrai, mais j'ai plus un rond... Payes-tu un dernier verre, ma vieille?... Un verre d'absinthe... pas, M'sieur Bernard?

— Va t'coucher, tu n'as qu'ça à faire, répondit l'honorable mastroquet

Bernard, dont je venais d'apprendre, à la fois, de la bouche de l'ivrogne, la profession et le nom.

Tu me reconnais pas, j'suis Boileau (Jean-Baptiste)... J'ai pourtant assez bu de verres chez toi depuis dix ans, et même le dernier qu'j'ai sifflé aujourd'hui, c'est sur ton zinc, citoyen Bernard.

— Va-t-en que j'te dis, va te coucher avec ta femme.

— Gustine aime pas ça quand je suis saoul.

— Eh bien, va où tu voudras, mais f... le camp!

Et en parlant ainsi, M. Bernard tira par le bras Boileau (Jean-Baptiste) qui, mal solide sur ses jambes, retomba tout de son long dans l'herbe.

— Laissez-le, par pitié, criai-je à M. Bernard, il sera bientôt dégrisé. Il rentrera chez lui de son propre mouvement, et demain vous achèverez de réparer votre treillage.

En jurant et tempêtant, M. Bernard sortit de son enclos :

— Et pas de police, pas de police dans ce sale pays pour faire respecter la propriété, s'écriait-il!... Douze agents pour vingt-cinq mille âmes! Heureusement que je suis conseiller municipal et que je pourrai *exiger* qu'on surveille un peu mieux par ici.

Ah! vous êtes conseiller municipal, Monsieur Bernard... Eh! bien, Boileau (Jean-Baptiste) est un de vos électeurs, probablement... Moi aussi, d'ailleurs — du moins, je le suppose, car je ne me souviens pas au juste des noms de *mes* vingt-sept élus. Tout ce que je sais, c'est que j'ai voté pour la liste triomphante qui devait être par conséquent la bonne... Voilà l'avantage de votre profession : vous n'avez qu'à offrir quelques verres, par ci, par là, à des gaillards comme Boileau, sur votre propre zinc et vous tenez vos électeurs dans la main.

— Pas même besoin d'en offrir, dit en riant M. Bernard, c'est à moi qu'ils en offrent, dès qu'ils commencent à être éméchés.

— C'est bien mieux encore, mais il y a peut-être un inconvénient pour vous... Ça vous fait trop boire.

— Vous croyez ça vous? Possible que j'sois bête, mais pas à ce point... J'fais semblant d'siffler mon verre, mais j'le vide en réalité dans le broc et ça leur est servi plus tard; donc, ça me fait double bénéfice, dit M. Bernard en riant. Comprenez-vous?

— Oui, je comprends, c'est comme ça qu'on arrive à acheter du terrain... Et vous avez là un beau lopin, savez-vous?

— J'ai là quinze cents mètres, dit M. Bernard devenant expansif, oui, monsieur, quinze cents mètres que j'ai payés, il y a dix ans, à raison de dix francs le mètre, quinze mille francs, et que je ne donnerais pas aujourd'hui pour le double... J'aime mieux les garder pour y faire bâtir des maisons de rapport quand j'aurai vendu mon débit, mais il faudra que j'en débite encore de la boisson à ces soulards avant d'en arriver là... Ah! ça demande du temps pour faire fortune.

— Vous êtes décidément un homme très capable, Monsieur Bernard, et je vois bien que j'ai été admirablement inspiré de voter pour vous.

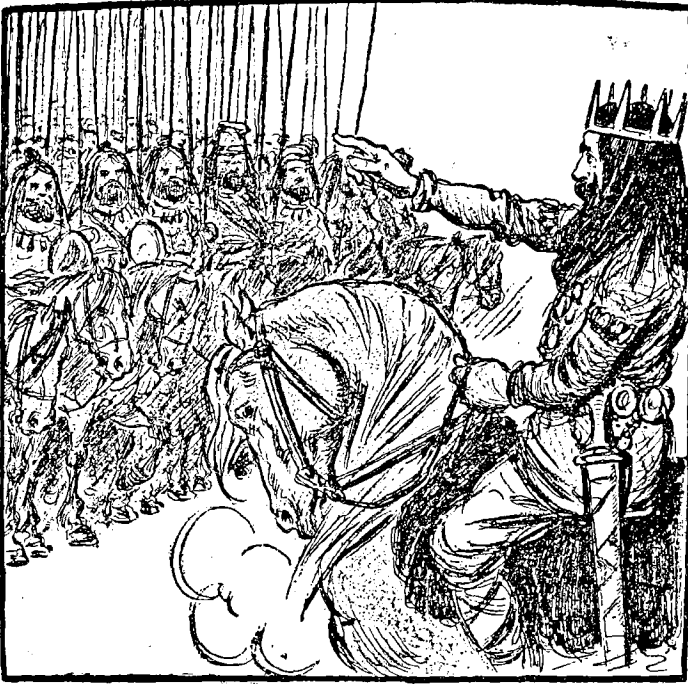
Après quoi, appuyant cette ironie de la plus lâche poignée de mains que j'aie jamais donnée à une canaille consciente ou inconsciente (il y en a des deux espèces), je pris congé du mastroquet *proprio*, visiblement enchanté que je l'eusse si bien compris.

8 août 1900.

EDMOND THAUDIÈRE.

Un parti hésitant à désavouer un de ses membres indigne présente le spectacle d'un homme se refusant à faire amputer son bras gangrené sous prétexte qu'il fait partie de son individu.

JULES JOUY.



Le discours de l'Empereur Guillaume fait penser à celui du roi Etzel (Attila) à ses Huns : « De la bravoure, mais ne soyez pas cruels et sachez pardonner. » Décidément, la morale fait des progrès.

Le roi Etzel et ses Huns

Voici, nous dit-on, dans *toute leur vérité*, les paroles d'adieu, que l'Empereur Guillaume II a adressées à ses troupes, au moment où elles s'embarquaient pour l'expédition de Chine :

» On n'accordera pas de quartier, on ne fera pas de prisonniers; que celui qui vous tombe entre les mains soit pendu! De même que les Huns, il y a mille ans, sous le roi Etzel, se sont fait un renom qui vit aujourd'hui encore dans l'histoire, de même, que dans mille ans, le nom allemand soit caractérisé par vos actes, de telle sorte que jamais plus un Chinois n'ose regarder un Allemand de travers! »

Le roi Etzel, communément connu sous le nom d'Attila, parcourut avec ses hordes de Huns, l'Empire romain en pleine dissolution, au V^e siècle. La barbarie des Huns épouvanta les barbares eux-mêmes. Attila disait : « L'étoile tombe, la terre tremble, je suis le marteau de l'Univers! L'herbe ne croît plus où mon cheval a passé! »

Un ermite l'ayant appelé « le fléau de Dieu, » il mit son orgueil à garder ce surnom et à le justifier.

Attila entraînant ses hordes à travers les incendies et les carnages, apparaissait, dressé sur les cadavres amoncelés, enveloppé de fumées sanglantes, comme le Génie même de la destruction!

Cette figure flamboyante domina le monde en ruines pendant vingt années. D'un coup, roi et peuples, tout s'abîma. Le nom d'Attila, le nom des



Le discours de l'Empereur Guillaume : « Pas de quartier pour les Chinois!... »

Huns n'a laissé dans l'histoire que le souvenir d'un rêve affreux jusqu'à l'invraisemblance.

Voici que le fantôme se redresse au seuil de deux siècles, entre l'Europe et la Chine prêtes à s'étreindre. A cette évocation, l'Europe frémit et proteste : elle se détourne avec une horreur mêlée de dégoût au seul nom d'Attila, ce nom fût-il dissimulé sous les syllabes plus euphoniques de Etzel. N'est-ce pas toujours le Génie de la destruction ?

On peut demander à l'Europe du XIX^e siècle un compte sévère de cette délicatesse de fraîche date : elle qui n'a pu se guérir ni de Bonaparte ni de Bismarck ; qui, dans ses colonies, se baigne plus profondément dans le sang que son aînée du XVI^e siècle ; à cette Europe, enfin, qui n'a rien appris, puisque sa presse et sa plèbe, au nord et au midi, sous les noms divers de nationalisme et d'impérialisme, ont repris cette politique de conquête que l'on regardait autrefois comme un effet de la folie d'orgueil des rois despotes.

Qu'on nous dise à quel titre, de quel droit, reculent devant l'image d'Attila, ceux qui n'ont jamais refusé ni un sou ni un homme à leurs gouvernements pour aventures guerrières, ceux qui ont entouré leurs territoires de forteresses et braqué leurs canons sur les peuples voisins, qui devaient être les peuples frères.

Cette Europe, qui a frissonné au nom d'Attila, est plantée de forts, de redoutes et de casernes, comme un jardin est planté d'arbres fruitiers, avec plus de dépenses et de dangers, il est vrai.

Elle se vante d'avoir un cerveau puissant, mais sa science est la plus dévouée servante du meurtre et de la destruction. Ses inventions étonnantes

et variées réservent leurs plus grands miracles pour l'art de la guerre : sur ce point seulement, elles sont encouragées; un chemin de fer qui peut servir de ligne stratégique obtiendra la préférence; les ballons servent aux armées et leur emploi semble être ainsi fixé.

Les plus vastes, les plus puissants parmi les établissements industriels sont ceux où l'on fabrique les engins de destruction. Tel Etat dépense pour un vaisseau de guerre, son armement et son équipage, autant que pour sa marine marchande.

Le commerce appelé à nouer et resserrer les liens pacifiques entre les hommes, porté au loin, sans distinction d'amis ni d'ennemis, uniquement pour le profit d'une firme, les armes de guerre les plus perfectionnées; en ce moment même, les gouvernements d'Europe ne réussissent pas à empêcher l'exportation en Chine, des fusils et des canons fabriqués chez eux, que les Chinois attendent pour s'en servir contre eux. C'est que les capitalistes ministres de l'industrie et du commerce sont désormais les provocateurs ou les complices de la guerre.

Les sociétés anonymes ont inscrit à l'actif de leurs grands-livres la guerre turco-grecque comme les conquêtes du Tonkin et de Madagascar; l'affranchissement de Cuba et des Philippines, comme la soumission du Transvaal rebelle; la civilisation de l'Afrique comme le partage de la Chine. L'honneur d'avoir trouvé ces pompeuses dénominations ne revient pas probablement aux administrateurs, les actionnaires n'ont pas couru les dangers de ces expéditions; d'ailleurs, ils n'y tenaient pas, ils se sont contentés des bénéfices.

Pendant que l'Europe allonge les bras et les griffes pour se saisir des territoires encore inoccupés, et initier aux beautés du travail intensif des millions de noirs et de jaunes, son agriculture manque de bras, ses champs restent en friches, ses magasins regorgent de marchandises non vendues, ses ressources s'épuisent.

Par le vote de ses parlements, elle tient sous les armes trois millions et demi de soldats et marins qui lui coûtent annuellement cinq milliards. Elle compte 121 milliards de dettes, dont 80 milliards sont d'origine militaire.

Chaque année, l'Europe se saigne délibérément aux quatre veines, parmi ses jeunes hommes, les plus forts et les plus sains : elle les jette aux champs de bataille pour tuer et être tués. Il y a une sélection pour la mort.

Depuis cent ans, vingt millions de jeunes hommes — l'élite de chaque génération, — ont péri dans les combats.

En face de ces immenses charniers, de cette longue suite de sacrifices sanglants, ininterrompue; de cette toute-puissance des canons et des fusils; de cette coopération de la Science, du Commerce et de l'Industrie, qu'on proclamait autrefois les forces pacifiques, aux œuvres de la guerre, l'Europe doit trouver une logique interprétation de l'histoire contemporaine dans l'allocution impériale. A la rencontre des deux siècles, au moment où l'Europe désunie se jette sur l'Asie mystérieuse, se dresse, comme un avertissement et une menace, le groupe fulgurant du roi Etzel et de ses Huns.

I. GATTI DE GAMOND.

L'animal le plus féroce épargne ses semblables. Voilà la preuve la plus sûre que l'homme n'est pas un animal.

MON PETIT BOIS

Avec le livre qui console,
Le dimanche, loin de Paris,
Pour me reposer, je m'isole
Cherchant de verdoyants abris;
Je vais sur la brûlante route
Pour atteindre le petit bois
Où, sous un arbre qui se voûte,
Je médite sur l'Autrefois.
Ce jour-là, j'avais pris un livre
Traitant la Féodalité,
Et me sentais heureux de vivre
En un siècle d'égalité,
Siècle d'universel bien-être!
Le sol, la route, avec les lois,
Tout m'appartient, je suis le Maître,

Il est à moi le petit bois;
Et tout en songeant à l'ancêtre
Qui connut les « droits du Seigneur »
Et qui, s'il venait à renaître,
S'extasierait de mon bonheur,
J'arrive au petit bois sauvage,
Mais quel coup au cœur je reçois!
Mon bois est bordé d'un grillage!
Un garde-chasse, l'air narquois,
A l'ombre de mon arbre en voûte,
Caresse son fusil tout neuf!

Allons, crétin, reprends la route
Toi qui crus à « quatre-vingt-
[neuf.] »

PAUL WEIL.

LA CRISE SOCIALISTE

L'année qui va se terminer a été une année de crise pour le Parti socialiste français, crise provoquée par l'entrée de Millerand, en juin 1899, dans le ministère Waldeck-Rousseau, à côté du général Galliffet, le massacreur des fédérés en 1871.

Ce ne fut pourtant pas seulement la présence d'un leader du Parti socialiste à côté du général Galliffet qui provoqua cette crise : les socialistes révolutionnaires prirent la chose de plus haut, et dès la formation du ministère posèrent ainsi la question : La lutte de classe permet-elle à un socialiste d'entrer dans un ministère bourgeois et de partager le pouvoir avec les représentants du régime capitaliste? A cette question, le congrès des organisations socialistes de décembre dernier répondit non, par 818 voix contre 634.

En restant dans le ministère, en ne tenant pas compte de ce vote, Millerand ne pouvait plus se réclamer du Parti socialiste, il en était exclu de fait.

Pourtant, quoique la grande majorité du congrès se fut prononcée en ce sens, les partisans de Millerand ne désarmèrent pas et la question sera très probablement soulevée à nouveau devant le congrès international et le congrès national qui auront lieu en septembre prochain.

Puisque cette question est encore pendante, il n'est pas inutile d'y revenir, elle a une importance assez grande pour l'avenir du Parti socialiste pour qu'elle soit traitée dans l'*Almanach de la Question sociale*.

Il est inutile je crois, de relever encore une fois les arguments de ceux qui, pour la défense de leur thèse, ont voulu trouver une analogie entre la présence de socialistes dans les corps élus : Parlements, Conseils généraux et municipaux, et l'entrée d'un socialiste dans un ministère bourgeois. Il est trop facile de démontrer que si, dans les corps élus, chaque membre n'est responsable que de ses actes et paroles, il n'en est pas de même dans un ministère où chaque ministre endosse sa part de responsabilité des actes du ministère dont il fait partie, où il y a forcément solidarité d'action. C'est ce que les révolutionnaires dirent dès le début de la crise, il leur était trop facile de prévoir que la marche du ministère Waldeck-Rousseau-Millerand serait contraire au programme et aux intérêts socialistes ; que le nouveau ministère, comme ses prédécesseurs, gouvernerait dans l'intérêt de la classe capitaliste contre le prolétariat. Ils voyaient avec effroi la lourde responsabilité qu'assumerait le Parti socialiste s'il se solidarisait avec cette politique de réaction, s'il ne reniait pas celui qui voulait l'entraîner sur cette pente fatale.

Les événements ne tardèrent pas à leur donner raison. Le nouveau ministère maintenait l'ambassade au Vatican, le budget des cultes, les fonds secrets, les lois scélérates. C'était déjà beaucoup trop, ce n'était pourtant rien encore. Encouragés par la présence d'un socialiste dans le ministère, les travailleurs, las de souffrir d'une exploitation effrénée, crurent que le moment était venu de faire entendre avec succès leurs revendications et des grèves éclatèrent un peu partout. Ces travailleurs comptaient sinon sur l'appui du pouvoir au moins sur sa neutralité. Ils furent bientôt détrompés. Le sang ouvrier coula à la Martinique, à Chalon-sur-Saône et le chef du Cabinet, repoussant avec dédain l'enquête parlementaire demandée par Zévaès, acceptait la responsabilité des actes de sauvagerie accomplis à Chalon sans que Millerand fit entendre la moindre protestation, acceptant ainsi sa part de responsabilité. Un certain nombre d'élus socialistes votèrent même dans leur ardeur ministérielle, un ordre du jour de confiance au ministère dans lequel on avait introduit une phrase condamnant les *doctrines collectivistes fautes pour tromper le peuple*.

Ce n'est pas tout encore ; les événements qui viennent de se passer au Creusot démontrent une fois de plus la tendresse ministérielle pour les capitalistes représentés là par M. Schneider, avec qui banquetait quelques temps avant Millerand qui, dans un toast entraînant, proclamait l'union du travail et du capital. Là. l'état de siège règne de fait dans toute son horreur. Un grand nombre d'ouvriers des usines s'étant mis en grève, un véritable corps d'armée, 2,500 hommes d'infanterie, de cavalerie et de gendarmerie, y fut envoyé. Les grévistes étaient arrêtés sans l'ombre d'un prétexte, enchaînés comme des malfaiteurs, traînés devant le tribunal correctionnel d'Autin qui les frappa de condamnations monstrueuses, plus de 2,000 ouvriers étaient chassés

des usines de M. Schneider sans que le ministère intervint pour faire respecter la sentence arbitrale qu'il avait rendu en novembre dernier. Et Millerand est toujours ministre.

Il faudrait plus de place que je n'en puis disposer pour énumérer tous les faits monstrueux dont le prolétariat a été victime depuis un an et qui ne sont que la répétition de ceux qui se sont passés sous les ministères précédents, tous à la dévotion de la classe capitaliste.

Je crois que l'épreuve est décisive et que les partisans quand même de la présence d'un socialiste dans un ministère bourgeois, auront bien de la peine à soutenir leur thèse devant un auditoire de travailleurs socialistes.

Je sais bien qu'on nous parlera du péril nationaliste, certes, je ne le nie pas, mais qu'elle singulière façon de combattre un parti politique que d'agir comme il le ferait s'il était au pouvoir. Que serait-il arrivé de pire aux travailleurs de la Martinique, de Chalon ou du Creusot, si M. Méline avait été à la tête du ministère?

E. LANDRIN.

MOT SUBLIME

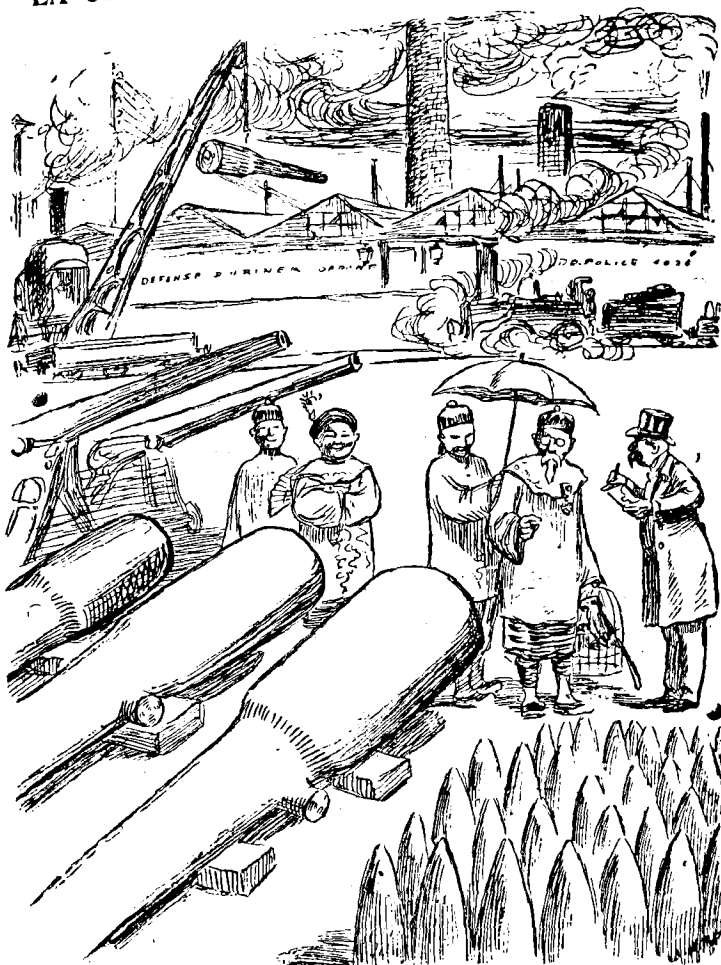
Le conventionnel Mercier combattait, à la tribune de la Convention, les députés qui proposaient de repousser tout traité avec les ennemis tant qu'ils auraient le pied sur le territoire français.

- Avez-vous fait, s'écria-t-il en terminant, un pacte avec la victoire?
- Nous avons fait un pacte avec la mort, répondit Bazire.



La pauvre Marianne, de plus en plus inquiète, cherche de tous côtés des pronostics pour son avenir.

LA CIVILISATION EUROPÉENNE, par Willette



I. Quand les Chinois achètent des armes en Europe, ça s'appelle la Civilisation.

Quelques Anecdotes

On sait que Q. de Beaurepaire ne peut pas ouvrir la bouche sans dire un mensonge. Lors de sa dernière campagne en faveur des faussaires de l'armée, au moment où il articulait ses basses et immondes calomnies contre ses collègues de la Cour de Cassation, Manau, Procureur général, le voyant, un jour, entrer dans son cabinet, lui dit dès qu'il l'aperçut : " Vous mentez. " — " Comment mentirais-je, répartit-il, je n'ai pas ouvert la bouche. " — " Je veux dire que dès que vous l'ouvrirez, vous mentirez. "

* * *

Qu'est-ce qu'un système ? demandait un jour M^{me} Marguerite Durand,

LA CIVILISATION EUROPÉENNE, par Willette



II. Quand ils s'en servent contre elle, ça s'appelle la Barbarie.

— « *C'est un fagot d'idées bien lié et bien arrangé*, lui répondit quelqu'un en badinant.

J'ai trouvé depuis, dans Aulu Gelle, que *Démocrite* avait pris la résolution d'enseigner la philosophie à Protagoras parce qu'il lui avait vu arranger et lier avec art un fagot.

* * *

Grébauval visitant les pompes de la ville disait : « Tous ces tuyaux sont à renouveler, mais il nous faut des cuirs. » — « La chose est très facile, lui répondit Landrin, vous n'avez qu'à parler. »

* * *

Ahmet Riza, le distingué leader de la *Jeune Turquie*, disait un jour à quelques Français au café Soufflet où il va habituellement : « Nous

sommes de grandes dupes, nous autres, Turcs, d'entretenir à grands frais des séraïls dans nos maisons, vous êtes dispensés de ce soin, vous avez les vôtres dans les maisons de vos amis. »

* * *

La comtesse de Martel *ulgo* Gyp, dont on connaît l'âge avancé, refusait une caille qu'on lui présentait à table.

— « Ah ! c'est que M^{me} Gyp est *anticaille* risqua un des convives peu galant et légèrement dreyfusard.

* * *

C..., socialiste arriviste et, bien entendu, ministériel, affectait de dire qu'il venait de chez le garde des sceaux. Quelqu'un lui dit : « Il vous a gardé bien longtemps. »

* * *

Syveton, un jour, demandait à une dame si elle était grosse. « Vous n'y pensez pas, Monsieur, lui dit-elle, il y a trois ans que je suis veuve. » — « Je vous demande pardon, Madame, je vous avais toujours eue fille. »

* * *

Dubuc qui, par ses vastes connaissances... (à la Villette), illustre la majorité nationaliste du Conseil municipal, lisant, un jour, dans un journal, que deux vaisseaux étaient arrivés chargés de Terre-Neuve, demanda si la vieille n'était pas aussi bonne.

* * *

Le même, lors du voyage qu'il fit en Espagne pour saluer l'hurluberlu Déroulède, admirant la largeur de la Gironde lorsqu'elle passe par Bordeaux, s'écria : « Voilà cependant une belle rivière pour une rivière de province.

* * *

Le même disait un jour : « Il n'est pas étonnant que je n'aie pas d'esprit, j'ai été changé en nourrice. »

* * *

Au cours d'une excursion, Dubuc ayant vu le château de Chambord : « Voilà, s'écria-t-il, un beau palais; a-t-il été fait ici ? » — « Non, Monsieur, répondit quelqu'un qui vit à qui il avait affaire, il a été apporté de Florence dans une hotte. » — « Ah ! je m'en doutais bien, reprit-il. »

* * *

On parlait, tout dernièrement, dans les couloirs de la Chambre, de l'élection de Deschanel comme quarantième à l'Académie Française. Chauvière qui passait, à ce moment, fit de son air narquois : « Trente-neuf et zéro n'ont jamais fait quarante. »

* * *

Peu ferrée sur l'orthographe, Yvette Guilbert demande à une amie : — « Dis donc, Augustine... jockey prend-il un q ? » — « Mais oui. Sans cela, comment le pauvre diable monterait-il à cheval. »

L'Individualisme bien compris

C'EST

LE SOCIALISME

Les polémistes de la réaction se posent en défenseurs de l'Individualisme. Selon eux, le Socialisme serait le sacrifice de l'Individu à la Société. Qu'y a-t-il de fondé dans ces dires?

Rien.

Le Socialisme n'est pas un obstacle au développement physique, intellectuel et moral de l'Homme.

Au contraire, il est aujourd'hui le seul ordre social capable d'assurer la conservation de l'Individu.

Non seulement le Capitalisme ne peut se réclamer de l'Individualisme, mais il en est l'ennemi le plus redoutable.

La société bourgeoise a sacrifié les vivants aux morts, les majorités productives aux minorités parasites. Elle a fait de l'Homme un esclave de la Richesse. Elle a tourné contre l'Individu toutes les armes qu'il avait forgées pour vaincre la Nature.

L'Individu n'a rien à espérer et tout à craindre de la conservation du régime capitaliste.

L'exploitation de l'Homme par l'Homme dont les défenseurs du Capital demandent le maintien, est un puissant facteur de dégénérescence organique.

Le nier n'est pas possible.

Sous l'empire du Capital, l'Homme perd ses moyens de développement et d'action.

Une organisation sociale inique le prive de ses droits les plus primordiaux, lui interdit l'usage des richesses, fruits de sa main et de son cerveau, le condamne à vivre dans l'esclavage, la pauvreté et l'ignorance.

A ce régime, l'Homme s'affaiblit, se déforme, dépérit.

La dégénérescence des peuples soumis au Capital n'est plus contestable.

Elle se traduit — nous l'avons établi d'ailleurs (1) — par une diminution de la taille, du poids, de la force musculaire, de la fécondité, de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, de la mémoire, etc., et par un accroissement des maladies professionnelles, des déformations organiques, des accidents, du suicide, de la folie, etc.

La cause de ces maux est connue; c'est l'exploitation de l'Homme par l'Homme.

L'intérêt de l'Individu exige la disparition de l'inégalité sociale, microbe de toutes les dégénérescences.

Que demande le Socialisme?

Le développement intégral de l'Homme physique, intellectuel et moral, la libre croissance de l'Individu.

L'Individualisme scientifique — l'Individualisme bien compris — c'est le Socialisme.

Préparons son triomphe.

DÉSIRÉ DESCAMPS.

(1) LE PROBLÈME DU BIENÊTRE, chapitre III et IV; L'ALCOOLISME ET LA QUESTION SOCIALE, chapitre III. — Ces ouvrages sont en vente dans toutes les gares et à l'Administration de la *Question Sociale*.

IMPERATORE

C'est donc pour toi, pâle jeune homme,
Qu'un peuple monte en océan?
Les foules vont voir ce fantôme
Que l'on appelle le tzar blanc.
Une vision d'un autre âge,
Étrange et fantastique image :
Pour toi le temps est sans cadran;
Tu ne vois pas que les ruines
S'émiettent sur les collines
Vont bien mieux à ton spectre errant.

Jeune, tu n'as pas de jeunesse;
Pour croire éternel le tombeau
Où tu vis, noire forteresse
Que debout garde le bourreau.
Que pèseront tes lois iniques
Dans les tourments fatidiques
Où va surgir un temps nouveau.
Ne sens-tu pas venir la houle
Passant sur le pouvoir qui croule?
La voilà presque à ton niveau.

Ah! dans les hordes affolées
Se couchant devant ton cheval,
Dans les belles et vastes allées
Où l'on voit l'ours et le chacal;
A travers les fous protocoles,
Les géôles et les caracoles,
On ne sait pas la vérité.
Tzar blanc, si tu pouvais l'entendre,
Tu comprendrais le peu de cendre
Que fera chaque royauté.

Les cloches sonnent par volées,
Et le bruit des canons tonnants,
Le choc des coupes, des épées
Appartiennent à d'autres temps.
Assez de crimes, de misère,
Nous aussi nous voulons la terre
Libre, il faut qu'elle soit à tous.
Plus de tyrans, à tous, largesse,
A tous, la jouissance des richesses.
Tzar, c'est assez gorger les loups!

Ah! la superbe apothéose!
De cette époque grandiose,
Les songes même sont si beaux
Qu'ils transforment jusqu'aux cachots
Tu préférerais la potence
Où meurent pour la délivrance
Les nihilistes si souvent,
S'il battait, malgré l'origine,
Un cœur d'homme dans ta poitrine
D'imperatore tout puissant.

N'est-il nul remords qui t'assiège?
Quand l'ombre horrible des gibets,
Dans les nuits que blanchit la neige,
Se dresse, appelant à jamais
D'épouvantables repréailles.
Le pouvoir à ses funérailles,
Revenu gibets et billots,
Géôles, suicides, misères.
Et prenant leurs petits, les mères,
Les égorgeant dans les berceaux.

Tzar blanc, France républicaine,
Italie, Espagne, partout,
Dur est le joug, lourde est la chaîne
Et les justiciers sont debout.
Venez, vous, les cœurs magnanimes,
Venez des gouffres et des cimes,
Combattons les derniers combats;
Qu'enfin, pour une ère féconde,
La liberté prenne le monde
Sur les décombres des états.

LOUISE MICHEL.

Les Anglais au Transvaal



Le général anglais : « Tant que nous avons le télégraphe à notre disposition, nous sommes les vainqueurs. »

LES NAUFRAGEURS

Tant que les socialistes ont été une minorité ne pouvant peser d'un grand poids dans la bataille électorale, tant qu'ils ont paru voués au poteau de Satory, à la déportation et à l'emprisonnement, les politiciens enfiévrés d'ambition s'en sont détournés avec mépris.

Au fur et à mesure que les socialistes ont développé leur propagande et conquis à leur programme de toujours plus nombreux adhérents, ils ont vu accourir vers eux des nuées d'intrigants, sortis de toutes les classes de la société.

Habiles à se dissimuler sous des masques d'emprunt, ces « brillants papillons » — comme déjà les appelait Blanqui — ne se contentèrent pas de vouloir entrer dans la maison ouverte à toutes les bonnes volontés. Ils prétendirent bientôt en devenir les dirigeants — par atavisme, probablement, sortant pour la plupart de ces classes dirigeantes contre lesquelles le prolétariat socialiste a toujours combattu.

Leur prétention — si elle n'était guère compréhensible de la part de tard-venus à qui plus de modestie s'imposait — se trouvait facilitée par certains dons superficiels qu'ils devaient à l'instruction reçue dans les collèges ou séminaires, instruction que la bourgeoisie s'est toujours efforcée de garder pour les siens, la rendant à peu près inabordable à ceux qui ont eu la malchance de ne pas trouver des titres de rente dans leurs berceaux.

Le prolétariat, trop confiant, les accueillit à bras ouverts, heureux de la force nouvelle que semblaient devoir lui apporter ces recrues qui accouraient au succès comme les papillons à la chandelle.

On ne comprit même pas, tout d'abord, que le socialisme se développait bien moins par l'éloquence, écrite ou parlée, de ces nouveaux camarades que par l'évolution fatale de la société, par le développement du machinisme et de la concentration capitaliste, sources de misère.

On ne vit pas davantage que ces gens, qui avaient tant de peine à dissimuler leur ambition et exigeaient le commandement avant d'avoir été simples militants, n'avaient exécuté cette conversion intéressée que le jour où la clientèle électorale, lasse d'être bernée, s'était détournée des parlementaires opportunistes ou radicaux et s'était nettement orientée vers le socialisme justicier, vers le parti des revendications intégrales.

Ce fut bien plus tard que la lumière commença à percer les ténèbres, quand la fraction des « arrivistes » — mot nouveau pour une chose malheureusement très ancienne — commença la lutte contre les ouvriers de la première heure, contre ceux qui

avaient été à la peine et dont ils voulaient usurper le rôle d'initiateurs et de guides.

Tels les naufrageurs qui, autrefois, sur les côtes de Bretagne, allumaient des feux perfides pour jeter hors de leur route les navires et les attirer sur des récifs où ils se brisaient et devenaient la proie des auteurs de leur perte — tels les arrivistes firent miroiter aux yeux du peuple des réalisations en apparence plus immédiates que celles poursuivies par les socialistes.

Ces derniers, calomniés, sans journaux qui osassent prendre leur défense, se virent accusés de sectarisme, d'impuissance, d'incapacité, parce qu'ils ne voulaient pas entrer dans une voie qui aboutissait à l'abîme pour le socialisme, mais qui, pour les arrivistes, était le chemin des sinécures, des fonctions rétribuées, des ministères.

On put craindre un instant que le prolétariat ne se laissât prendre au piège. De déviations en compromissions, sous les prétextes les plus divers, on s'ingéniait à l'écarter du seul terrain où il puisse espérer une victoire certaine sur l'oppression et l'exploitation capitalistes. Il fallut toute l'énergie, le dévouement, la ténacité des militants les plus éclairés pour l'arracher au gouffre où les modernes naufrageurs allaient le précipiter.

Il faut le reconnaître, ils ont été aidés dans leur tâche par la persistance de Millerand à demeurer le collègue de Waldeck-Rousseau et de Galliffet. Grâce à lui, le peuple n'a pas tardé à être édifié sur le résultat qu'il pouvait attendre de cette nouvelle tactique, stigmatisée par tous quand elle s'intitulait opportuniste ou radicale et qui ne pouvait devenir louable du seul fait qu'elle prenait l'étiquette socialiste.

Décorations et fusillades, néfastes lois économiques se succédèrent de telle façon que ceux mêmes qui s'étaient un instant laissé duper se détournèrent avec fracas, se montrant d'autant plus hostiles à l'œuvre de fourberie qu'ils l'avaient d'abord accueillie avec un quasi-enthousiasme.

Puisse, du moins, cette leçon, servir! Puisse le peuple demeurer convaincu que les plus belles paroles d'un rhéteur ne valent pas une heure de souffrance subie pour lui et avec lui!

Certes, le prolétariat a le devoir d'ouvrir ses rangs à tous ceux qui désirent loyalement embrasser sa cause, mais à la condition que ceux-ci prouvent par leurs actes qu'aucune ambition n'a dicté leur choix.

Il n'a pas, en effet, de pires ennemis que les ambitieux. A ceux-là il doit toujours fermer la porte au nez. HENRI PLACE.

A LA CONVENTION

On montait à la tribune de cette célèbre assemblée par un degré de neuf marches. Ces marches étaient hautes, raides et assez difficiles; elles firent un jour trébucher Gensonné qui les gravissait :

— « C'est un escalier d'échafaud », dit-il.

— « Fais ton apprentissage », lui cria Carrier. »



ZÉVAËS, député de l'Isère.



COUTANT, député de Paris.

Souvenirs de la Commune

Le père Moutonnard avait à cinquante ans l'allure d'un vieux, très vieux bonhomme.

Esclave soumis du préjugé, de la routine, il vivait dans une continuelle crainte, ainsi qu'un enfant ayant l'habitude d'être battu.

Il avait été marin, disait-on, et ce n'était pas le moindre des étonnements de voir cet ex-loup de mer si tranquille, si résigné.

Il travaillait dans un atelier au milieu de jeunes hommes très ardents, acquis aux idées d'avenir, qui plaignaient ce bonhomme triste et silencieux.

Tous les jours, un peu avant midi, revenant de déjeuner, il rentrait à l'atelier, puis, avec le même geste, le même sourire terne, de sa voix de vieille femme, il disait :

Une de frais, patron ?

Avec plaisir ! merci, Monsieur Moutonnard. Puis le vieux regagnait sa place à pas pesants marquant un toc-toc de talons lent, monotone et mesuré.

L'ancien matelot de la Belle-Poule, ainsi qu'on l'appelait par moquerie, était souvent le point de mire des plaisanteries de cette jeunesse exubérante ; mais c'était de la blague perdue, il ne répondait pas.

Parfois pourtant, il semblait se révolter et dans un accès de colère de mouton, il criait : Tas de gamins !

Mais il s'apaisait aussitôt, épuisé par ce gros effort, qui dérangeait sa tranquillité.

Le père Moutonnard vivait dans un respect absolu de la propriété, de la famille et de l'autorité.

Pourtant, sa propriété, à lui, c'était son travail peu productif, qu'il pouvait perdre ainsi que tant d'autres.

La famille ! Une femme, maîtresse absolue au logis, ce qui ne l'empêchait pas d'être très honnête. Un fils très intelligent.

Le fils partit soldat. D'un caractère loyal, indépendant, accessible aux souffrances des autres autant qu'aux siennes, toute injustice le blessait et l'irritait.

Immédiatement, il fut noté comme mauvaise tête.

Un jour, dans une promenade, ayant sa mère au bras, il passa s'en saluer un officier qu'il ne vit pas. Le porte-sabre s'approcha, et dans des termes impolis pour le soldat, injurieux pour la mère, il exigea le salut réglementaire.

Révolté par cette insulte grossière et lâche, adressée à sa mère, le jeune homme souffleta l'officier.

Quelque temps après, il était condamné et fusillé.

La mère folle de douleur ne put survivre au meurtre de ce fils qui était toute sa joie.

Et voilà la vie du pauvre vieux si tranquille jusque là, changée tout à coup. Il ne pouvait comprendre comment, sur lui si débonnaire, si pacifique, tant de malheurs pouvaient s'abattre.

Il ne lui vint pas à l'idée de mourir ou de tirer vengeance. Ces malheurs immérités, il pensa qu'il devait les subir sans se plaindre ainsi qu'il avait fait toute sa vie.

Malgré ce choc terrible, son respect de l'autorité subsistait, à peine effleuré.

Il continua sa vie, plus seul, plus résigné que jamais; pourtant un besoin de marcher, d'aller au hasard, le prit.

La guerre vint, puis la Commune à laquelle il ne comprit rien, sauf qu'il n'eût plus de travail.

Pourtant sans se rendre bien compte, la Commune bouleversait sa foi dans l'autorité.

Où était l'autorité légale ?

Si la Commune était victorieuse, c'est elle qui serait le pouvoir devant lequel il devrait s'incliner. Mais si elle était vaincue ?

Ces réflexions fatiguaient son esprit peu habitué à examiner de si près.

Finalement, l'autorité, pour lui, ne cessa pas d'être représentée par le gouvernement de Versailles. La Commune de Paris ne fut pas autre chose que l'insurrection.

Il ne se mêla pas au mouvement. Pourtant, il se faisait en lui une éclaircie. Quelque chose lui disait qu'il y avait beaucoup à changer, que les communsards qui se battaient pour faire cesser ce qui était injuste, n'avaient peut-être pas tort.

Dans les derniers jours de la bataille, il errait solitaire dans le grand Paris vaincu, terrassé; quand il vit un groupe d'hommes entouré de soldats, se dirigeant vers la caserne Lobau.

Parmi les prisonniers, il reconnut un des jeunes ouvriers de son atelier. Il l'appela et suivit.

Près de la caserne, il entendit une formidable décharge. Il comprit que là dedans des hommes tuaient d'autres hommes. Il se demanda ce que voulait dire le mot Patrie, puisque des Français tuaient des Français, puis subitement transfiguré, il cria : Vive la Commune !

Aussitôt il fut happé, frappé, jeté dans le groupe des prisonniers et conduit avec eux dans la caserne.

Quelques minutes après, le bruit d'une autre décharge traversait l'air et le père Moutonnard qui, toute sa vie, avait eu le respect de l'autorité était fusillé par elle et tombait à côté de son jeune camarade, le socialiste ardent et convaincu qui le plaisantait autrefois.

Pauvre vieux bonhomme, il mourait au moment où il venait de comprendre tout à fait.

LÉON MARTIN.

MISÉRABLE!

MISÉRABLE : Selon le *Dictionnaire de l'Académie*, le *pater familias* de tous les dictionnaires et selon tous les autres lexiques — **MISÉRABLE** (*miser*) : Celui qui est dans la peine, dans l'infortune, pauvre, digne de pitié. « — Son sort est misérable. — Une misérable condition. » — Ex. : Il n'y a que l'homme de misérable (*Pascal*). — Puis la peur de la mort sied mal aux misérables (*Rotrou*). — Il ne se faut jamais moquer des misérables (*Lafont*). — Le luxe corrompt tout, et le riche qui en jouit et le misérable qui le convoite (*J.-J. Rousseau*). — La population des misérables croît avec leur misère (*Ledru-Rollin*).

Et, d'autre part, le même mot **MISÉRABLE**, créé dans sa primitive acception pour signifier la pauvreté extrême, se trouve encore représenter non moins exactement la bassesse, l'infamie, la scélératesse. — Un misérable assassin. — Le misérable auteur d'un attentat. — Ex. : Des misérables qui n'aiment qu'eux-mêmes (*Voltaire*). — Il y a d'illustres misérables qui regorgent d'honneurs et qui ont mérité vingt fois le baigne (*Tout le monde*). — Quoi de plus méprisable dans l'histoire des peuples que cet Empire qui naît dans le sang du guet-apens et meurt dans la boue de la déroute? (*Ibid*).

Pour que le même mot soit ainsi indifféremment employé par nous pour représenter deux idées absolument opposées, — d'une part, ce qui est par-dessus tout, digne de respect, de compassion et d'amour, — d'autre part, ce qui doit au contraire inspirer le mépris et la haine, c'est-à-dire l'horreur, est-ce donc seulement le dictionnaire qui fourche ici — et le mot est-il le vrai coupable?

Ne traduit-il pas avec une fidélité perverse cette abominable et profonde pensée de notre société moderne, tout entière fondée sur l'antagonisme :

— Pauvreté n'est pas vice, mais crime!... NADAR.

Décret ordonnant la démolition de la colonne de la place Vendôme

La Commune de Paris,

Considérant que la colonne impériale de la place Vendôme est un monument le barbare, un symbole de force brute et de fausse gloire, une affirmation du militarisme, une négation du droit international, une insulte permanente des vainqueurs aux vaincus, un attentat perpétuel à l'un des trois grands principes de la République Française : La Fraternité,

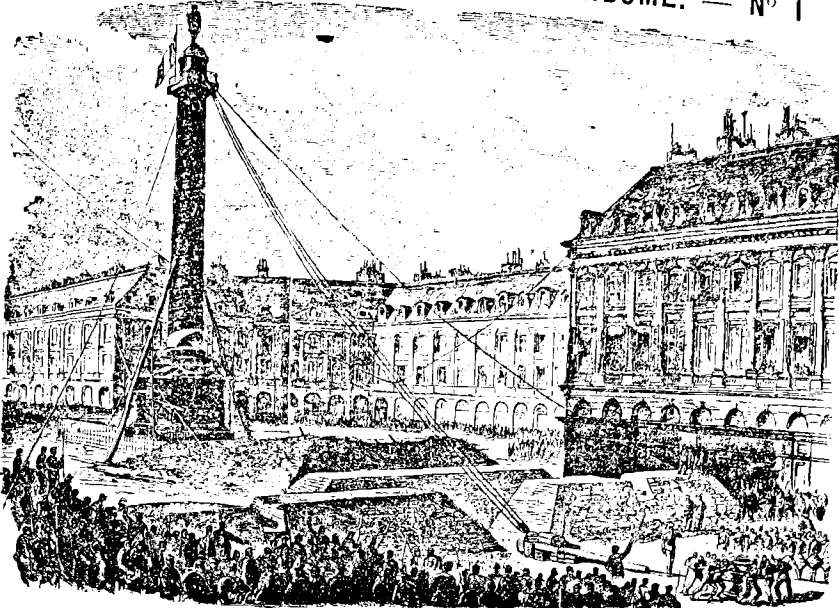
DÉCRÈTE :

Article unique. — La colonne de la place Vendôme sera démolie.

Paris, le 12 avril 1871.

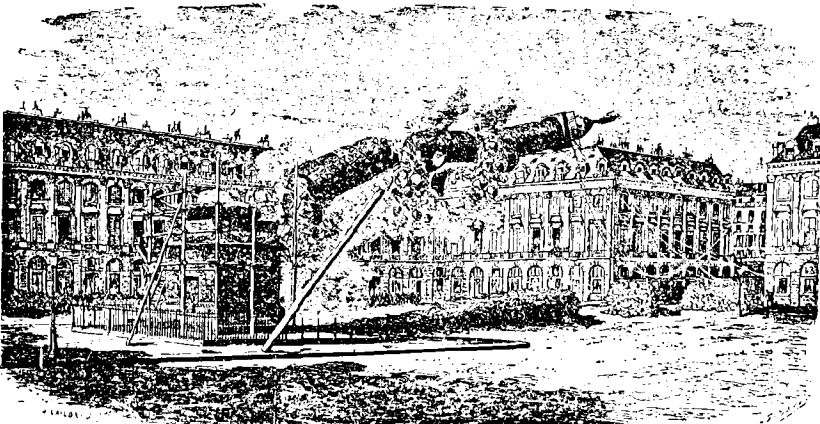
Cartes postales révolutionnaires illustrées publiées par l'Administration de la Question Sociale à l'occasion des Congrès socialistes de septembre 1900.

RENVERSEMENT DE LA COLONNE VENDOME. — N° 1



« L'Acte le plus noble du XIX^e Siècle » (Journal « Aion », d'Athènes 1871).

RENVERSEMENT DE LA COLONNE VENDOME. — N° 2



La Commune a passé par là

Elle exécrait le faux grand homme,
Sur une colonne planté,
Et ce culte à la guerre comme
Une insulte à l'humanité.
Que chauvin rugisse ou claboude,
Le singe arriéré d'Attila
Est tombé d'une chicounaude...
La Commune a passé par là!

États-Unis et vieille Europe,
Le Travail ouvre ses Congrès,
La Science a pris la varlope,
Les marteaux forgent le Progrès.
Au soleil l'avenir se trame
Pas de frontières pour cela ;
Les peuples n'ont plus qu'un programme...
La Commune a passé par là !
ERG. POTTIER.

Cartes postales révolutionnaires illustrées publiées par l'Administration de la Question Sociale à l'occasion des Congrès socialistes de septembre 1900.

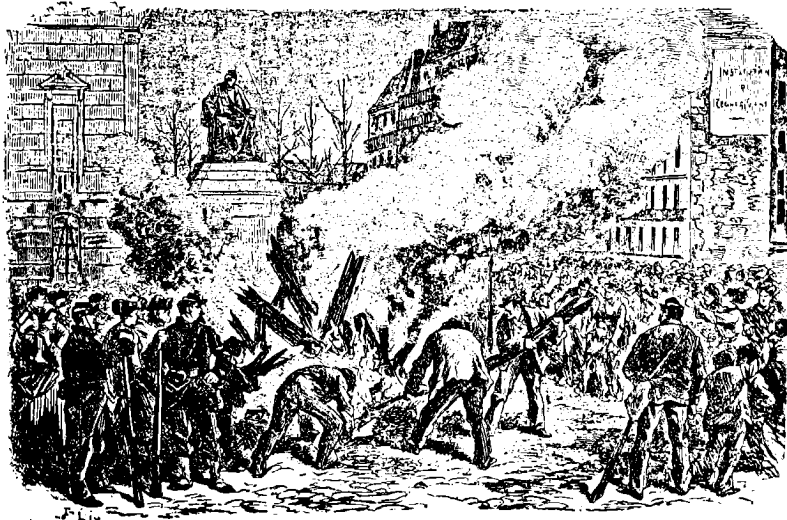
RENVERSEMENT DE LA COLONNE VENDOME. — N° 3

Le démolisseur **Gustave COURBET**, membre de la Commune.



Bonjour, Monsieur Courbet.
(Célèbre tableau de Courbet au Musée de Montpellier.)

LES ACTES DE LA VRAIE GLOIRE. — N° 1



*La Guillotine brûlée sous la Commune
par le 137^e bataillon de la Garde nationale, sur la place Voltaire.*

RÉVOLUTION

Voilà un fait que tout le monde applaudit et que peu de personnes veulent.

Dans les moments de calme, tout le monde est et se flatte d'être révolutionnaire.

Dès que l'horizon politique et social s'assombrit, plus personne : les féroces révolutionnaires de la veille deviennent des capons, des transfuges, souvent des traîtres.

Nous sommes d'avis, et l'histoire est là pour le prouver, que la révolution seulement peut rendre un peuple heureux et libre de ses destinées, l'émanciper de toute tyrannie, de toute sorte d'exploitation.

La révolution doit être, avant tout, préparée par le peuple, c'est-à-dire, celui-ci doit la sentir et la juger comme une nécessité absolue pour résoudre le problème de sa liberté politique et de son égalité économique, attendu que, aujourd'hui, il n'y a ni l'une, ni l'autre, quoiqu'en disent certains journalistes vendus au pouvoir et d'autres intéressés.

Il n'y a pas de liberté, et il ne peut pas y en avoir, où il y a un esclave; il n'y a pas d'indépendance où il y a un travailleur, lequel, à cause de la fatale institution de la propriété et de la richesse telle qu'elle existe aujourd'hui, est forcé, quoique fort et plein de bonne volonté au turbin, à mendier le travail au capitaliste, lequel, étant un parasite inutile et dangereux, devient l'être qui subjugue, affame et massacre le travailleur qui est à sa merci, qui est son esclave.

Il ne peut y avoir d'égalité où il y a le détenteur de la richesse qui nage dans l'abondance sans rien produire et le producteur qui, au milieu de privations inouïes, travaille jour et nuit pour se gagner, avec peine, une maigre bouchée de pain, et bien des fois, souvent même, mendie, s'il manque de courage; et s'il en a, vole ou se suicide.

D'une façon ou d'une autre, ils ne laissent derrière eux que des nouvelles victimes, des recrues pour le bagne, la prostitution ou la guillotine.

La Société, aussi bien celle d'hier que celle d'aujourd'hui, non seulement ne fait rien pour les travailleurs, mais, après les avoir soumis à la misère qui conduit toujours au crime, les supprime.

Et vous avez des gens, les politiciens de profession, les vendus, qui vous diront que tout cela est exagéré. Ils ont la consigne de prêcher le faux, d'écrire, faire imprimer et propager par la parole, que la Société, telle qu'elle existe, est parfaite, que nous sommes des brouillons, des pêcheurs en eau trouble; que la

liberté et la civilisation d'aujourd'hui sont l'*excelsior* d'un fait, non-seulement historique, mais humanitaire, civil et social.

Humanitaire et civil! avec la guillotine, les bagnes, les milliers d'affamés, la prostitution par faim, les massacres de grévistes, les armées permanentes qui sont l'école de la débauche, du crime, du vice, de l'assassinat, les suicides par misère, la mendicité, l'oppression de l'homme sous toutes ses formes, son exploitation infâme et féroce, les féroces massacres des autres peuples, la débauche encouragée, le vice soutenu, l'ivrognerie et l'alcoolisme légalisés, l'impunité assurée à tout ce qui est prêtre, soldat, grands proxénètes, illustres maquereaux, haute banque, criminels, richards, cyniques capitalistes, généraux, traîtres, faussaires et assassins.

Voilà l'*ultima verba* de la perfection sociale pour ces coquins.

Tout cela est à balayer à l'égoût, à démolir par le fer et par le feu.

Oui, il faut renverser la pyramide sociale présente. Aujourd'hui, c'est le capital qui écrase le travail; il faut que ce soit celui-ci qui écrase celui-là.

Le prêtre, cette plaie immonde et gangraineuse, il faut l'extirper, ainsi que le militarisme et le capitalisme, triade infâmé et cruelle.

Pour cela, il faut la révolution, il faut que les opprimés s'apprennent à jouer du fusil, autrement pas d'espoir d'un meilleur avenir social.

C'est la révolution qui a balayé les infamies du moyen-âge, c'est elle qui nous a donné le peu que nous avons, c'est elle qui nous donnera tout ce qui nous manque.

Méfions-nous des hésitants, des prêcheurs de calme, des évolutionnistes, des arrivistes. Ce sont nos entraves, les plus forts soutiens de la Société présente.

Pour ces gens, dès qu'ils ont décroché un mandat, empoché quelques billets de mille, pour eux la révolution est faite. Peu leur importe ceux qui restent dans la misère, sous l'oppression.

C'est très bien d'être organisés, unis, mais, si dans cette union, dans cette organisation, l'action n'est pas comprise, elle ne sera pas autre chose qu'une vaste chapelle électorale, bonne à élever sur le pavois des ambitieux, à envoyer à la Chambre des futurs ministres, c'est-à-dire, des massacreurs du prolétariat.

Premier devoir de l'homme organisé, c'est de se procurer un bon fusil.

Homme armé est à moitié libre.

Nos ennemis ont des armées permanentes et ils s'en servent tous les jours contre nous.

Opposons-leur armée à armée, la force à la force, la violence à la violence, la révolution sociale à l'oppression bourgeoise.

AMILCARE CIPRIANI.

Combien ne descend-on pas souvent pour pouvoir monter,

LA GUERRE (*)

La guerre! Quel détestable mot et quelle horrible chose! Il est incontestable que de tous les crimes, de toutes les absurdités de notre époque, de tous les atavismes ancestraux et sauvages, la guerre est le plus monstrueux et le plus incompréhensible.

Dans notre milieu prétendu civilisé, ô déince! des hommes la prônent, des misérables la déclarent et la font faire par d'autres, se gardant bien d'exposer leurs précieuses personnes.

Ceux qui la déclarent ainsi, quels qu'ils soient, — souverains assouvissant des haines personnelles ou hommes d'Etat vendus aux flibustiers de la finance — sont, avec leurs souteneurs, les plus scélérats des criminels et les plus méprisables des hommes. Ils devraient être mis au ban de l'humanité.

Qu'on réfléchisse un peu, en effet. Dans la vie ordinaire, un individu qui assassine par passion ou cupidité est voué aux rigueurs les plus extrêmes de la loi. Il est puni de la peine capitale pour avoir tué un être humain, tandis que les monstres dont nous parlons plus haut, qui cueillent la fleur de la jeunesse et envoient à la boucherie presque tous les hommes valides des peuples, vivent comme de braves gens, dans les richesses et les grandeurs, sans même être inquiétés pour leurs monstrueux forfaits et crimes de lèse-humanité.

Nos contemporains imbéciles, les civilisés, regardent faire et considèrent les dévastations de pays entiers et les assassinats de milliers et de milliers d'hommes comme la chose la plus naturelle du monde. « *Sous les auspices de la routine, dit Bentham, c'est la barbarie qui donne des lois à la civilisation.* »

Autrefois, au temps de la sauvagerie et de la barbarie, la guerre avait peut-être une raison d'être, mais c'étaient les intéressés eux-mêmes qui la faisaient, payant de leurs personnes et s'exposant à la mort. Ils partageaient, tous, les périls et les peines comme aussi les bénéfices et le butin. Mais, aujourd'hui, quel est le profit de la guerre pour tout le monde, surtout pour les prolétaires? Aucun.

Quelle monstrueuse duperie! Comment a-t-on pu abêtir les hommes à ce point, qu'ils se font tuer au profit et pour le caprice des autres?

L'obéissance passive, la marche docile et irréfléchie vers la boucherie humaine qui s'appelle la guerre, encourage les ambitieux coquins et les potentats guerriers à tel point qu'il font plus grand cas de la vie des bêtes que de celle des hommes : « *Ayez bien soin des chevaux parce qu'ils coûtent chers; les hommes on les a pour rien* », écrivait, à un général, le grand massacreur Napoléon I^{er}.

Comment, après cela, ne pas être contre la guerre? Et comment ne pas la combattre lorsqu'on pense qu'aujourd'hui on choisit les hommes les plus valides et les plus forts, les plus sains et les plus beaux pour les envoyer au massacre, tandis qu'on laisse dans les foyers

(*) Nous tirons du journal pacifique *The Sound*, cet article écrit par le citoyen ARGYRIADÈS, sur la demande du directeur de ce journal.

LA GUERRE

par VALÈRE BERNARD.



domestiques les malades, les contrefaits, les estropiés, et les plus malingres pour la reproduction de la race.

« Ah! nous blâmions l'infanticide!
Nos fils ont vingt ans... et ce soir
Le conseil des bouchers décide
Lesquels sont bons pour l'abattoir. » *

Devons-nous citer d'autres conséquences idiotes de la guerre? Deux entre mille. Non-seulement, aujourd'hui, on prive l'humanité du travail de millions d'hommes qu'on exerce pour les tueries et les massacres internationaux, mais encore pour entretenir les formidables armées permanentes, on épuise les forces vives des nations par de fabuleux budgets ordinaires et extraordinaires, ces derniers servant à la construction de navires de guerre et autres engins de meurtre et de dévastation. †

Enfin, une des choses les plus épouvantables de la guerre est l'effet déplorable qu'elle produit sur le cerveau humain; elle réveille des instincts sauvages mal endormis et par là, non-seulement arrête l'humanité dans sa marche vers ses destinées lumineuses, égalitaires et civilisatrices, mais encore sert, dans une certaine mesure, à une régression déplorable vers la sauvagerie du temps passé.

En effet, les horreurs qui ont lieu couramment pendant la guerre seraient complètement impossibles et incompréhensibles en temps de paix.

Parmi les actes innombrables de sauvagerie qui se commettent dans toute guerre, nous citerons un seul exemple, pris au hasard, dans les mémoires du capitaine Lavaux qui fit les campagnes de Napoléon, en Espagne.

« Nous parvînmes, dit-il, à pénétrer dans la ville (Constantina) qui fut immédiatement mise au pillage et réduite en cendres. Plusieurs soldats entrèrent dans un couvent de filles qui furent maltraitées et assassinées. Le soir, on coucha dans la ville, mais il n'y avait plus personne dans les maisons. Ceux qu'on y trouvait encore, on les passa au fil de la baïonnette. »

Dans un village près de Ronda, Lavaux avait préservé du carnage « plusieurs dames et demoiselles », mais des camarades survinrent « qui les passèrent toutes au fil de la baïonnette ». Par moment, le bon

* Eugène Pottier : *La Guerre*.

† Sait-on, par exemple, combien coûte un coup de canon d'une grosse pièce d'artillerie de marine de 110 tonnes? Le calcul a été fait par l'*Economiste Belge* : le coup revient à la somme ronde de 4,160 francs, ce qui, à 4 0/0, correspond au revenu annuel d'un capital de 104,000 francs. Cette somme se décompose ainsi :

Poudre, 450 kilos	1,900 francs
Projectile, 900 kilos	2,175 »
Soie pour la cartouche	84 »
Total.	4,159 »

Mais ce n'est pas tout. La pièce de 110 tonnes ne supporte, paraît-il, que 95 coups, c'est-à-dire qu'après ce nombre de coups elle devient incapable d'usage et demande des réparations. Or, le prix de la pièce étant de 412,000 francs, il faut donc compter environ 4,340 francs de frais d'usure à chaque coup, ce qui ramène le coût de chaque charge de canon à 8,500 francs. Ainsi, quand on tire un coup de canon de 110 tonnes, c'est le revenu d'un capital de 212,500 francs qui saute en l'air. Mille coups de canons représenteraient le capital de 212,500,000 francs.

Lavaux se sent ému : ainsi, un beau jour, il trouve un petit enfant couché sur le sein de sa mère qui avait été criblée de coups de baïonnettes. Le pauvre petit s'attachait désespérément sur le cadavre de sa mère : c'était un « spectacle touchant ».

Une autre fois, il essaie de sauver de la mort une troupe de femmes et d'enfants qui s'étaient réfugiés, après le sac de leur village, dans une caverne. Mais ses camarades ne l'entendent pas ainsi et fusillent femmes et enfants. C'était la besogne quotidienne. Fatigué par cette énumération monotone, Lavaux y coupe court : « S'il me fallait détailler tous les villages, écrit-il, que nous avons pillés et brûlés, je n'en finirais point. Je me borne à dire que, pendant six semaines consécutives, journellement, nous ne faisons que piller et brûler ».

Combien d'actes aussi révoltants, aussi sauvages, sont commis par les pandours modernes, soit en Afrique, en Asie ou ailleurs!!

N'est-ce pas là tout un réveil de sauvagerie? Et l'humanité ne fait-elle pas un recul lorsqu'il y a état de guerre?

Il est certain, enfin, qu'une guerre — quelle qu'elle soit — fait pénétrer dans les familles les souffrances les plus cuisantes, les misères les plus noires, les plus cruels et les plus sombres deuils, tout cela pour satisfaire le caprice d'un prince quelconque ou enrichir quelques loups cerviers de la finance. Nul ne peut le contester.

Soyons donc des hommes, et faisons la guerre à la guerre par tous les moyens!

P. ARGYRIADÈS.



Victoire! Elle a de la corde de pendue! (Allusion à la pendaison de la gouvernante française exécutée malgré la pétition de la *Fronde*.)

Dancez mes soldats, dada, dada!
Dancez mes Hindous, dumdum, dumdum!
Dancez Canada,
Toujou, comme ça!

Chair à Canon

Hier, Loubet a remis les drapeaux aux troupes qui partent pour la Chine. L'enthousiasme de la foule, disent les dépêches, était indescriptible. En réalité, tous ces malheureux qui s'en vont ne sont pas désignés d'office; quelques-uns d'entre eux ont vendu leur peau deux cents francs. Ceux-là ne sont pas intéressants. Et pourtant, qui sait? qui sait dans quels abîmes de misère et de honte le flux social les a roulés pour les acculer à cette extrémité?

Mais quelles pensées suggèrent de telles cérémonies, et quelle mentalité l'enthousiasme dénote chez la foule badaude acclamant ces misérables armés pour aller exterminer d'autres misérables à l'autre bout du monde, qui défilent, un peu à la façon des gladiateurs romains devant la loge impériale, et qui pourraient, comme ceux-ci, mais en se tournant vers l'impératore capitaliste, jeter la parole tragique : *Ave Cæsar, morituri te salutant!*

Mais on éprouve plus de pitié que de colère. Ces pauvres, qui tressaillaient peut-être intérieurement d'on ne sait quel orgueil barbare d'être désignés pour le crime à commettre, sont, au fond, des victimes. Ils ont, poids monstrueux, sur eux le faix d'une incalculable suite d'années de servitude et d'ignorance, dont le suc empoisonné s'est, ataviquement, goutte à goutte, secrété de l'horreur des choses, pétrifiant le cerveau humain.

La plupart des hommes aujourd'hui naissent amoraux, la conscience ayant si peu fonctionné chez leurs ancêtres, qu'elle s'est comme atrophiée, tel un membre inutile. Par contre, l'habileté des pasteurs d'hommes, patients tortureurs d'âmes, espèce de comprachicos sociaux, a cultivé chez eux une foule de champignons vénéneux, notamment le respect de l'absurbe mystérieux et de la force : divinités et gouvernants. Les mythes ont détruit le sens de la réalité, fait dévier la vie. C'est pourquoi les dieux et les monarches foisonnent avec leur valetaille parasite, et pourquoi l'aberration du patriotisme assassine tous les jours l'Humanité.

D'ailleurs, la science jusqu'alors s'est acharnée sur les dieux sans réussir à extirper ces excroissances scandaleuses. Le monstre tricéphale catholique, cette baudruche infâme que bafoue la raison, demeure assez pour être même matière d'exportation. Les Chinois en savent quelque chose, eux à qui l'on voulut l'infli ger, pêle-mêle avec l'opium et la prostitution. Les dieux secondaires, mais plus matériels, puisque temporels, eux, s'épanouissent à l'aise. A peine si, de loin en loin, quelques rares individus d'élite, extériorisant la pensée en un geste auguste, à la façon de Bressi, biffent, comme exemple aux peuples couards, l'un de ces grossiers et sanglants imposteurs. Les foules subissent et croient. D'ailleurs, les monarchies se muant en oligarchies de plus en plus, le pouvoir impersonnel devient difficile à saisir, et, conséquemment, à frapper, si l'on se borne à chercher les entités; mais on trouverait peut-être le centre vital de la tyrannie si l'on s'attaquait à l'agent protéiforme qui se glisse dans tous les rouages sociaux et est, en somme, la dynamie qui actionne toutes les machines à broyer les peuples : le Capital.

Ce n'est pas à la tête qu'il faudra frapper, mais au ventre, et pour crever le coffre-fort, il faut non pas un poignard, mais une révolution.

La guerre de Chine, comme celle du Transvaal, comme toutes celles qui peuvent surgir le seront, est la guerre des capitalistes à qui il faut des débouchés. Les miséreux, qui crèvent chez nous d'inanition, et que l'on exporte pour faire une trouée à la grande muraille du Céleste Empire, vont contribuer à donner au capital des consommateurs, et aussi des producteurs qui feront encore baisser les salaires; par leur concours, ils travailleront à l'aggravation de leur propre malaise économique. Les femmes de bourgeois, qui, à Marseille, voulaient, dans un sadisme ignoble — comme elles baiseraient un condamné à mort, la veille de son exécution, en cherchant sur ses lèvres la saveur âcre du sang chère au divin marquis — laisser les fils de

gueux qu'on embarquait à l'ombre des loques tricolores, avaient raison de se réjouir. Ces malheureux vont, en effet, crever pour sauver leurs comptoirs, pour qu'elles aient la faculté de continuer de se gaver de truffes et de champagne.

Car c'est là qu'aboutit la patrie, divinité récente qui remplace celles déchues, et qui, comme celles-ci, ne saurait que couvrir un mensonge social et favoriser la race des spoliateurs.

Mais le peuple est bon bougre : chair à labeur, chair à prostitution, chair à canon. Il est tout cela avec consentement. Depuis si longtemps qu'il monte le calvaire, le dos saignant de la férocité des cornacs, il a fini, lui, qui n'a pas six pieds de terre à soi, par prendre pour héroïque l'acte qui consiste à défendre les liens et les prérogatives de ses maîtres. Il aura sa récompense dans l'au-delà, monde fictif. Comme le pensait cet imbécile de Jésus, éteigneur d'énergies, *beati pauperes spiritu*. Et quand il ne croira plus au ciel, on lui promettra le panthéon patriotique avec, au fronton, une formule pompeuse et creuse. Car il sera dupe des chands d'orviétan spirituel aussi longtemps que durera son ignorance.

13 août 1900.

FÉLIX PAGAND.



LES DEUX COMPÈRES

John Bull au frère Jonathan : « Eh bien, avons-nous assez colonisé ces temps-ci? »

LA GUERRE

A Louise Michel.

La guerre, ce terrible fléau destructeur, ce brigandage lâche et cruellement hypocrite, ce féroce assassinat en grand, est, dans son principe, ses raisons véritables, ses attentats, le *Chacun pour soi* poussé à une de ses conséquences extrêmes : *ses conquêtes n'ont jamais été, ne seront jamais ni fertiles ni durables.*

Du jour où des hommes dont l'espèce sortait à peine d'une autre espèce animale se sont jetés les uns sur les autres, qu'il y eût des vainqueurs et des vaincus dans ces animaux nouveau-venus, les vainqueurs se firent des propriétés personnelles sur les richesses naturelles et contrai-

gnirent les vaincus à leur être des machines de travail, de plaisir et même de sécurité.

Voilà l'origine indéniable de l'appropriation individuelle des richesses naturelles et collectives, de tous les esclavages, de l'état d'antagonisme incessant où les hommes sont entre eux, des épouvantables boucheries que de malfaisants autant qu'inavouables intérêts individuels déchainent continuellement dans la pauvre Humanité.

Des hommes primitifs, qui se rencontraient pour la première fois, une très faible minorité firent alliance entre eux; les autres pouvaient et devaient faire de même pour leur intérêt bien compris.

Au contraire, ces derniers, dans l'amour étroit de leur moi, se créèrent des entraves de toutes sortes, par lesquelles ils ne cessent d'être martyrisés et qui sont les causes occultes de la guerre, cette monstruosité sociale.



EDOUARD BOUILLARD

Les épouvantables conséquences de celle-ci ont toujours et partout groupé contre elle toutes sortes d'anathèmes et d'essais pour essayer de la rendre impossible, ou au moins d'atténuer ce qu'elle a d'ignoble dans sa pratique et ses résultats.

Anathèmes et essais n'ont jamais pu, ne pourront jamais qu'amener les exploités qui la déchainent à dissimuler de plus en plus hypocritement ses causes, son but, ses moyens.

Il en sera toujours ainsi tant que les groupements humains auront pour base le *Chacun pour soi*, et non le *Tous pour chacun et Chacun pour tous*.

Le *Tous pour chacun et Chacun pour tous* est la pratique sociale de la loi naturelle universelle, la Solidarité.

Le *Chacun pour soi* amène la violation constante de cette loi, tout le monde en souffre.

Sans la Solidarité ou aide naturelle, même inconsciemment pratiquée, aucun individu ne pourrait naître, évoluer, faire souche d'autres individus ni d'autres espèces plus développées.

La prétendue loi de « La lutte pour la vie » est une fable, dite scientifique, inventée pour en remplacer d'autres, dites religieuses, que l'Humanité rejette de plus en plus. Les fables dites scientifiques et celles dites religieuses ont pour but d'assurer à quelques-uns des privilèges sociaux qui sont créés au détriment du plus grand nombre.

Le plus grand nombre, dans tous les pays, est composé de producteurs de toutes sortes que les possesseurs des privilèges sociaux font s'entre-tuer, sous prétexte de patriotisme, afin de se garantir la tran quillité de leur puissance et de leurs jouissances sociales, spoliées à ceux qui les produisent et paraissent avoir la velléité d'en réclamer leur part :

La guerre est surtout un prétexte excellent aux gouvernements pour se débarrasser de revendications gênantes et pressantes.

Par la guerre, hélas ! il arrive que des peuples pacifiques peuvent être acculés à défendre, par tous les moyens possibles, l'intégralité de leur autonomie contre les agissements d'ignobles et odieux sans scrupules, qui prétendent prendre les intérêts de leur pays et veulent seulement servir les leurs :

L'égoïsme ou amour étroit et mal compris du MOI individualiste établit une guerre permanente entre les hommes ; lorsqu'elle est déchaînée de peuple à peuple, elle est toujours un résultat hypocrite du hideux CHACUN POUR SOI poussé à une de ses conséquences logiques.

EDOUARD BOULARD.

Le militarisme est une des écoles du crime.

A. HAMON.

LA MISÈRE DES GUEUX

par GUSTAVE COURBET.



Il ne possédait pour seule ressource, pour unique fortune qu'une misérable somme de quatre sous, et il n'avait pas diné ; cependant, il n'a pas hésité à en donner deux à un petit malheureux qui était venu l'implorer au nom de sa mère malade....

Anacharsis Cloots

Anacharsis allait devant lui, dans l'extase
De ces pieux songeurs que leur idole écrase ;
Tendant à la nature, une lèvres d'amour,
Il humait largement l'été, l'azur, le jour
Et le puissant soleil dont notre corps est ivre.

Cependant Plairial flambait heureux de vivre,
Et des parents chantaient la Carmagnole, avec
Ce grand rire effréné qu'aimait le peuple grec ;
D'agiles trains de bois fendaient gaïment la Seine
Et, plein de cabarets jaseurs, le cours la Reine
Regorgeait de chansons, de rondes et de jeux.

Anacharsis errait ravi ; cet orageux
Apôtre, cette ardente et nerveuse Pythie.
Se baignait dans un beau fleuve de sympathie
Et librement flottait au gré de ce courant
Comme un de ces nageurs familiers au torrent.

Il rêvait : tous ces pas lestes vers la barrière,
Ces bons yeux d'ouvriers tendres à l'ouvrière,
Ces jeunes qui partout cédaient la place aux vieux,
Et la franche gaité planant dans l'air joyeux,
Lui présageaient, plus loin que les Champs-Élysées,
Des jours futurs, éclos sous d'aimantes rosées,
Plus bleu que dans l'éther du vague Séraphin,
Où le monde n'étant qu'une patrie, enfin
Les hommes ne seraient qu'une famille...

O rêve!

Quand soudain ce songeur fait de flamme et de sève,
Aperçut isolés dans les groupes joueurs
Et le front inondé de vaillantes sueurs
Deux enfants en haillons qui s'enseignaient à lire.
Anacharsis ému frémit comme une lyre
Et secoué vibra tel qu'un psaltérion.
Tout son être chantait : « O Révolution !
» O Révolution! sois adorée, ô mère
» De ces bambins pareils à ces héros d'Homère
» Qui, nés pour être un jour les hommes du péril
» Et du travail, se font eux-mêmes leur outil
» Et forgent de leurs mains l'indestructible armure
» O petits plébéiens! courage! L'heure est mûre,
» Lisez, lisez encor! car vous avez compris
» Que plus forts sont les bras ou forts sont les esprits

„ Et que le seul vainqueur qui pour jamais délivre
„ Ce n'est pas Westermann ou Kléber, c'est le Livre. „
Et Cloots, pour s'alléger de pensers étouffants,
Alla, simple et superbe, embrasser ces enfants.

EMMANUEL DES ESSARTS.

SANS-PATRIE

A l'instar des nobles du siècle dernier, les repus de nos jours s'appliquent à chercher des qualificatifs sonores et creux contre ceux qui pensent et veulent résoudre la question sociale.

C'est ainsi que les nobles et les prêtres de la période révolutionnaire de 1789-93 traitaient les hommes du peuple de sans-culottes, ce qui était fatal, les nobles et prêtres dépouillant constamment le peuple, ils ne pouvaient logiquement qu'être mal vêtus et, par conséquent, sans-culottes. Aujourd'hui tous les ânes du feuilleton ou de la presse vendue s'accordent à renouveler ces accusations canailles et insipides telles que sans-patrie, etc.

Et, bien entendu, ces écrivains vont prendre leur mot d'ordre chez les agents des hauts barons de la finance ou chez les agents de la curie romaine qui donnèrent dans le passé tant de preuves de félonie envers la patrie française soit en 1793, soit en 1815 et en 1871, et qui sont encore prêts à en donner, car, pour eux, le veau d'or est le vrai dieu, la vraie patrie. Vivre grassement aux dépens des travailleurs de tous les pays, tel est leur mot d'ordre aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui. Toute cette bande jaune et noire s'entend parfaitement envers et contre toutes les libertés, envers et contre tous les peuples et, afin de tromper une fois de plus les gens qui ignorent les dessous de ses tristes actions, elle essaie de rejeter sur les socialistes internationalistes les fourberies et les déprédations multiples qu'ils font subir à tous les travailleurs. Ainsi, en France, ils font accuser les socialistes d'être les agents de l'Allemagne. En Allemagne, ils font accuser les socialistes internationalistes d'être des agents de la France et dans tous les autres pays, les socialistes internationalistes sont accusés d'être les agents du pays voisin. Donc, haro sur les socialistes internationalistes !

Qu'un économiste bourgeois bien pensant comme M^r Paul Leroy-Beaulieu écrive dans un volume comme dans celui qu'il publia, en 1884, intitulé : *Le collectivisme*, p. 44 « Le capitaliste qui aurait un scrupule à prêter indifféremment ses capitaux à la France ou à l'Allemagne aurait la conscience malade. » Voilà le patriotisme de la bande jaune. Voyons celui de la bande noire. Ne reçoit-elle pas constamment son mot d'ordre de Rome ? Si parfois elle se met avec un pays, c'est lorsqu'il veut bien se laisser piller et abrutir par elle jusqu'à complète extinction de force vitale. Voyez l'Espagne, l'Italie et bientôt la France, si on ne se réveille pas.

Mais, en somme, qu'est-ce que l'Internationalisme, ou que prétendent les internationalistes socialistes : que les peuples sont faits pour s'entendre et non s'entre-égorger pour des raisons (?) auxquelles ils n'ont aucun intérêt pas plus du côté de celui qui attaque que du côté de celui qui se défend. Toutes les guerres sont désastreuses pour tous les peuples et avantageuses pour les capitalistes et leur valetaille : les prêtres et autres plumitifs à tant la ligne. La guerre détruit, au rebours des sélections naturelles, la plus robuste, la plus saine partie d'un peuple ; de là, dégénérescence physique, intellectuelle et morale ; elle oblige à de lourds sacrifices d'argent pour les

armées, fortifications, etc. Les budgets de la guerre pour l'Europe se chiffrent annuellement à cinq milliards de francs ; elle retarde l'évolution de l'espèce humaine en accroissant les charges budgétaires des nations. En supprimant les frontières, en établissant la fédération des peuples, nous avons la prétention incontestable de commettre une bonne action envers notre patrie et envers toutes les patries. Aimer sa patrie, cela ne veut pas dire qu'il faut tendre à écraser, mutiler, ensanglanter la patrie du voisin. C'est parce que nous avons compris que, dans le triste jeu de la guerre, on risquait beaucoup plus de faire mutiler et amoindrir sa patrie que de la faire prospérer, que nous sommes contre l'organisation fratricide des patries actuelles. Est-ce qu'autrefois lorsque la France était divisée en duchés se battant les uns contre les autres, l'idée de nationalisme n'était pas considérée par les ducs et leur suite comme une impossibilité devenue une réalité ? L'intérêt économique qui a fait du nationalisme une réalité fera de même de l'internationalisme, tous les peuples y trouvant en fin de compte leur avantage à tous les points de vue. Mais aujourd'hui — comme au temps de Pythagore qui, lorsqu'il eut découvert son fameux théorème du carré de l'hypothénuse, offrit aux dieux un sacrifice de cent bœufs — chaque fois qu'on découvre une vérité nouvelle, tous les bœufs se mettent à beugler. L'esprit même de la révolution n'est pas l'étrouite émancipation d'une poignée d'hommes sur une petite étendue de territoire, mais bien l'émancipation totale de tous les humains. C'est cette grande et puissante idée que les reptiles bourgeois et cléricaux ont l'impudence de siffler. Peu importe, la vérité finira quand même par se faire comprendre de tous.

Nous nous demandons aussi quelle est la logique de ces cléricaux qui viennent jouer la comédie en s'affirmant patriotes, puisqu'ils prêchent dans leurs églises qu'ils n'ont qu'une patrie qui est le ciel, ce qui ne les empêche pas d'accumuler richesses terrestres sur richesses et d'avoir pour chef un Italien milliardaire. Ils font en cela ce qu'ils font en toutes choses : ils émettent des doctrines qu'ils se gardent bien de pratiquer. Voyant que le sentiment patriotique est vivace dans le peuple, ils en profitent pour s'introduire sournoisement au pouvoir afin de continuer leur œuvre d'exploitation et d'abâtissement populaire.

Le peuple ne sera pas leur dupe, et avec quelques efforts, il finira par vaincre tous ces nouveaux coalisés de la bourse et de la sacristie pour établir définitivement la République sociale et universelle. A. MONTANT.

Un liseur de pensées. — Voyageant une fois de Vienne à Saint-Petersbourg, le célèbre devin Cumberland a voulu amuser ses compagnons de route en s'offrant à lire dans leurs pensées. Un négociant n'y croyant pas le prit au mot en s'engageant à lui payer cinquante roubles si Cumberland devinait quoi que ce soit de ce qui se passait dans son for intérieur.

M. Cumberland, fort amusé de l'incident, fixa le négociant pendant quelques instants et lui dit :

- Vous allez à la foire de Nijni-Novgorod.
- En effet, je suis en route pour la foire, dut admettre le négociant.
- Vous y achèterez de la marchandise pour la valeur de 20.000 roubles!
- Cela dépend du marché, mais c'est fort possible, acquiesça de nouveau le voyageur.
- Ensuite, vous vous déclarerez en faillite et vous offrirez à vos créanciers 3 pour cent.

A ces mots du grand devin, le négociant resta interdit. Sans prononcer un seul mot, il sortit de sa botte une bourse rapée et paya les 50 roubles convenus.

— Alors, j'ai deviné votre pensée ! s'exclama triomphalement le grand magicien. Avouez-le !

— Nullement, répondit l'honnête négociant, mais... vous m'avez suggéré une magnifique idée !

LE "TRUST,"

Je n'entends pas m'occuper ici des diverses formes d'organisation, plus ou moins logiques ou vicieuses et conséquemment plus ou moins vivaces ou éphémères, que les entreprises capitalistes, considérées individuellement, peuvent revêtir en divers temps et lieux suivant leurs buts spéciaux et les conditions ambiantes. Ce que j'ai particulièrement en vue est la grande forme générale, maintenant connue sous le nom de "Trust", vers laquelle le capitalisme, considéré en bloc, s'achemine forcément, de par la loi même de son évolution.

A la lumière du développement économique, cette loi est devenue si claire, si élémentaire qu'on semble en parlant d'elle tomber dans le lieu commun. Et pourtant, il ne manque pas encore d'esprit confus à qui il est bon d'en rappeler la teneur inexorable : — " Le capitalisme part nécessairement de la concurrence et aboutit fatalement à la concentration " .

Et ce n'est pas seulement dans la petite bourgeoisie, aveuglément attachée par ses maigres possessions au principe fondamental du capitalisme bien que vouée à la ruine par son développement; c'est aussi dans le prolétariat, dans la classe dépossédée, qu'on trouve ceux qui demandent follement la suppression de certains effets logiques et inévitables sans en attaquer la source. Ainsi, l'on voit aujourd'hui deux classes naturellement hostiles — le petit exploitateur et le grand exploité — unies dans la même erreur, soutenir le charlatan qui vend de l'orviétan anti-trust.

Mais pendant qu'on achète de cet orviétan, qu'ici et là on en goûte même un peu et qu'on en discute les mérites, le Trust va son train. Né en Amérique, il traverse les mers, se répand partout et accomplit sa mission.

Dans le grand mouvement économique qui entraîne le monde, l'homme souvent est aveugle; mais le mouvement a des yeux. Il se développe en ce moment un phénomène dont on paraît à peine se douter, bien qu'il présage clairement une révolution dans l'économie de toutes les nations industrielles, plus grande qu'aucune de celles qui l'ont précédée; une révolution capitaliste qui sera évidemment la dernière de son espèce et devra être immédiatement suivie, sinon confisquée et achevée à sa manière, par la révolution sociale.

En 1893, une crise violente éclata aux Etats-Unis sans aucune raison apparente. Ce fut un coup de foudre dans un ciel serein. Le capitalisme américain était déjà sorti de ses langes; il ne souffrait plus de ces maladies d'enfance auxquelles sont sujets tous les capitalismes nationaux dans leur période préliminaire de concurrence. Il était fort; il était avancé en concentration; il était surtout très bien informé, de sorte qu'il ne pouvait guère être entravé dans ses opérations régulières par la surproduction, la

spéculation, ou tout autre facteur d'aventures. La nature elle-même, par d'abondantes récoltes, souriait à la prospérité capitaliste.

Il n'y avait à l'horizon qu'un seul nuage; un petit nuage de métal blanc, les fermiers de l'Ouest s'étant mis en tête de demander la frappe libre de l'argent afin de payer leurs dettes hypothécaires en monnaie dépréciée. Ce fut assez pour justifier une crise qui, loin de mettre en danger les intérêts du gros capitalisme, devait nécessairement couper le cou à la petite bourgeoisie, réduire le taux des salaires et faciliter le progrès de la concentration dans toutes les branches de production et d'échange.

La classe ploutocrate n'hésita pas un instant. Les crédits furent coupés, les ateliers fermés et les *sheriffs* (huissiers) mis en campagne.

Dans la période de cinq années 1893-1897, il y eut 79,054 faillites, dont 85 % étaient celles de maisons ayant un capital de moins de 5,000 dollars, et 9 % un capital de moins de 20,000 dollars.

En outre, dans chacune de ces cinq années, suivant les rapports très précis de la grande agence commerciale Bradstreet's, environ 200,000 petites maisons fermèrent boutique sans faire faillite. C'est-à-dire qu'en cinq ans un million de chefs de famille appartenant à la petite bourgeoisie mercantile furent jetés dans le prolétariat. Leur place fut prise par des ouvriers, des commis et d'autres petites gens sans travail qui, dans de meilleurs jours, avaient fait quelques épargnes, mais qui, bientôt, perdirent aussi tout ce qu'ils possédaient et ne furent que trop contents de retourner au salariat dès que la crise fut passée. (J'espère que le camarade Bernstein voudra bien prendre note de ces faits.) Je garantis les chiffres, quelque extraordinaires qu'ils puissent paraître, et l'on en peut trouver bien d'autres, non moins corrects et suggestifs, dans le « Socialist Almanac », que j'ai rédigé pour le Parti Ouvrier Socialiste des Etats-Unis.

A la reprise des affaires en 1897, un profond changement s'était donc opéré dans les conditions économiques du Nouveau-Monde. Non-seulement le sol mercantile avait été déblayé d'une masse de petite bourgeoisie tombée en débris; non-seulement le taux du salaire avait considérablement baissé dans la plupart des industries; mais durant la crise, les grands établissements avaient fait table rase de toute cette portion de leur outillage que des inventions nouvelles ou des perfectionnements récents avaient rendue caduque; ils s'étaient munis des machines les plus puissantes et des agencements les plus effectifs.

Ce fut alors que le mouvement de trustification, presque totalement suspendu depuis 1893, prit soudain un essor formidable. Il s'étendit à toutes les grandes industries manufacturières et minières; aux entreprises de transport, de commerce et d'entrepôt; aux services publics — tels que le gaz, les eaux, l'éclairage électrique, les tramways, etc., etc. — dont le monopole,

jusqu'alors exercé par des compagnies locales, fut transféré à de puissants syndicats, qui, chacun maintenant, contrôlent l'un ou l'autre de ces services dans plusieurs grandes villes à la fois. Il s'étendit même à la propriété agricole et forestière et augmenta son action dans le commerce de détail, par l'amalgamation de grands magasins et l'établissement d'agences dans les petites villes de campagne.

Bref, en deux ans, la capitalisation des trusts de toutes sortes dépassa le chiffre de trente milliards de francs. Et dans ce chiffre, ne sont pas compris les chemins de fer, dont la capitalisation s'élève à cinquante-cinq milliards de francs et dont la concentration financière est telle qu'une douzaine de grandes lignes, sou-mises chacune à la domination d'un potentat financier, ont le commandement absolu de tout le réseau ferré des Etats-Unis, comprenant environ 300,000 kilomètres et employant neuf cent mille hommes.

Libéré de toute concurrence sur le terrain national, maître de ressources naturelles sans limites, armé de pied en cap mécaniquement, administrativement et financièrement, le capitalisme américain jeta enfin un coup d'œil sur le monde extérieur. C'est une loi fatale des capitalismes nationaux qu'ils dépérissent dès qu'ils ne progressent plus. Pour progresser, il fallait désormais à l'Américain des marchés étrangers. Il en chercha — et en trouva. A quel prix, je ne saurais le dire ici, l'espace me faisant défaut. Je constate seulement qu'aujourd'hui les exportations des Etats-Unis s'élèvent à sept milliards de francs et que la balance du commerce en leur faveur est d'environ trois milliards par an.

Les conditions relatives des deux Mondes sont donc renversées. Non seulement l'Amérique se débarrasse de ses créanciers Européens, mais elle devient créancière de l'Europe. On sait, de reste, par exemple, que la moitié de l'emprunt contracté récemment par l'Angleterre pour subvenir aux dépenses de la guerre du Transvaal, fut octroyée aux capitalistes américains.

On estime à 28 millions de tonnes la production annuelle de l'acier dans le monde entier. Les Etats-Unis seuls en produisent près de 11 millions de tonnes et en expédient, principalement sous la forme de machines, pour une valeur de 600 millions de francs. L'Amérique a enlevé à l'Angleterre la couronne de fer; on peut, sans crainte d'être désavoué par l'avenir, prédire qu'elle va sous peu lui enlever le diadème de coton. Je pourrais à l'infini constater des développements semblables, qui tous marchent dans la même direction.

Entre nations industrielles, nous n'avions encore eu que des escarmouches. Grâce au trust américain, la grande bataille capitaliste internationale est finalement engagée. Qu'en adviendra-t-il?

Comme toutes les batailles capitalistes, celle-ci se livrera sur le dos des travailleurs. Mais ce ne sera plus la mesquine guerre d'antan, avec ses petits conflits locaux. On verra les masses ouvrières nationales lancées les unes contre les autres par leurs

grands généraux capitalistes, avec la faim pour aiguillon ; puis, à l'issue du conflit, la paix ; oui, la paix capitaliste, proclamée par le Trust International, le Trust des Trusts, le Roi Trust, sur le corps meurtri et enchaîné du prolétariat universel.

Heureusement, je l'espère, on n'en arrivera pas là. Bientôt, sans doute, sur le champ de bataille, débouchera aussi le Socialisme International discipliné par l'expérience acquise dans la lutte de classes et développé sur les lignes scientifiques clairement indiquées par la nature du terrain, c'est-à-dire par le développement même du capitalisme. A ce moment-là, ce ne sera plus une bataille entre les capitalismes nationaux, mais une guerre à mort entre la classe capitaliste universelle d'un côté et la classe prolétaire universelle de l'autre.

Mais c'est là un vaste sujet et je dois ici m'arrêter sans l'avoir même effleuré. J'aurai pourtant atteint mon but si le peu que j'ai dit sert à faire penser.

LUCIEN SANIAL.

La Crise socialiste continue

Nous avons attendu les résultats des Congrès avant d'écrire sur cette crise qui menace de conduire à sa perte le parti socialiste, si celui-ci ne prend des mesures pour écraser les intrigants du modérantisme.

Certes, nous ne voulons pas englober dans cette épithète tous les socialistes qui — quoique sincères — se trompent momentanément en suivant certains chefs de file, ambitieux à tous crins et arrivistes sans scrupules ni vergogne. Ceux-là, tôt ou tard, s'apercevront de leur faute et viendront avec nous, mener le bon combat pour l'affranchissement du prolétariat, ainsi qu'il est arrivé pour la Fédération de Saône et Loire qui, il y a quelques mois, était ministérielle et maintenant est avec nous.

Ceci dit, il est de notre devoir de dénoncer ceux qui désorganisent le parti socialiste par des agissements néfastes tout en prêchant l'unité socialiste, dont, en réalité, ils sont les plus grands ennemis.

Tout le monde sait déjà que ce sont eux la cause de la division survenue dans le parti. Ils s'attaquent aux vétérans du socialisme pour essayer de les déconsidérer, afin de mieux exploiter ce parti au bénéfice de leurs intérêts personnels. Leur poussée en arrière, vers le modérantisme et le bourgeoisisme, pour se rendre ministrables et sinécourables, éclate avec évidence. La « méthode nouvelle » de Jaurès n'a pour but que d'envoyer les revendications prolétariennes aux calendes grecques, et la solution de la question sociale au quarantième siècle, tranquilisant ainsi la bourgeoisie dans son exploitation éhontée du peuple travailleur.

Mais, arrivons au Congrès national pour montrer combien certains meneurs sont dépourvus de scrupules, de sens moral et d'honnêteté politique tout en se prétendant, ô impudence ! les défenseurs de la justice et de la vérité.

On sait qu'à l'issue du Congrès de décembre 1899, un Comité Général composé de citoyens appartenant à toutes les fractions du parti socialiste, avait été nommé pour s'occuper de toutes les questions à l'ordre du jour, propagande socialiste, etc., et de l'organisation du Congrès de septembre 1900 qui vient d'avoir lieu.

Or, ce Comité Général qui, il faut le reconnaître, a fait une très bonne et utile besogne avait décidé que, comme au Congrès de décembre 1899, le vote au Congrès de septembre 1900 aurait lieu par mandats. Eh bien, nos messieurs dits « indépendants » qui se sont tant indignés contre les faussaires de l'Etat-Major, non-seulement les imitèrent dans leurs agissements en créant

par centaines des mandats faux ou fictifs de groupes non-existants et nommèrent arbitrairement une commission *ad hoc* pour valider 150 mandats que le Comité Général avait retenus comme fictifs, mais encore alla — grâce à la faiblesse de certains de nos amis — jusqu'à refuser *mordicus* d'accepter le vote par mandats. Or, ainsi que nous l'avons dit déjà, ce vote était convenu d'avance dans le règlement d'organisation du Congrès, et de plus, il était de toute justice, car un grand nombre de mandataires de province avaient jusqu'à dix mandats de Comités différents, lesquels Comités voulaient que leur manière de voir soit exprimée par le vote au Congrès.

Mais la plupart de ces mandataires étaient antiministériels et les jaurésistes n'admettaient pas que la majorité put avoir raison contre la minorité. Aussi employèrent-ils la force pour imposer leur volonté. Le président, lui-même, de la première séance du Congrès national, le citoyen Pasquier qui, cependant, est ministériel, repoussa la prétention inqualifiable de ses partisans, leur disant, fort justement, qu'il ne pouvait aller contre ce qui avait été décidé par le Comité Général. Et toute une journée, les délégués de la vraie majorité résistèrent à cette suprême injustice : la violation du règlement. La manière de se défendre pendant cette journée était la seule logique et aurait dû être continuée le lendemain pour résister victorieusement à l'infamie des jaurésistes qui nous imposaient ignominieusement l'arbitraire et le mensonge. Malheureusement, quelques amis crurent que le Proletariat saurait juger ces charlatans de la justice et de la vérité et conseillèrent de ne pas les contrarier dans leur coup d'état, de les laisser faire pour voir jusqu'où ils iraient dans la trahison. C'était un tort. Aussi, enhardis par l'attitude calme des vrais socialistes, ces messieurs les ministériels allèrent-ils plus loin ; ils organisèrent de véritables guet-apens et en arrivèrent jusqu'à frapper notre ami Andrieux qui, par un rapport juste et courageux, sur la propagande, dévoilait le réactionnarisme des socialistes ministériels.

Cette nouvelle infamie mit le comble à l'indignation des vrais socialistes, et les délégués du Parti Ouvrier Français, surexcités par toutes les indignités antérieures, cédèrent malheureusement à un moment de colère irréfléchie, et se retirèrent, au nombre de 350 délégués environ, représentant plus de mille mandats.

D'après nous, cette exode ne devait pas se produire, surtout à propos de cet incident, car, en restant au Congrès, le P. O. F. nous aurait aidés à avoir raison des sophistes, des arrivistes et des exploiters du parti socialiste qui, en fait de solution de la question sociale, n'attendent que la pâtée ministérielle. Et nous aurions été d'autant plus facilement les plus forts, que nombre d'indépendants trompés et entraînés malgré eux, seraient, tôt ou tard, venus à nous, désabusés du socialisme frelaté des Jaurès, Viviani et Cie.

Nous avons l'exemple du passé. En effet, après le Congrès de décembre 1899, le Comité général était tout d'abord divisé, la moitié de ses membres suivait la politique ministérielle de Jaurès, mais, peu à peu, s'apercevant de la tactique de trahison de ce dernier, qui allait jusqu'à excuser le ministère et ses complices des massacres de la Martinique et de Chalon, ceux qui suivaient Jaurès le quittèrent, et dans le vote de flétrissure pris par le Comité général contre les massacreurs, Jaurès resta seul avec son déshonneur et Viviani, pour défendre les auteurs des massacres.

On voit qu'ici les actes criminels de M. Jaurès contre le prolétariat détruisent complètement ses phrases ronflantes en faveur du collectivisme ou communisme, phrases dont il assaisonne ses sophismes et ses arguties sur son modérantisme ou bourgeoisisme qu'il veut faire avaler au prolétariat sous l'euphémisme de « méthode nouvelle ».

Mais qu'il prenne garde, sa duplicité a déjà percé dans ses agissements, et si elle n'a pas dessillé les yeux du plus grand nombre de ses dupes, s'il reste encore quelques sincères qui le suivent, bientôt il ne restera autour de lui, que la tourbe des arrivistes, qui ne le suivront pendant quelque temps qu'avec l'espoir de profiter d'une manne ministérielle quelconque. D'ailleurs, ce à quoi tient tout particulièrement et avant tout autre chose, M. Jaurès,

c'est que le parti permette à des ambiteux comme lui, d'être ministrables avec des bourgeois. C'est pour cela, et pour cela seulement, qu'il n'a pas craint d'amener dans le parti — sous prétexte d'unité — la désunion si funeste aux intérêts prolétariens.

Prend-il donc tous les socialistes pour des gens complètement dépourvus d'intelligence, lorsqu'il met ses actes en pareille contradiction avec ses paroles? Sa manière d'agir est tellement scandaleuse qu'elle dérouté ceux-là mêmes qui le défendaient autrefois, le croyant un homme de cœur, véritablement socialiste.

Examinons impartialement, et sans acrimonie, sa tactique depuis son arrivée au socialisme. Il s'est tout d'abord lancé avec une certaine ardeur à la défense du socialisme. Ses discours, à la Chambre, ont rendu quelques services à la propagande, grâce à la renommée surfaite de son talent. Peu après, il nous présente son idéalisme idiot, et essaie, grâce à sa sophistique, de concilier l'idéalisme de Bossuet avec le matérialisme de Karl Marx. Mais, imbu d'idées bourgeoises jusqu'au cou, il tente de retourner à ses anciennes amours du centre gauche, essayant d'entraîner avec lui le parti socialiste, grâce à des sophismes de modération habilement couverts des mots *collectivisme* et *communisme*, mots qui hurlent d'être accolés à sa « nouvelle méthode » de recul et de trahison.

C'est en vertu de cette méthode qu'on trouve tout naturel qu'un socialiste soit ministre en même temps que le plus hideux des massacreurs des socialistes : Galliffet, sous la présidence de l'ennemi déclaré du socialisme : Waldeck-Rousseau.

En vertu de la même méthode, on applaudit à l'augmentation des heures de travail de l'enfance qu'on livre pieds et poings liés en sacrifice au minotaure capitaliste. Et, comme pour se moquer avec raffinement de la classe ouvrière, l'impudent Jaurès va jusqu'à qualifier cette augmentation des heures de travail de l'enfance de « réforme la plus importante du siècle. » Après cette réforme, viennent en faveur du prolétariat, les massacres de la Martinique et de Chalor.

Oh! je sais que pour excuser Millerand, Jaurès s'exclamait dans la *Petite République* que cette augmentation des heures de travail de l'enfance serait une monstruosité si la nouvelle loi ne disait que, dans quatre ans, la journée de travail serait unifiée à dix heures pour tous les travailleurs : hommes, femmes et enfants. Mais, je vous le demande, pourquoi les augmenter pour les réduire ensuite? Et puis, qui nous garantit cette réduction? En second lieu, qui peut faire cette promesse à l'actif de Millerand puisque c'est Colliard qui l'a fait additionner au projet de loi? Donc, malgré toutes les arguties, Millerand voulait bel et bien livrer — sans conditions — l'enfance à l'appétit vorace des capitalistes.

Il faut être absolument crétin pour se laisser prendre à des boniments aussi scandaleux.

Mais ce n'est pas tout : M. Jaurès, qui veut nous faire prendre des vessies pour des lanternes, et qui, dans presque tous ses articles, nous parle de sa « méthode de réformes », serait bien gentil de nous énumérer celles accomplies sous le ministère de son cœur : Millerand-Waldeck-Galliffet. Il en serait bien embarrassé malgré son audace et sa sophistique.

En fait de réformes, les prolétaires n'ont eu que de la prison et du plomb, plus que sous aucun autre gouvernement, ainsi que l'ont si bien dit les grévistes de Chalor. On a aussi essayé de massacrer au Creusot, mais les braves soldats ne s'y sont pas prêtés. Ils ont refusé de tirer sur les prolétaires.

Si ce sont là les ministères que nous promet M. Jaurès, il peut les garder pour sa classe : la bourgeoisie, car le prolétariat conscient lutte pour s'en débarrasser à jamais.

P. ARGYRIADÈS.

La Paix Universelle

Il y a vingt-neuf ans, pendant que Paris, transformé en un immense charnier d'où s'exhalaient des odeurs nauséabondes, voyait mourir sur ses barricades des femmes, des jeunes filles, même des enfants, pendant que des hommes de la valeur morale de Varlin étaient trainés, selon le récit de Lissagaray, « les yeux pendants hors de l'orbite » pour être achevés à coups de crosse de fusil sur les hauteurs de Montmartre, pendant qu'on laissait pourrir dans les sous-sols de Versailles des milliers de créatures humaines, pendant que des fils, ivres de l'orgie du sang, assassinaient leurs pères, même leurs mères, enfin, pendant que ce Paris qui avait perdu l'espoir mais non le courage, se défendait jusqu'à la mort, quartier par quartier, rue par rue, pavé par pavé, M. Thiers, le 22 mai 1871, disait à l'Assemblée nationale, refuge suprême des assassins et des lâches : « La cause de la civilisation a triomphé. »

Et c'est pour cette « civilisation » que des jeunes gens de vingt ans vont aller verser leur sang en Chine ! C'est pour elle que des mères vont pleurer ! — Arrière, Soldats du Peuple, si votre désir est réellement de combattre pour le Progrès humain et social, votre place n'est pas à Madagascar ou en Chine, mais bien parmi nous. Restez



Mademoiselle SUZANNE CARRUETTE

pour lutter contre notre système économique pourri et gangrené, armez-vous de la pioche de la Raison et aidez-nous à détruire les institutions caduques que tout un passé de honte et de douleur condamne et maudit. Si vous vous en sentez l'intelligence, l'audace et la force, portez dans votre pays même les lumières bienfaitrices de la Science et vous aurez accompli ainsi la vraie mission civilisatrice non pas au profit des souverains, des guerriers et des capitalistes, mais à leur détriment.

Ne nous illusionnons pas : bétail à massacre, voilà comment sont considérés les soldats qui commettent l'impardonnable bêtise de se faire tuer sous les ordres d'un soudard quelconque qui conduit ses hommes sur le champ de bataille comme un boucher ses bœufs à l'abattoir, pour le bon plaisir ou plutôt le bon profit des classes dirigeantes. — La vie humaine est trop sacrée pour qu'on ait le droit d'en disposer ainsi. Avec sa liberté, l'homme n'a rien de plus à sacrifier. Donc, s'il le faut, mourir pour ce qu'on croit être la vérité, être le martyr de ses convictions, de son idéal,

donner enfin sa vie à sa cause, voilà seulement ce qui est grand et digne d'un cœur généreux et vaillant.

La nuit de Wagram, je crois, Napoléon chevauchait avec un de ses aides de camp sur le champ de bataille. Celui-ci, éma malgré lui par le spectacle lugubre de monceaux de cadavres, arrêta sa monture et d'un geste large enveloppa l'horizon. Alors, le Conquérant, poussant son cheval en avant, dit en haussant les épaules : « Bah ! une nuit de Paris repeuplera tout cela ! »

Et nous, femmes, après avoir fait de nos enfants, des hommes, sur la réquisition d'un gouvernement qui n'a aucun droit sur eux, nous les donnerions pour une cause abhorrée ? Citoyennes, si le sentiment sacré de la maternité n'est pas mort en vous, s'il vous reste dans le cœur ne fut-ce qu'une parcelle d'humanité, déclarez une guerre sans trêve ni merci, une guerre à outrance, une guerre à mort à la guerre et à l'exécrable société qui la protège et l'encourage ! Il faut démontrer aux prolétaires qu'étant tous hommes, ils sont tous frères et que, par conséquent, unis par le lien indestructible de la solidarité humaine, ils doivent tous concourir au bien-être général et à l'harmonie universelle. Le désarmement n'est une utopie que quand il est prêché par les capitalistes, mais le jour où le Prolétariat international se débarrassera de ses gouvernants, ses vampires, la Paix universelle aura cessé d'être un rêve.

Paris, août 1900.

SUZANNE CARRUETTE.

Pensées Comico-Philosophiques

La Justice est très coûteuse en France, l'injustice en échange est gratuite.

*
**

L'égalité n'est pas même à la surface des cimetières; elle est au-dessous.

*
**

La conversation mondaine c'est l'art de parler sans rien dire.

*
**

La flatterie est une fausse monnaie qui sonne bien.

*
**

Les femmes ont une mémoire si excellente qu'elles se souviennent toujours... d'avoir oublié quelque chose.

*
**

Qui parle beaucoup a peu de temps pour réfléchir.

*
**

Un homme peut être toujours transporté à mille lieues de son pays par une sentence injuste; des bottes trop justes l'empêchent de faire un pas. (*Summum jus, summa injuria.*)

*
**

Il n'y a pas comme les idées noires pour faire passer les nuits blanches.

*
**

Par ces temps de troubles sociaux, combien avons-nous de *trances*
par an?

*
**

Pourquoi le bœuf a des cornes? Parce que sa femme est une vache.

*
**

Avec les bonnetiers, il faut parler bas.

*
**

Si Dieu avait su qu'un jour M. Arthur Loth en serait le collaborateur,
il n'aurait pas créé le *Monde*.

*
**

Les églises ont leur fabrique; c'est de là que partent les miracles.

*
**

Les hommes légers s'emportent facilement.

*
**

A côté des côtelettes à la financière, les côtelettes panées font
triste mine.

*
**

Bizarre, plus un total est lourd plus il s'élève.

*
**

La police peut faire une *descente* chez un individu même s'il demeure
au sixième étage.

*
**

Léon XIII est le souverain le plus *spirituel* de la terre.

*
**

J'aime mieux une fille qu'on serre qu'un café concert.

*
**

Sainte-Catherine fut rouée à cause de sa sainteté; que de rouées
aujourd'hui qui ne sont pas saintes!

*
**

Offenbach a eu raison de ne faire à Jeanne d'Arc qu'une toute petite
ouverture.

*
**

Certaines femmes préfèrent se vendre à l'occasion que de se prêter
aux circonstances.

*
**

Ce n'est pas à la femme qui fait sa poire que je donnerai jamais
la pomme.

*
**

Avoir foi en son étoile, c'est une croyance en l'air.

*
**

Mieux vaut encore marcher en plein dans le caca que d'avoir un pied
sur le bord de la fosse.

*
**

Le Dictionnaire de l'Académie n'est pas poli à l'égard du cabillaud, Il l'appelle : « Espèce de morue ».

*
**

Nul ne peut servir deux maîtres à la fois, encore moins deux maîtresses.

*
**

Les professeurs de la Sorbonne qui ne sont point des ânes, sont ferrés sur la langue.

*
**

Les valets du bourreau font un métier abject et pourtant ce sont eux qui relèvent la tête.

*
**

Le collier de la misère est la parure des pauvres.

P.-J. PROUDHON et ses enfants

par G. COURBET.



Le peuple des travailleurs ne peut acheter ni les étoffes qu'il tisse, ni les meubles qu'il fabrique, ni les métaux qu'il forge, ni les pierres qu'il taille, ni les estampes qu'il grave; il ne peut se procurer ni le blé qu'il sème, ni le vin qu'il fait croître, ni la chair des animaux qu'il élève; il ne lui est pas permis d'habiter les maisons qu'il a bâties, d'assister aux spectacles qu'il défraye, de goûter le repos que son corps réclame; et pourquoi? Parce que pour jouir de tout cela, il faudrait l'acheter au prix coûtant, et que le droit d'aubaine ne le permet pas. Sur l'enseigne de ces magasins somptueux que son indigence admire, le travailleur lit en gros caractères : **C'est ton ouvrage, et tu n'en auras pas** : *Sic vos non vobis!*

P.-J. PROUDHON. (*Qu'est-ce que la propriété?*)

COMPLAINTE

DES

Petits Déménagements Parisiens

Badadang boum ! badadang d'zing !

Janvier, Avril, Juillet, Octobre,
Quoi c'est que c' chambard dans Paris
De Montmêtre à l'av'nu' du Maine
Et d'Ménilmuche à Montsouris ?

C'est rien, Messieurs, demeurez fermes :
C'est dans Pantruche el' jour du terme,
C'est l' grand aria, le r' mue-ménage
De Populo qui déménage,
C'est l' Peup' Souv'rain qui foutson camp.

Badadang boum ! d'zing ! badadang !

V'là la chose : on a essayé
D'amasser l'argent du loyer.
Pour ça on a trimé, veillé
Jours et nuits un trimestre entier
Le moment v'nu ... on n'a pas pu !

On a eu beau s' priver, s' rogner
Su' l' quotidien, su' l' nécessaire,
Ça r'gard' pas c' pauv' propriétaire,
Qui lui n' demand' qu'à êt' payé.

Présent ! y faut décaniller
Avec c' qu'on a pu échapper
Aux brocanteurs, aux requins d' terre.

Ya pas y faut call' ter aut' part
Pour ben sûr dans un aut' quartier
Et d'un aut' gourbi délétère
Redéplanquer trois mois plus tard.

Badadang boum ! badadang d'zing !

Et aign' donc ! l' cravailleur débine
— Allons, bon (que s' dit la vermine,
Pûnaïses, poux, puc's, araignées
Qui n'aim'nt pas ben êt' dérangés)
— « Ces chameaux-là sont enragés,
Z'ont dû encor s' fair' fout' congé,
Ben sûr qu'y vont r'déménager,
Attention aux fluxions d' poitrine ! »

Et v'là la bagnole à brancards
Ousque l' gratt' papier, l'ovreier
Ont empilé leur p'tit bazar
Composé d'infirm's, d'estropiés
Qui ont vu pas mal d'escaïers
De collidors et d' gueil's d'huissiers,

Badadang boum ! d'zing ! badadang !

Voici la tabl' la pauv'tit' table
Autour d' qui on s'est envoyé
Tant de ratatouill's délectables,
Tant d' faux filets d' vache enragée,
On l'a mis les quat' patt's en l'air
(Comme eun' jument pris' de coliques
Décédé su' la voi' publique).

Badadang ! d'zing ! badadang boum !

Succz ! V'là la machine à coudre
Achetée à tempérament
Qui vous détruit l' tempérament.

(Car elle a cousu le suaire
Invisible et brodé de pleurs
Ousque l'on a enseveli,
Jeuness' vaillanc', santé, couleurs
A preuv' qu'on en est tout pâli
La poire en Miroir-à-Douleurs
Et qu'on s' défile en poitrinaire).

Badadang boum ! badadang d'zing !

V'là c'te pauv' vieill' gonzess' d'ormoire,
Tout' détraquée, toute esbloquée.
Alle a tant vu filer d' sa panse
Les petits magots dérisoires
Qu'alle en garde un air, ça n' fait ... suer
Et honni soit qui mal y pense.

Badadang boum ! d'zing badadang !

Et enfin, l' mat'las oussqu'on pionce
Quand on rentre esquinté ou saoul :
Le pauv' mat'las qui fut p'têt bien
Jadis mis su' les barricades
Et cardé par les biscaïens
Au temps des guerr's ent' citoyens.

Le pauv' mat'las, le pauv' poussier
D'où le p'tit Dardant s'est tiré
Y a ben bongtemps, y a bell' lurette
Les bofaux sortis à coups d' pieds
Et les miroitants au beurr' noir.

Le pauv' mat'las oussqu'on bourrique
Sans pus d'émosse au palpitant,
Comm' qui dirait piston d' machine ;

Le gigognard ousqu'on fabrique
Des mômnards, des mômnons,
Sacs à torgnol's... poupées à gnons
Souvent d' guingois ou scrofuleux,
Pus tard ben sûr viande à usines
Bêt's à impôts, chair à tueries,
Nègres à bourgeois, carne à putains;
P't ét' mém' bidoche à guillotine...
En tous cas, c' qu'y a d' pus certain,
Esclaves et grain's de malheureux!

Le pauv' mat'las ousqu'on s' marie,
Le pauv' mat'las à grands carreaux
Ousque l'on chiale, ousque l'on crie
Quand on est malade ou blessé
Et souvent ousqu'on en finit
Quand on a ben crevé sa vie
Et qu'on n'est pas tourné rentier...

Badadang boum! badadang d'zing!

V'là les outils, v'là la vaisselle
Les drapeaux roulés, les lampions
Pour fêter la Révolution!
Et couronnant l'château branlant
Par des cord's et par des sifelles,
Voilà des chromos *artistiques*,
La tronche aux divers Présidents
Qu' ont honoré la République!

Y a les principaux Thiers, Grévy,
Défunt Carnot, défunt Tanneur,
Tous, sanglés d' la Légion d'Honneur,
Présid'nt ces tristes déballages
Avec l'air calme qu'ont les Morts.

(Faut dir' qu' quand y z'étaient vivants
Y rouspétaient pas davantage!)

On part.
— Filons! dit la borgeoise
Qui trimball' la cage aux bécans,
Et Populo s' met les courroies
Ben humblement, ben tristement
(Jésus déménage sa croix!)

Populo s' déguise en carcan
Et il emporte par les rues
Ses punaises qui se tienn'nt coi,
Ses Dieux, ses Maitres et ses Rois
Et la Marmaille pousse au cul.

Badadang boum! d'zing badadang!

Ben! n'en v'là d'eune allégorie.
N'en v'là d'un « Triomphe » éclatant
Pour embêter celui d' Charonne
Ça pourrait faire un beau pendan.
On mettrait d'ssous ce boniment :
« PEUP' SOUVERAIN DÉMÉNAGEANT »
Avec les biens de sa couronne

Et Mézigue ajout'rait — « Cambronne! »

Badadang boum! d'zing badadang!

JEHAN RICTUS.

La Fable des Vaches

Il y avait une fois une pauvre veuve qui priait avec ferveur pour la vie d'un tyran sous le joug duquel tous gémissaient. Lorsque le tyran apprit cela, il en fut excessivement étonné et en demanda la raison. La veuve lui répondit ainsi : « J'avais dix vaches quand votre grand-père vivait, il m'en prit deux et je priai pour qu'il mourut et que votre père devint notre seigneur. Bientôt cela arriva et votre père me prit trois vaches. Encore une fois, je priai cette fois, pour que vous deveniez notre seigneur par la mort de votre père. Maintenant vous m'avez pris quatre vaches et c'est là la raison pour laquelle je prie que vous viviez longtemps, car je crains que celui qui vous succède ne me prenne ma dernière vache et tout ce que je possède.

Cette fable du célèbre réformateur Luther caractérisait les conditions dans lesquelles la population allemande vivait à la fin du XV^e et au commencement du XVI^e siècle. La révolte des paysans fut la réponse éloquente des opprimés contre leurs tyrans.

Souvent je me souviens de cette fable, quand je vois le sort des malheureux, des deshérités de notre société moderne, car il y en a beaucoup qui agissent comme cette veuve. Ils veulent perpétuer le présent, non pas parce qu'ils ont une vie heureuse, à l'abri des privations, mais dans la crainte de perdre encore le petit peu qu'ils ont.

Combien d'ouvriers qui se plaignent de leur modique salaire et cependant ont peur des efforts que l'on fait pour l'amélioration de leur sort, parce qu'ils craignent de perdre ce qu'ils ont. Ils veulent en finir avec la tyrannie et travaillent en faveur des tyrans. C'est la stupidité de la masse qui est notre ennemie la plus puissante.

C'est elle, cette masse qui prie encore pour ses tyrans, qui les défend, et — dans les pays où existe le suffrage universel — vote pour ceux qui veulent la

réglementation légale du vol des vaches et qui entrave toute espèce d'insurrection. Elle a la naïveté de penser, cette foule, que la tyrannie est abolie parce qu'elle peut elle-même nommer ses propres tyrans. Mais la tyrannie est toujours la tyrannie, quel que soit l'habit dont elle se couvre pour se présenter aux yeux du peuple. Si les brebis choisissent leur propre tondeur, est-il, pour cela, moins tondeur qu'un autre non choisi par elles?

Beaucoup de gens savent se faire donner une part du lait des vaches volées, en flattant les tyrans, courbant le dos, et souvent les flatteurs sont plus bas, plus vils que les tyrans eux-mêmes.

La plupart n'ont plus de vache, car depuis longtemps on leur a pris le peu qu'ils avaient; ils n'ont plus rien. Alors, ils comprennent qu'ils n'ont plus rien à perdre que leurs chaînes, et qu'ils peuvent peut-être gagner tout un monde de bien-être, de paix, de bonheur.

Impitoyablement, des centaines de milliers d'êtres sont expropriés : ils ont perdu leurs vaches, leur maison, leur pain, et cependant ils acceptent la misère et disent : « Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris, que son Saint Nom soit béni. »

Le monde entier est une grande exposition, mais non semblable à celle qu'on voit au Champ de Mars et où l'on trouve les merveilles de la science, de l'Industrie, de l'esprit humain; non, c'est une exposition de misère, de douleur, de lutte, de souffrance.

Après cinquante ans de socialisme, nos progrès ne sont pas encore assez avancés pour nous permettre d'affirmer que nous avons véritablement planté le drapeau rouge du socialisme parmi ceux-là même qui font du socialisme. On a gagné en largeur, mais on a perdu en profondeur. Si quelqu'un avait dit en 1880 — et même en 1890 — qu'un socialiste serait ministre à côté du massacreur de la Commune, ce quelqu'un là se serait fait rire au nez. L'impossible est devenu possible, les possibilistes ont gagné dans le mouvement socialiste, tous les socialistes étant devenus possibilistes, excepté l'ancienne garde qui meurt mais ne se rend pas.

L'épidémie du pouvoir public a fait de grands ravages, et après chaque élection, depuis quelque temps, on a pu dire : Les socialistes ont gagné, mais le socialisme est battu.

Nous sommes en pleine route vers le socialisme d'Etat, une nouvelle forme d'esclavage, non moindre que celle dans laquelle nous nous trouvons.

Nous abordons le XX^{me} siècle; la réaction se rassemble pour faire son coup, et les socialistes, bien loin d'être unis sur les principes, sont divisés, et beaucoup parmi eux ont quitté le drapeau rouge pour devenir des réformistes. Nous avons l'illusion que notre entrée dans le nouveau siècle se ferait avec un bagage bien plus lourd qu'il n'est réellement, et beaucoup d'entre nous sont désillusionnés. Hélas! « Guerre aux tyrans, » voilà ce qu'il faut rappeler sans cesse, et surtout qu'on prenne bien garde au loup qui se couvre d'une peau de brebis. Ajoutons aussi : Guerre aux tyrans socialistes, et n'oublions jamais que le tyran n'est puissant ni par lui-même, ni par ses troupes, mais par l'esprit esclave des autres.

Quand un peuple est vraiment libre, un tyran ne peut avoir d'influence.

Hélas! l'esprit est esclave, on le voit toujours et partout, et c'est ce que nous déplorons pour l'avenir; mais lorsque cet esprit d'esclavage aura disparu, l'aurore d'un meilleur temps luira pour tous.

N'oublions pas que la liberté n'est pas un don gratuit, mais qu'elle doit être conquise, et ceux-là seulement la méritent qui ont combattu pour elle. Le monde appartient aux courageux.

Répétons toujours le mot de Danton : « De l'audace, encore de l'audace et toujours de l'audace! »

F. DOMELA NIEUWENHUIS.

La Tauromachie

Hélas! la France, elle aussi, penche vers l'abîme de la dégénérescence et de la décadence fatale. Une bestiale et lâche fureur qui, maintenant, fait battre à l'unisson le cœur des Français et celui des Espagnols, est, avec la pornographie et l'alcoolisme, dont nous détenons le record, le signe trop certain de notre évolution régressive : j'ai nommé la *Tauromachie*.

Insensibilité morale et cruauté, voilà ce qui caractérise essentiellement la mentalité du sauvage et du « criminel-né. » Quand un tel état d'âme se

déclare épidémiquement chez un peuple civilisé, c'est que ce peuple est au bout de son élan ascensionnel, et qu'il va redescendre par une dégringolade plus ou moins rapide l'échelle de son développement intellectuel, politique et économique.

Les spectacles sanglants attirent et fascinent deux catégories mentales bien distinctes, et tendent à porter de part et d'autre les propensions sanguinaires au dernier paroxysme, à un véritable délire maniaque. L'une et la plus nombreuse de ces deux classes de *dilettanti* du sang versé, c'est la masse inculte et brutale que dominent encore les bas instincts de l'homme primitif, mais qui est plutôt grossière que perverse. L'autre groupe a pour caractère un raffinement morbide des sentiments et des sens, c'est-à-dire un état positivement vicieux; il se recrute parmi les décadents et les blasés qui, après avoir parcouru toute la gamme des débauches ordinaires, cherchent fiévreusement un nouveau gain d'excitation et de jouissance dans l'orgie meurtrière.

Ce n'est que depuis peu que la Tauromachie a franchi les Pyrénées, et déjà ses amateurs passionnés se comptent chez nous par centaines de mille; le pays, sous peu, va être entièrement envahi, du Midi au Nord, par cette peste. Mais, à notre soif de sang, celui des taureaux et des lions bientôt ne pourra plus suffire; il lui faudra le sang humain; à hauts cris, elle demandera, elle exigera les combats de gladiateurs; et ce ne sera pas encore assez! il faudra rétablir pour les néo-Romains de notre décadence les représentations de haut goût imaginées par ces grands artistes que furent Néron et Domitien; il faudra, pour assouvir le spectateur français, inventer de nouveaux chrétiens à jeter aux bêtes.

Et c'est le gouvernement de notre soi-disant République qui inaugure parmi nous de telles mœurs! Ce sont les représentants de l'Autorité, ce sont les Maires des grandes villes, ce sont des Ministres qui président aux divertissements barbares importés d'Espagne, et cela au mépris scandaleux des lois, de notre pays, et comme pour faire passer ce malheureux pays au dernier rang, à la queue de la civilisation, dont il était naguère la tête.

Tout semble témoigner, du reste, que cette misérable république veut imiter en tout le despotisme, et que, à son exemple, elle s'applique à dépraver pour régner; que, au fond, conservatrice de tous les abus et de toutes les iniquités de la vieille société, elle vise à étouffer dans les couches populaires la force et la volonté de secouer leur joug, en les corrompant.

Aux socialistes, aux *vrais* socialistes, d'ouvrir enfin l'oreille à ce cri d'alarme et les yeux au danger que nous signalons, le danger terrible que les masses se façonnent à être sans pitié et féroces, qu'elles contractent en un mot une psychologie de bouchers et de saliques.

Certes, ce n'est pas là une leçon à faire à nos amis belges.

Le relevé intellectuel et moral du peuple est leur grande préoccupation; on sait avec quel zèle et quelle ardeur ils font la guerre à l'ivrognerie et à la cruauté : ils travaillent à faire l'Homme, l'Homme qui n'est plus l'esclave de ses instincts, l'Homme pitoyable à toutes les douleurs et secourable à tous les faibles, la femme, l'enfant et jusqu'à l'animal, que Michelet appelle si justement notre frère inférieur. Ces salutaires et nobles exemples de nos voisins, nous devons nous hâter de les imiter. Il y a urgence à enrager les *regrets* de la mentalité française, qui se produit sur toute la ligne et dans toutes les classes.

Haro sur la Tauromachie!

Et encore, Haro sur la pornographie! Haro sur l'Alcoolisme! Haro sur tout ce qui bestialise l'homme et le rend impuissant pour la révolution sociale!

SORGUE.

A MON SIÈCLE

I

Pourquoi ne suis-je pas, comme d'autres, sans âme?..
La vie est dure aux cœurs émus par la douleur,
Et le Mal est si grand dans notre monde infâme,
Qu'à tout instant mes yeux se rempliraient de pleurs.
Je ne puis faire un pas dans la vie exécrationnelle
Où vole mon destin comme un oiseau frileux,
Sans sentir de partout la plaie inguérissable
D'un Siècle qui finit dans un recul honteux!
Il était né pourtant sous une belle étoile,
L'astre de Vérité planait à son réveil
Et sa barque, voguait au large à pleines voiles,
Sous le souffle puissant des peuples en éveil...
Et vers nous il charriait l'abondance promise,
L'ample moisson des droits dont nous avons grand'faim,
La joie à tous, le bonheur dans la paix conquise,
Mais Lui, grisé d'orgueil, s'égarait en chemin!
Et, quand Il eut quitté la route ouverte et large,
L'horizon merveilleux d'où les sèves montaient,
On le vit tout d'un coup se couvrir le visage
D'un beau masque menteur soigneusement épais!
Alors, l'humanité fut livrée au pillage,
Tous les beaux sentiments furent prostitués,
L'argent fut sacré Dieu chez le Peuple volage
Car les instincts mauvais sur lui s'étaient rués?
Et depuis, la Vertu se lamente et se traîne
Dans l'aride sillon de l'inhumanité,
Comme fait l'innocent que l'injustice enchaîne
Au banc de l'infamie et de l'iniquité!
Sa plainte s'élargit aux quatre coins du Monde,
Elle crie, Elle pleure et s'arrache les chairs,
Mais sa voix n'a d'échos que dans la nuit profonde,
Car de toute pitié tous les cœurs sont déserts!

II

O mon Siècle, enlisé dans la fange gluante,
Toi, par qui j'avais vu l'avenir plein d'espairs :
Le Monde refait, la Société vibrante,
La vie égale à tous, en Droits et en Devoirs!
Toi qui nous fis aimer, désirer l'espérance,
Qui fit le Monde libre et les Nations sœurs
Et qui fis se tourner tous les yeux vers la France,
Annonciatrice à l'homme de jours meilleurs!
Siècle aujourd'hui tombé dans l'impudence même,
Siècle cruel de mépris et de lâchetés,
Où sont tes premiers ans? — Tes premiers ans, qu'on aime
A revivre un instant dans les jours attristés!.. —

Où sont la Liberté, le Devoir, la Justice,
La Solidarité, la Richesse pour tous,
Et les droits proclamés qu'apportait en prémices
Ton règne avilissant qui s'achève à l'égoût?..
Je cherche de partout, de tes bienfaits la trace,
Mais mon cœur angoissé se serre atrocement
Car ton œuvre, partout, fut si vile et si basse
Qu'elle frappe mon esprit de saisissement!
Tu fus, toute ta vie, un créateur de crimes,
La Honte t'a marqué de son sceau flétrissant.
Monstre! Dépêche-toi d'enfouir dans l'abîme
Ton front couvert de boue et maculé de sang!

JULES MURZY.

La liberté du travail pour les femmes

A notre avis, la question de la liberté du travail présente, pour nous autres, femmes, dès maintenant, un intérêt direct et est appelée, dans l'avenir, à devenir, de jour en jour, plus importante et plus pressante.

Nous appuierons cette dernière opinion sur deux faits : le premier a trait à l'opposition faite par les hommes, dans les ateliers et les fabriques, au travail des femmes, opposition qu'exercent même des hommes qui se déclarent avancés.

Dans des congrès syndicaux, des hommes qui, dans leur vie publique, se prétendent social-démocrates, socialistes ou même anarchistes, nous ont mis en présence de folies énormes et de prétentions inattendues. Ils auraient cependant à se distinguer de la masse de leur sexe.

Le second fait, sur lequel nous voulons insister et qui menace de rendre plus difficile la lutte que nous menons pour notre émancipation, est la manie que l'on peut constater dans différents partis politiques, de protéger les ouvrières — spécialement comme femmes — de la même façon que l'on protège les êtres faibles, les enfants, les idiots. Sur ce terrain de la protection spéciale des ouvriers, les libéraux, les radicaux et les social-démocrates marchent bien souvent avec le parti des réformistes chrétiens. Nous n'avons pas d'exception à faire pour les partis les plus avancés.

Posons d'une manière générale la question dont il s'agit ici :

Que demandons-nous, nous autres, femmes ?

Nous demandons de pouvoir gagner notre pain d'une façon indépendante, de pouvoir user de nos capacités d'une façon indépendante, sans être, pour cela, un simple prolongement de l'homme. Nous ne voulons pas être simplement la côte d'Adam. Nous souhaitons de pouvoir développer et exercer nos forces et nos facultés comme les hommes les plus privilégiés : nous voulons même, si nous partageons la vie d'un homme, conserver notre liberté d'action et, par cela même, être vraiment heureuses. Nous voulons être pleinement libres à côté de l'homme, comme son égale et non lui être subordonnées.

S'il est nécessaire, pour cela, que nous travaillions dans les fabriques et les ateliers, que nous remplissions les fonctions d'employées de bureau, d'institutrices ou de doctresses, nous demandons de pouvoir le faire sans qu'une prétendue « main protectrice » vienne nous susciter des obstacles.

Nous demandons de pouvoir le faire même quand au début nous devrions nous contenter d'un salaire plus faible que celui des hommes dans la même branche et nous présenter comme les concurrentes des hommes.

Si les ouvriers, comme hommes, veulent s'y opposer, c'est leur affaire d'hommes ! Mais, s'ils veulent avoir la bonté de le faire non sous le prétexte

de nous protéger, mais en déclarant que, comme ils réclament un salaire égal pour l'homme et la femme dans les conditions sociales actuelles, ils n'ont en vue que leur propre salaire qui pourrait baisser, mais que, d'autre part, cette revendication n'a rien à voir avec la protection de la femme. Dans les conditions sociales présentes, c'est là un acte hostile direct contre nous autres, femmes. On nous entrave dans notre émancipation, sans le vouloir peut-être, mais on nous entrave.

Disons-nous trop, quand nous prétendons ensuite que poursuivre la *prescription légale* de la revendication « A travail égal, salaire égal pour l'homme et pour la femme » c'est commettre un acte d'hostilité manifeste vis-à-vis de nous autres, femmes? Où aboutit donc cette revendication? A l'exclusion des ouvrières successivement de nombre d'ateliers même si elles montrent les mêmes capacités que les hommes; seulement par suite des préjudices qui existent encore vis-à-vis de la femme et de son travail. On n'a cessé de nous dire à nous qui défendions la liberté du travail pour la femme : « Vous voulez laisser à l'ouvrière la liberté de mourir de faim avec ses salaires réduits! » Est-ce donc vrai? L'ouvrière courrait-elle le plus grand danger de mourir de faim si, obligée de commencer à un salaire plus bas que l'homme, elle fait ses efforts pour améliorer sa situation, comme l'homme l'a fait? Le danger ne sera-t-il pas plus grand quand elle sera complètement exclue des ateliers et des fabriques? Cherche-t-on une autre sortie? Voudrait-on peut-être réduire la masse de nos ouvrières à la seule industrie domestique qui a déjà fait dépérir de misère et de souffrances des millions des nôtres? Est-il plus désirable que les ouvrières produisent en cachette dans des arrière-chambres surpeuplées et malsaines ou dans des mansardes où le législateur ne peut jamais pénétrer et où, cependant, les prescriptions légales sont toujours tournées? Est-il plus désirable donc que les ouvrières abandonnent leurs ateliers où elles travaillent de 10 à 11 heures par jour pour s'épuiser chez elles pour un salaire encore plus maigre pendant 14 ou 16 heures?

Non, si parmi les hommes il se trouve des individus intelligents, justes, et sympathiques à notre cause, des personnes qui veulent s'efforcer de nous aider comme femmes, que ceux-là ne cherchent pas à nous lier par toutes sortes de lois soi-disant protectrices, mais qu'ils nous prêtent leur appui, là où nous sommes obligées de travailler à meilleur compte que les hommes, en organisant les ouvrières. Qu'ils nous prêtent une aide secourable en travaillant à fonder des groupes d'études spéciaux aux femmes. Qu'ils soutiennent tout particulièrement les ouvrières qui se mettent en grève pour leur permettre ainsi d'élever le niveau, non seulement de leurs intérêts intellectuels, mais surtout celui de leurs intérêts matériels. Ce n'est que par ce moyen que la différence dans les conditions du salaire chez l'homme et chez la femme disparaîtra. Une aide semblable, nous pouvons l'accepter, nous autres, femmes, elle est désintéressée et noble, digne d'esprits avancés et intelligents, digne des pionniers de la civilisation!

L. CORNÉLISSEN RUPERTUS.

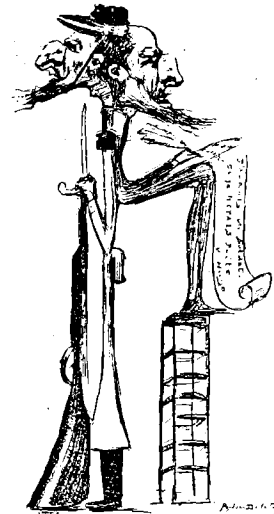
Les socialistes ministériels jugés par Gohier

Une partie des chefs socialistes, impatientes de jouir, se jetèrent avidement sur le premier appât de places, de subventions, d'influence négociable, de décorations monnayables, de vains honneurs, et vendirent la Révolution naissante pour un plat de homard à la Lucullus.

Cette défection fut décisive. La désillusion, la stupeur, le dégoût, la colère, le mépris, ont arrêté net l'armée assaillante. Avant qu'elle s'épure, se réforme et retourne à l'attaque, il s'écoulera du temps.

URBAIN GOHIER.

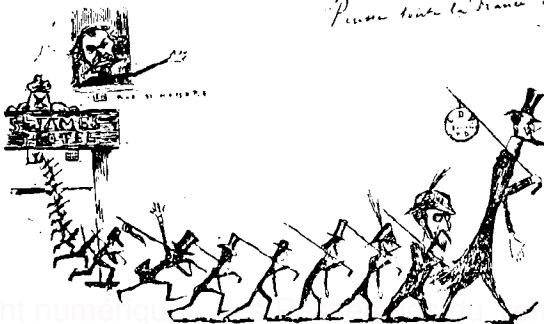
Comédie de l'année politique 1900



La France devant être privée pendant un certain temps de la présence de Déroutède, nous donnons, d'après le n° exceptionnel du *Prisonnier* consacré exclusivement à sa gloire, les plus grands exploits du « sauveur national ». Le 1^{er} dessin représente Déroutède à St-Cloud, entouré de MM. Barrès, Coppée, Lemaître, etc.; le 2^e nous donne Déroutède se livrant à ses plaisirs champêtres; le 3^e c'est l'apothéose du barde accompagnée de cette citation manuscrite de M. Barrès : « Les enfants apprennent par cœur ses vers et les citoyens appellent de leur cœur « ses actes »; le 4^e, enfin, celui cidessous, représente, en un « monome », Déroutède et sa suite, à qui la bénédiction est donnée par M. Jules Lemaître, s'écriant : « Puisse toute la France entrer dans ce monome! »

Les enfants apprennent par cœur ses vers et les citoyens appellent de leur cœur ses actes.
Jules Lemaître

Puisse toute la France entrer dans ce monome
Jules Lemaître



Comédie politique de l'année 1900



Mercier devenu — malgré tout — sénateur, s'écrie, en se rappelant le suicide de Henry : **Naïf!!**



— Ah! que j'aime les militaires! (Refrain connu.) Le spectre de Gobier ne peut troubler la tendresse de Reinach pour l'armée.



UN EVÊQUE RESPECTUEUX...

Voilà comment un évêque reçoit les menaces du Pouvoir civil.

Comédie politique de l'année 1900



Cirque Anglo-Boër : Exercice du cerceau par l'incomparable Chamberlain.



Le général Buller supplie, dans sa sagesse, les correspondants de la guerre de ne pas faire succomber l'armée anglaise sous le poids des victoires ridicules.



Victoria : « Varus, Varus! (Chamberlain) qui me rendra mes mercenaires légions,



« Général, ne voyez-vous rien venir? » — « Si, des félicitations et des souhaits.

Comédie politique de l'année 1900



Tous les peuples, se tordant devant les raclées que reçoit l'insupportable John : « Excusez, master John, mais c'est plus fort que nous... »



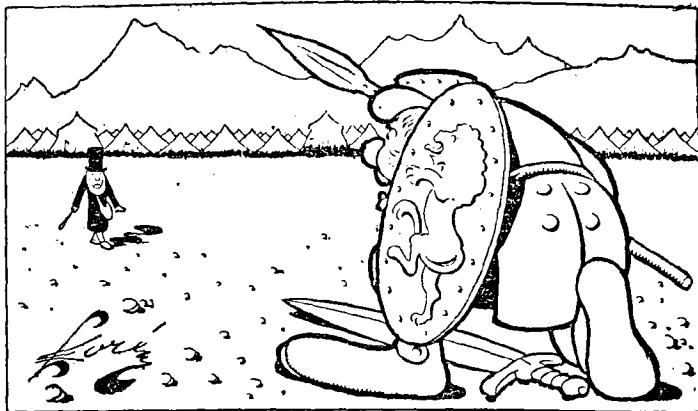
L'Anglais toujours battu et toujours content, criant hurrah! après chaque défaite.

— Aôh, si mon chien (Chamberlain) il était encore plus aveugle que moi.



Le lion édenté rugit mais n'effraie plus personne...

Comédie politique de l'année 1900



David et Goliath. (L'Angleterre et le Transvaal.)



Grâce à l'oncle Krüger, l'Angleterre fera une autre mine à la prochaine conférence de la paix.



La porte est ouverte et l'œil fermé à Delagoa-Bay. (L'Angleterre accuse le Portugal d'aider les Boers, prétexte pour s'emparer de la Delagoa-Bay.)



Ivan à John : « Ne crains pas, cher ami, pour le sort de « ta ménagère » (les Indes), si tu devais succomber guerre au Transvaal) je l'épouserais. »

Comédie politique de l'année 1900



Kruger et Victoria : « Rassurez-vous, la vieille dame, vous n'êtes détrônée que dans l'estime des honnêtes gens! »



Le prince de Galles passe en revue sa célèbre « guard » revenue du Transvaal.

Comédie politique de l'année 1900



Quel gourmand dégoûtant : d'un côté il rejette la nourriture qui déborde de l'autre il se fourre dans la bouche jusqu'aux aliments qui ne lui appartiennent point. (L'Allemagne expulse les Danois, les Polonais, etc., qui vivaient tranquillement chez elle, et de l'autre, son *Schulverein* (l'union pour la germanisation) tient à germaniser les Tchèques et autres Slaves qui n'ont rien de commun avec sa culture.)



Le bourreau : — « Majesté, l'œuvre est achevée, avez-vous encore un désir à exprimer? »

Milan : — « Donnez-moi la corde, elle me portera bonheur au jeu... »



Marianne à la reine Victoria : « Du courage, ma cousine, on me blague aussi, et chez moi encore! »



John Bull pleurant : J'espère que personne ne raillera mon malheur.
Les puissances (en chœur) : Ha! Ha! Ha!

Comédie politique de l'année 1900



Le général Pelloux et sa fidèle compagne, la dame Réaction, auront beau vouloir arrêter la marche du Socialisme, il s'avance de plus en plus triomphant.



Le moderne petit David (Krüger) et Goliath (l'Anglais.)



L'amiral Dewey, en bon guerrier qu'il est, ne se laisse pas entraîner par les anti-imperialistes américains représentés sous forme d'une vieille sirène.



La sentinelle anglaise (Punch) salue le nouvel ami (Guillaume) sur le sol anglais.



Chamberlain et Mac-Kinley ou les deux farceurs, qui, après avoir signé à La Haye l'obligation de l'arbitrage, se refusent à l'accepter. (Le World, de New-York, a mené une campagne en faveur de l'arbitrage américain dans le conflit anglo-transvaalien. La campagne a échoué, Mac-Kinley s'y montrant opposé.)

Qu'est-ce que la civilisation?

Ce mot se trouve sur les lèvres de tout orateur et au bout de la plume de chaque journaliste.

Les nations sont qualifiées civilisées ou non civilisées; les premières s'attribuent la mission sacrée de massacrer les dernières au nom de ce mot mystérieux : Civilisation! Elles excusent leurs massacres et leurs pillages par la raison que cette civilisation est un si grand bien que celles qui la possèdent se font un devoir de l'imposer aux autres.

Demandez-en la signification au premier homme que vous rencontrez dans les rues de Paris, de Londres, de Berlin, il ne pourra vous en donner aucune. Il dira peut-être : « Les Européens sont civilisés, tandis que les Africains, les Indiens et les Chinois ne le sont pas. Et si vous le priez de vous expliquer en quoi consiste cette différence, il vous répondra après quelques hésitations : « Regardez la misère de ces Africains, Indiens et Chinois comparativement à ce qui existe dans les contrées européennes, examinez l'ignorance, l'insécurité de la vie et de la propriété de ces peuples en regard de nos progrès de toutes sortes. Comparez nos superbes cités, nos palais et nos monuments publics, avec leurs villes. »

Mais cette prétendue supériorité — tant prônée — existe-t-elle réellement? Nous en doutons fort. On n'a, en effet, qu'à porter ses pas dans les rues de Moscou, Berlin, Londres, Manchester, Lyon, où vit une nombreuse population, pour voir des gens en guenilles, de pâles figures, des enfants mal nourris, des femmes sales, misérables, ivres souvent et malades, et si l'on entre dans les habitations de ces malheureux, on est choqué, bouleversé à la vue de telles misères, de telles dégradations qu'on n'en trouve pas de semblables à Calcutta, Pékin ou Tombouctou. Ce qui ne prouve nullement la supériorité de notre civilisation tant vantée. Quant à nos palais et aux monuments publics de nos métropoles, ils n'existent que pour le plaisir et l'usage d'une minorité privilégiée.

Pour notre supériorité en ce qui concerne la sécurité de vie et de propriété, elle devient problématique en temps de guerre civile ou étrangère. Où trouve-t-on la civilisation pendant la Commune? Où était-elle pendant la guerre de Crimée et celles de 1866 et 1870? Où était-elle, enfin, pendant celle de 1899 et en 1900 lorsque le théâtre de la guerre fut l'Afrique?

Voici ce que dit un auteur russe, M^r Novicow : « Les peuples vivant encore dans des transes perpétuelles, quatre millions d'hommes en Europe sont constamment sous les armes, prêts à marcher au premier signal. Dix ou douze millions de réservistes peuvent les suivre en dix semaines. » En un mot, la sécurité des nations est encore des plus précaires.

En ce qui concerne les moyens d'existence, le même auteur nous dit que sur 1.000 Allemands, 401 seulement ont un revenu moyen de 246 francs et 93 pour cent des Autrichiens ont moins de 1.266 francs de revenu. En Italie, le salaire d'un ouvrier adulte ne dépasse pas un franc en moyenne.

Quant au degré de savoir, de lumières de l'Europe civilisée, M. Novicow déclare qu'il y a des millions d'hommes en Europe qui n'achètent pas un volume en une année, ce qui prouve que les Européens souffrent moralement plus que leurs semblables noirs et jaunes, car ils ont conscience de leurs privations et ont, à tout moment, devant les yeux, le contraste de leur existence avec celle de la petite minorité des richards qui ont toutes les jouissances, soit qu'elles émanent de la puissance, du savoir, des richesses, de la popularité et de la sécurité, tandis qu'eux vivent dans l'abîme de leur misère désespérée.

Avant de conclure, le lecteur me permettra d'émettre ma propre définition de la civilisation et de demander quelle nation en a réalisé l'idéal : Une aurait assez de nourriture et de vêtements, et des habitations telles qu'elles procureraient la santé et le bien-être; celle où règnerait une absolue sécurité contre l'injustice, la violence et le pillage, qu'ils viennent du dehors ou du dedans, de la misère intérieure ou de la guerre extérieure; où les populations auraient toutes également la jouissance d'un loisir modéré, seraient exemptes d'un travail continu et excessif, pourraient, en paix, jouir des biens et des plaisirs que la nature et l'art procurent, et s'adonner, selon leur désir, à la culture intellectuelle et morale.

Aujourd'hui, tous ces avantages sont l'apanage de quelques-uns seulement dans chaque nation. Des milliers d'êtres sont exposés à mourir de faim, tout en luttant continuellement pour obtenir un peu de pain et n'ont aucune sécurité pour leur vieillesse. Ce sont des bêtes de somme, alors que la satisfaction des besoins et des aspirations de tous, ferait de la vie humaine une vie semi-divine.

Quand cet idéal aura été réalisé, mais alors seulement; nous pourrions parler de la supériorité de notre civilisation. Et cet idéal, à mon avis, ne pourra être réalisé que par une complète réorganisation sociale, par la force de la justice et de la fraternité. Les vraies jouissances de la vie sont incontestablement destinées à tout le monde; aussi n'y aura-t-il de civilisation que lorsqu'elles seront à la portée de tous.

HODGSON PRATT.

Comment on civilise les Chinois

On a vu par quels procédés honteux et mensongers on a voulu exciter notre haine contre les Chinois, en nous faisant croire pendant longtemps qu'ils avaient assassiné en masse, les ambassadeurs avec leur personnel.

On nous disait aussi que les gouvernements européens leur portaient la civilisation.

Or, peste, choléra et fièvre jaune valent mieux que la civilisation de nos gouvernants.

En voici la preuve :

Francfort-sur-le-Mein, 18 août. — On écrit à la *Gazette de Francfort*, de New-York :

Plusieurs Américains qui viennent de rentrer de Chine à San-Francisco, à bord du transport *Logan*, racontent les horribles excès commis par les troupes alliées et surtout par les Russes, immédiatement après la prise de Tien-Tsin.

M. O.-D. Clifford, professeur à l'Université impériale de cette ville, raconte ce qui suit :

« Les alliés pénétrèrent à peine dans la ville que le pillage commença. Les Russes furent les premiers qui se mirent à l'œuvre. Je vis de mes propres yeux, assassiner avec le plus grand sang-froid, de vieux Chinois infirmes. Les Russes volaient tout ce qu'ils pouvaient, même dans les concessions étrangères. »

M^{me} E.-B. Drew, la femme du commissaire anglais des douanes à Tien-Tsin, dit :

« Les Russes massacraient même les enfants à la mamelle : il les embrochaient sur leurs baïonnettes, les jetaient en l'air pour les attraper de nouveau sur la baïonnette. Beaucoup de femmes et d'enfants furent poussés à l'eau, où ils périrent misérablement. On m'a raconté que les commandants des troupes alliées avaient chargé un détachement spécial de vingt hommes de tuer toutes les femmes blanches, au cas où les Chinois auraient le dessus et où la fuite deviendrait impossible. »

Lisez aussi ces courts extraits de lettres écrites par des soldats allemands :

Un jeune soldat écrit de Kia-Tchéou :

.....Nous cognons tellement sur les Chinois qu'ils se souviendront toute leur vie des soldats allemands. Dès deux heures du matin, nous fouillons tous les villages, à la recherche d'armes. Malheur aux Chinois qui nous tombent entre les mains; on ne leur poche pas seulement les yeux, on leur applique encore cinquante coups de nerf de bœuf. Après cela, ils ne peuvent même plus dire *amen*, puis on leur coupe leur queue avec leur propre sabre.

Un autre soldat écrit de Tien-Tsin, 22 août :

Tout est dévasté, les villages sont brûlés, pleins de cadavres et de chiens errants. Les rares Chinois qui n'ont pas été massacrés, on les fait travailler dur, à coups de bambou. Avant-hier, nous avons fait travailler les prisonniers jusqu'à la dernière minute avant de les fusiller. Nous en avons fusillé environ soixante cette semaine.

Nous nous demandons ce que peuvent bien faire de mieux ou de pire ceux qui ne sont pas civilisés, les barbares?

Es-tu content, maintenant, monsieur Guillaume-le-teigneux?

Tu vois, tes conseils sauvages ont porté leurs fruits.

C'est égal, je ne serais pas fâché de te voir un jour, subir le sort des Chinois et que ce soit du fait de tes propres soldats!

La sauvagerie se gâche (1).

P. A.

Simple Rapprochement

Jaurès et certains de ses amis indépendants ont été tués dans l'opinion générale des prolétaires français depuis le jour où, malgré violences et massacres commis par les gouvernants sur la classe ouvrière, ils continuèrent à soutenir les assassins gouvernementaux. Jaurès ne se relèvera pas de ce coup. Le sang des prolétaires, le sang des fusillés de la Martinique et de Chalon l'étouffera.

Et je vois déjà sa chute prochaine et irrémédiable, malgré le faux et charlatanesque succès qu'il a essayé d'obtenir, par des tours de passe-passe, aux deux Congrès, par des procédés, tellement révoltants, que les nationalistes eux-mêmes auraient eu scrupule à les employer, surtout envers leurs coreligionnaires.

D'autres *justiciards* et *véritards*, cependant, trouvèrent très bien ces procédés inavouables. Ils sont allés même jusqu'à blâmer ceux contre lesquels ils étaient employés et qui ne voulaient pas admettre que faire des faux mandats, violer le règlement pour transformer la majorité en minorité, organiser des guet-apens contre de braves militants qui avaient fait leur devoir, que tout cela, dis-je, était de la vérité et de la justice.

Mais ce qui achèvera de couler Jaurès et les siens dans l'opinion du prolétariat, c'est le rapprochement que ce dernier — avec toute la droiture de son intelligence et de son jugement — a pu se faire et se fera encore.

— « Est-il possible, se dira-t-il, que Jaurès et ses amis puissent être si audacieux, si doubles et si perfides? Comment? ils ont, pendant deux ans, mené une campagne assourdissante *pour la justice et la vérité* lorsqu'il s'agissait de la liberté d'un bourgeois qui avait le bonheur de disposer de millions pour sa défense et lorsqu'il s'est agi d'assassinats en masse des prolétaires, alors, ni vu ni connu, j' t'embrouille, *la justice et la vérité* des Jaurésistes s'évanouissent d'un coup. Pas le moindre mot, pas la plus petite protestation contre le crime gouvernemental, aucun

(1) Au moment de mettre la présente feuille sous presse, des dépêches annoncent dans la presse le massacre, par nos civilisateurs européens, de 8.000 Chinois : hommes, femmes et enfants. Les malheureux, par groupes de cinq, ont été attachés par leurs nattes et jetés dans le fleuve Amour par ordre du général russe Gribsky à Blagovetschenk.

appel à la *justice* pour la condamnation des coupables! Et, comme si la vérité elle-même les gênait, ils ont repoussé jusqu'à l'enquête afin de ne pas établir la responsabilité des coupables. »

Résolvez-nous ce problème, M. Jaurès-Gorgias, docteur en argutie, selon l'expression si juste de Vaillant, tirez-nous de ce dilemme : Comment se fait-il qu'il existe toute *justice* et toute *vérité* lorsqu'il s'agit d'un bourgeois *millionnaire* privé de sa liberté et toute *injustice* et tout *mensonge* lorsqu'il s'agit de la vie de 15 ou 20 prolétaires? La liberté d'un bourgeois riche vaut-elle donc plus que la vie de 15 ou 20 prolétaires?

Nous aussi, nous avons protesté contre l'injustice militaire, contre les faux et autres abominations de l'Etat-Major. Mais nous avons encore mieux protesté contre les assassinats de la Martinique et de Chalon, tandis que vous, tout en gardant un silence profond sur ces massacres *injustes* au plus haut degré, vous avez encore l'impudence d'imiter, de plagier les procédés infâmes de l'Etat-Major pour tromper le Proletariat réuni en Congrès.

Vous avez employé la fourberie, le faux, le mensonge, l'injustice et la violence comme nous le démontrons ailleurs. P. A.

Un peu de statistique

Le Machinisme

Le bureau de statistique de New-York donne les chiffres suivants qui expriment pour certaines industries, la mesure dans laquelle le travail des machines a pris la place du travail des hommes :

Charpentiers	p c.	15
Ouvriers du vêtement		50
Chemisiers		30
Fabricants de bretelles		33.5
Boulangers et pâtisseries		20
Ebénistes		35
Chapeliers		50
Ouvriers en sparterie		60
Chaudronniers		43.5
Maréchaux-ferrants		33.5
Cordonniers		37
Marins		50
Voiliers		30
Relieurs		31.5
Typographes		41 1/3
Fondeurs en caractères		50
Rubaniers		40
Graveurs sur bois		20
Tonnelliers		62.5

Cette élimination rapide des hommes par les machines dans toutes les branches de la production, finira inévitablement par ouvrir les yeux aux travailleurs qui, comme les anciens trades-unionistes, espèrent encore que l'amélioration de leur sort peut être réalisée sur les bases du salariat, par l'organisation de sociétés de résistance ayant exclusivement la grève comme arme.

Elle leur fera comprendre que le développement prodigieux du machinisme ne permet le relèvement et l'émancipation de la classe ouvrière que par un seul moyen : le retour à la collectivité de la propriété des agents naturels et des instruments de production. C'est donc bien dans le collectivisme et, pour y parvenir, dans la conquête du pouvoir politique, qu'est le salut.

Chevaux-vapeur

Actuellement, nos établissements industriels mettent en mouvement 62.000 machines d'une puissance totale de 1.024.000 chevaux.

La traction des trains et tramways emploie 10.800 locomotives d'une force globale de 3.900.000 chevaux.

Pour la marine marchande, 1.700 machines donnent un ensemble de 600.000 chevaux-vapeur.

Si l'on ajoute à ces chiffres les appareils auxiliaires des deux catégories, on arrive au respectable total de 80.600 machines, représentant une puissance de 5.740.000 chevaux-vapeur; soit 430.500.000 kilogrammètres!

Et ces documents ne concernent que la France, le trentième à peu près de l'ensemble terrestre.

L'Alcoolisme

On pourra juger des ravages qu'exerce l'alcoolisme par les renseignements suivants :

« Des recherches récentes ont établi que 45 p. c. de l'espèce humaine est alcoolique; or, s'il est des lois scientifiquement vérifiées, ce sont bien les lois de l'hérédité, et en particulier de l'hérédité alcoolique; l'on peut nous venir dire d'après le témoignage de statistiques irrécusables que seulement 17 p. c. des enfants issus de tels parents ont une constitution normale de corps et d'esprit.

« Le sérum du docteur Roux arrache 25 p. c. d'enfants à la mort, et l'alcool, auquel on ne prend pas garde, en condamne irrémédiablement 80 p. c. !

« Les 3/4 des épileptiques, les 2/3 des idiots, les 3/4 des délinquants de toute espèce, tant voleurs ordinaires que criminels et assassins, sont des alcooliques, soit par hérédité, soit par abus! »

Ajoutons que l'alcoolisme n'est qu'un produit du capitalisme. C'est le surmenage, l'exténuation des travailleurs qui poussent ceux-ci à chercher dans l'alcool, comme compensation de l'épuisement, un excitant que ne fournit pas leur alimentation insuffisante.

Entretien des enfants des écoles à Londres

Dans la première séance du comité scolaire constitué à Londres, le conseiller Macuarama fit remarquer que parmi les 340.000 enfants qui fréquentent les écoles placées sous la surveillance des autorités scolaires de Londres, il en est 43.000 environ qui ne reçoivent pas chez eux une nourriture suffisante; en tenant compte des secours donnés par des sociétés particulières, on peut estimer qu'il reste encore au moins 24.000 enfants qui rentrent chez eux ayant faim et ne peuvent espérer recevoir aucune nourriture. La proposition qui, à ce propos, est partie des bancs radicaux est très caractéristique. Elle prétend qu'il ne faut pas s'enquérir de la pauvreté des enfants, mais admettre une fois pour toutes les principes, que tout enfant qui ne déclare pas y renoncer, aura droit à la nourriture aux frais de l'école.

Serait-ce donc l'Angleterre qui, la première encore une fois, reconnaîtrait les devoirs corrélatifs à l'instruction obligatoire ?

Les armées permanentes

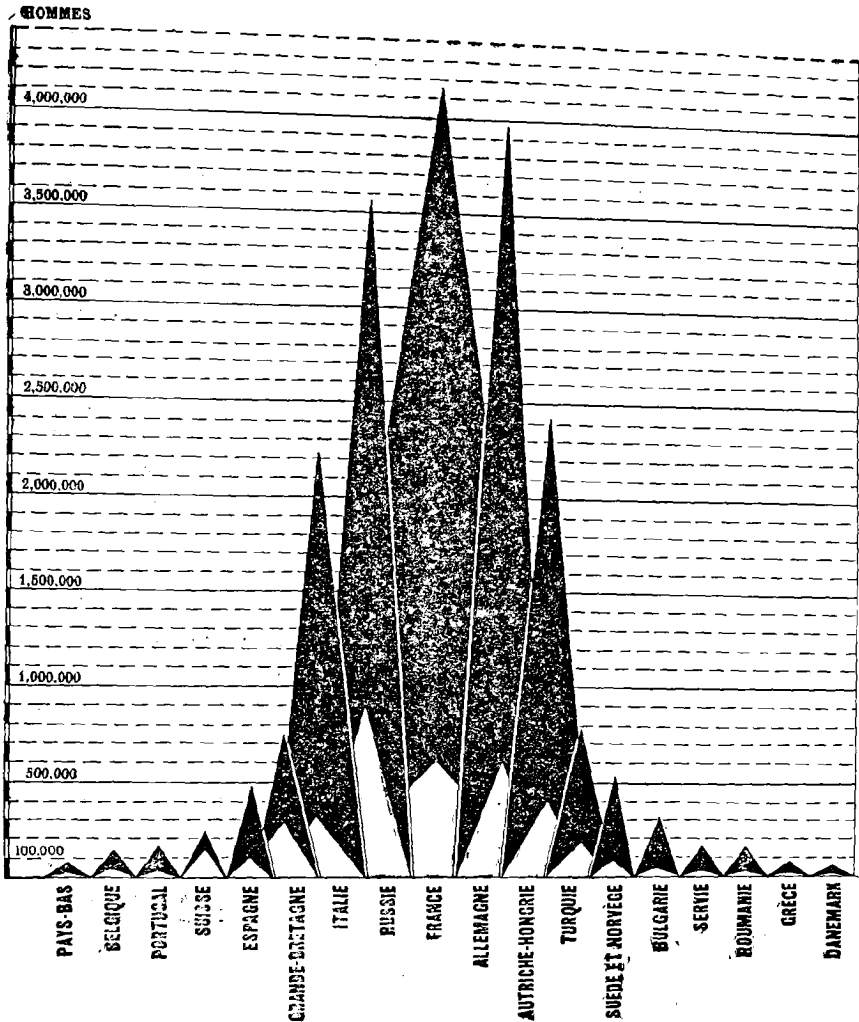
Les chiffres suivants montrent ce que les armées permanentes coûtent aux malheureux peuples qui les entretiennent :

En temps de paix	
1899	
<i>Budget total des armées européennes.</i>	F. 7.184.321.093
Hommes en activité : 4.169.321.	
Chevaux en activité : 710.342.	
Evaluons à un chiffre minimum quotidien la <i>production perdue</i> par ces deux forces non employées, hommes et chevaux.	
Nous avons 4.169.321 hommes. Production moyenne <i>minima</i>	
par jour 3 francs, soit	Fr. 12.507.963
710.342 chevaux. Production moyenne <i>minima</i>	
2 francs par jour, soit	Fr. 1.420.684
Par jour	Fr. 13.928.647
Prenons une année de travail moyenne de 300 jours,	
soit	13.928.647 francs × 300 jours = 4.178.594.100
<i>Rançon du patriotisme</i> : Perte annuelle.	Fr. 11.362.915.193
Disons net : <i>Onze milliards quatre cents millions de francs.</i>	

Onze milliards et demi perdus pour le travail et la richesse des peuples
C'est triste.

La Paix armée d'Europe en 1900

LES ARMÉES



Le blanc indique les forces en temps de paix.

Le noir indique les forces en temps de guerre.

Copie des petits incidents rapportés par les distributeurs des diagrammes, ou graphiques, et petites brochures au sujet de la paix et de l'arbitrage international.

Ce sont les distributeurs qui parlent :

« On n'en jette presque pas, des publications; ceux qui les jette ne le font que parce qu'ils croient à la distribution de réclames; mais la disposition du Diagramme arrête généralement l'œil, et dès qu'on voit qu'il y a une *idée*, on garde le papier.

On le lit en marchant, on le met dans sa poche. J'ai vu un Monsieur le jeter, mais pendant que le papier tombe à terre, le Monsieur a vu le titre « Paix armée d'Europe et dit : « Tiens ! qu'est-ce que c'est que ça ? » et il s'empresse de ramasser le graphique.

« Qu'est-ce que vous distribuez là ? Ce sont des publications sur l'arbitrage international et pour la paix. *Le but est bon.* »

« Un Monsieur me répond : « Je suis tout à fait de cet avis. L'arbitrage international est à désirer. Les guerres sont stupides. Espérons que la question de l'arbitrage international *fera son chemin.* »

« Un Monsieur me dit : « Qu'est-ce que vos feuilles ? c'est pour arranger les choses avant de tirer des coups de fusil. Ça, c'est une bonne chose. La guerre, *c'est trop bête.* »

« Un employé de commerce après avoir examiné le Diagramme, revient sur ses pas et me dit : Monsieur, vous faites une bonne œuvre. *La guerre est la cause de la dépopulation de la France.* »

« C'est monstrueux l'argent qu'on dépense pour les armements, me dit un jeune homme à qui je donne un graphique. J'espère faire bientôt partie d'une Société de la paix. »

« Un Monsieur à qui je venais de donner une petite brochure sur la paix : « La paix, dit-il, qu'on se dépêche de nous la donner et qu'on nous laisse tranquille. »

« Un autre : *Je ne connais pas en ce monde de chose plus bête que la guerre.* J'ai fait les campagnes d'Afrique. J'ai été 10 ans soldat, que cela est bête ! »

« Un Monsieur me dit : « Je suis un ancien instituteur, j'ai tout de suite compris votre feuille. *Vous faites là une œuvre utile. Persévérez à distribuer beaucoup de ces publications.* »

« Un autre me dit : « Ça, c'est mon affaire. *La guerre il n'en faut pas.* Nous ne demandons qu'à travailler et qu'on nous f... la paix. *La paix, c'est ce que nous demandons ; la guerre et le militarisme, c'est idiot.* »

« Un Monsieur me dit : « L'arbitrage au lieu de la guerre, cela est très bien ; *la guerre c'est stupide.* »

« Un autre : « L'arbitrage au lieu de la guerre, cela *me va* ; c'est en tout cas plus économique.

Un deuxième : « L'arbitrage cela vaut mieux ; *la guerre c'est idiot.* »

« Plusieurs personnes revenaient sur leurs pas et redemandant des diagrammes : « Cela est très intéressant, donnez-nous en encore S. V. P. »

— Ce fait s'est reproduit très fréquemment dans les distributions.

« Un Monsieur dit : « Je suis de votre avis, je suis pour l'arbitrage, la guerre *c'est déplorable.* »

Distribution générale on ne peut plus satisfaisante.

31 août 1909.

M. VASSEUR.

Au Siècle Nouveau

Voici l'heure, debout! Les temps sont révolus.
Sur le siècle défunt tombe un linceul funèbre!
Il fut la boue, il fut le sang et la ténèbre...
O jeune siècle, — espoir, aube, étoile, — salut!

A cette Humanité, qui, trop lente, évolue,
Donne une chiquenaude énorme qui la zèbre;
Et fais germer, des bords du Gange aux bords de l'Ebre,
La Révolte féconde aux cœurs irrésolus.

Ne sois pas conquérant! Ne sois pas glorieux!
Mais, simple et ferme, sans panache, sans épée.
Poursuis de la Raison la sereine épopée.

Sois pacifique! Sois miséricordieux!
Pour les âges futurs que ton renom se tisse
De joie et de clarté, d'amour, — et de Justice!

HENRI DUHAMEL.

POUR LES PAYSANS

Mon cher Argyriadès,

Je viens de retrouver dans des dossiers un article publié en 1894 par l'*Echo Soissonnais*, un vaillant journal socialiste qui bataille dans l'Aisne depuis vingt ans. Le directeur de ce journal, mon ami Ringuier, émettait des idées intéressantes, auxquelles je répondis en leur temps, idées qu'il y a lieu, le sujet restant en suspens, de rééditer, pour les soumettre à l'attention des militants socialistes qui rêvent de se dévouer à notre cause.

Ces réflexions commentaient un article sur le socialisme dans les campagnes. Il était dit, dans cet article, que « c'est une erreur de croire que le paysan ne réfléchit point et s'entête par stupidité aux routines du passé ». Et on ajoutait : « Aussi, le programme socialiste, dont nos propagandistes n'ont jamais discuté un seul article, n'effraye-t-il pas les paysans quand nous avons la chance de nous trouver en communication avec eux.

Toute la difficulté, disait cet article, résidait sur ce dernier point : trop grand empêchement matériel pour les militants socialistes de se trouver régulièrement, de façon permanente, en contact avec les travailleurs de la terre.

Il est, en effet, peu ou pas de socialistes convaincus et possédant une érudition plus ou moins rudimentaire dans les villages. Et cela se conçoit. Lorsqu'un citoyen est pénétré de la vérité socialiste, il se passionne vite à l'étude des questions sociales. Il éprouve vite le désir de sortir d'une solitude de contrainte, pour procurer à son besoin de savoir un champ de connaissances plus vaste et à son tempérament un terrain d'action; autant de raisons qui le font bientôt émigrer dans les grandes villes. Les milieux ruraux se trouvent ainsi abandonnés de ceux qui, parmi nous, auraient été les plus aptes, connaissant le mieux l'esprit local dans lequel

ils évoluaient, à y défendre le socialisme contre l'ignorance et la mauvaise foi de ses adversaires, à en justifier ses principes et à les propager. Et ainsi les campagnes sont désertées par les nôtres au moment où ils devraient les envahir.

Si l'on veut que le parti républicain socialiste soit, à l'égal des villes, organisé dans les campagnes, il faut donc qu'il ait des représentants — et des représentants actifs — parmi les paysans. L'article en question nous faisait reconnaître cette impérieuse nécessité. Et sa conclusion engageait les socialistes des petites villes de province à se répandre dans les campagnes. « Tel ouvrier ou employé qui ne dispose que du dimanche peut ce jour-là s'en aller en carriole ou même à pied dans un village de l'arrondissement où il a des parents et des amis. » Ce mode de propagande a, certes, sa valeur, mais Ringuier le trouvait insuffisant et je partage un peu son avis. « Pour que le socialisme recrute des adhérents nombreux dans les campagnes, me disait jadis un vieux lutteur républicain du Dauphiné, il est indispensable que le parti socialiste ait des militants attachés au pays, à la commune, qui vivent chaque jour, tous les instants, parmi les paysans. Le militant sera alors d'autant plus écouté, qu'il aura en eux autant d'amis personnels. »

Le problème posé se complique donc. Pour conquérir les populations de l'agriculture, il ne s'agit rien moins que d'importants sacrifices personnels à faire — puisqu'il est nécessaire que des convaincus sortent des rangs de la cité pour émigrer vers les campagnes, aillent s'y installer, y prendre pied jusqu'à enlèvement des positions. Outre que cette idée n'a rien de chimérique, elle a l'avantage énorme de pouvoir faire pénétrer l'idée socialiste dans les fiefs les plus fermés des tyranneaux de province — et je connais de ces fiefs où, faute d'un seul ami dans la place, je n'ai pu, pour ma part, après des années d'efforts produits du dehors, ni trouver une salle de conférence, ni créer le dépôt d'un journal socialiste.

Mais qui osera se dévouer ?

Il faut le dire : l'idée que je soumets ici ne se contentera pas de dévouements mesurés, de sacrifices minimes. Il s'agit, pour ceux qui répondront à notre appel, de s'éloigner des milieux qu'ils avaient appris à aimer, de délaisser leurs affections, d'oublier un avenir qui s'annonce peut-être sous de brillants auspices — de faire taire enfin leurs intérêts moraux et matériels.

Ceux qui auront le courage d'accomplir ce grand devoir vont se trouver en face d'une tâche non sans périls et combien ardue ! Leurs débats seront stériles en apparence, leurs premières tentatives se heurteront peut-être à l'indifférence, au parti pris, à une ignorance profonde ; ces tentatives subiront vraisemblablement le choc douloureux des cruelles et sanglantes railleries, dont les stupides et les méchants accablent même les vaincus. Leurs premiers efforts seront sans doute aussi paralysés par la guerre sourde, hypocrite et calomnieuse des ennemis inquiets et lâches...

Où, l'œuvre à laquelle nous convions tous les libres et généreux esprits est une œuvre capable de faire faiblir les plus fermes et les plus opiniâtres volontés. Et la perspective n'est pas souriante ; elle aura, au surplus, le don de provoquer les railleries des sceptiques qui laissent parler leurs appétits, qui restent froids aux mouvements des belles et hautes hardiesses, et qui condamnent aisément les braves qui osent ce qu'ils n'osent pas eux-mêmes.

Qu'importe ! En dépit des difficultés qui se montrent, que l'élan se produise, que les volontés viriles se découvrent et s'affirment. Les vastes champs qui s'offrent à nous sont à peine défrichés ; mais qu'importe la

durété du labour si la terre est féconde, si la semence doit y germer et y fructifier, si les fruits doivent contenir une sève impétueuse et abondante — si les moissons doivent être prochaines! Que les militants des villes y songent : les populations des campagnes acquises au socialisme, c'est la réaction gouvernementale et capitaliste délogée de ses derniers retranchements, c'est sa mise en déroute par les brèches à ouvrir dans sa forteresse séculaire — c'est la Force mise au service du Droit social, c'est le triomphe imminent.

Les efforts à tenter peuvent-ils aboutir à d'aussi décisifs résultats? L'expérience est là, et elle répond par l'affirmative. Quelques mois de propagande ont suffi pour envoyer à la Chambre une demi-douzaine de représentants des socialistes agraires. Et si mon témoignage peut obtenir quelque crédit, j'ajouterai que l'esprit rural est excellemment en état de recevoir la parole socialiste. Des années durant, je me suis trouvé en contact direct et quotidien avec les paysans. Et je me demande où sont les avocats et écrivains de la bourgeoisie parlementaire qui affirmaient, en affectant de railler nos premières tentatives de propagande dans les campagnes, que celles-ci étaient de celle-là l'imprenable rempart. Ils ont poussé l'outrecuidance jusqu'à dire que cette orientation de nos désirs serait accueillie par la levée des fourches et des rateaux. Pitoyables et vaines provocations!

Jacques Bonhomme commence à y voir clair. Il comprend que nous ne pouvons le déposséder d'un lopin de terre qui ne lui appartient plus, que l'usure et les hypothèques lui ont ravi — mais que nous voulons lui en restituer la jouissance intégrale. Fréquemment, j'ai rencontré des cultivateurs qui sont las de souffrir et appellent à haute voix le régime libérateur de la République sociale, parce qu'ils pressentent que cette république sera la leur. J'ai même découvert, au cours de mes pérégrinations, dans un hameau perdu dans le fond d'une gorge sauvage, un paysan couvert d'âge, ferme républicain désabusé, qui m'accusait souvent de tiédeur, parle à tout venant de la Révolution sociale et ne rêve que de guillotine à l'usage des dirigeants égoïstes et félons...

Et les braves qui parlent ainsi ne sont pas des demi-ruraux et demi-citadins. ayant eu l'indépendance de se mêler aux mouvements populaires. Ils sont à l'abri de la « corruption » des grands faubourgs ouvriers; ils sont les hôtes des montagnes, leurs chaumières sont égrenées sur le flanc des précipices, dans les vallons retranchés ou au sommet des pics glaciers. Ils vivent loin, dans les hauts sommets — en Savoie...

A l'œuvre donc, militants des villes! Trêve à vos plaisirs du moment, à vous sentir nombreux à combattre le même combat dans les grands centres. Faites vos malles et dispersez-vous aux quatre vents de l'horizon : je vous y convie pour le salut de notre cause. Partez et allez dans les villages : sous le chaume, le soir venu, vous y enseignerez les droits de l'homme à ceux qui les ignorent, la vérité à ceux qui la méconnaissent.

Vous n'entendrez pas les grisantes acclamations des foules, mais vous aurez la consolation de fortifier les souffrants, la joie de leur apprendre leurs devoirs et enfin la satisfaction — cette forte réjouissance du cœur — de concourir précieusement à la victoire définitive. C'est sans appréhension que les semeurs de la Sociale peuvent et doivent se mettre à l'œuvre : des mains leur sont tendues, leur offrant une cordiale et robuste étreinte. Quant aux fourches et aux rateaux, ils se lèveront peut-être un jour — et alors en une mâle insurrection — mais de bonnes raisons ne donnent à croire que ce ne sera pas contre nous autres...

QUAY-CENDRE.

LES FAITS SOCIAUX (1) *plus forts que les Hommes*

Le Socialisme a à combattre, avec la même énergie, trois espèces d'ennemis dont l'esprit plus ou moins rétrograde maintient le régime actuel avec tout son cortège d'iniquités, de misères et de crimes.

Ces ennemis sont : 1° Les ignorants; 2° les réactionnaires, ennemis nés de tout progrès, qui, défendant leurs privilèges, contestent les effets pernecieux de la production actuelle, et 3°, enfin, ceux qui, venus provisoirement au parti socialiste, admettent bien en paroles la nécessité d'une transformation sociale, mais, en réalité, font tout ce qui dépend d'eux pour la retarder.

Ils s'acoquinent aux pires ennemis du socialisme, et en vertu d'une *méthode toute nouvelle*, ils livrent l'enfance ouvrière à l'assassinat capitaliste, excusent les massacres en masse des prolétaires, renient impudemment le socialisme en déclarant *urbi et orbi* « réprover les doctrines collectivistes dont on abuse les travailleurs » et trouvent *odieux* qu'on leur rappelle de telles trahisons.

Aussi, il faut éclairer les ignorants et les dupés, combattre la réaction capitaliste, déjouer les intrigues des arrivistes et détruire leurs sophismes.

De vaillants camarades le font déjà puissamment par leurs écrits et leurs paroles. Mais le meilleur moyen, pensons-nous, est encore de faire connaître les faits de l'évolution économique. Ils sont plus suggestifs que toutes les paroles du monde.

Ces faits et les effets économiques de la production et de la distribution des richesses agissent, pour l'évolution, plus que tous les socialistes réunis, et nous prouvent d'une façon indéniable l'urgence de la transformation sociale sans laquelle — et malgré toutes les réformes des *méthodistes* — toujours promises et jamais réalisées — les catastrophes les plus épouvantables, les souffrances les plus douloureuses sont réservées à l'humanité tout entière.

C'est pourquoi, ces faits, nous les étudierons ici avec les lecteurs de la *Bataille*, nous en tirerons les preuves les plus irrécusables et les statistiques les plus suggestives pour démontrer avec quelle prodigieuse rapidité la production marche vers une autre organisation sociale qui ne peut être que l'organisation communiste.

* * *

Pour aujourd'hui, nous nous contenterons de signaler un seul fait générique mais particulièrement probant pour démontrer que le régime capitaliste touche à sa fin.

Ce fait est l'introduction prochaine de la production industrielle, de la production par la machine dans tous les pays du monde. Actuellement, le but de la production n'a pas comme objectif les nécessités des hommes, mais l'enrichissement de quelques personnes.

Grâce à cette anomalie, les capitalistes se trouvent seuls possesseurs de quantités considérables de produits industriels qu'ils ne peuvent vendre dans les pays où ils ont été fabriqués. C'est alors que, à l'aide des gouvernements dévoués à leur cause, ils ouvrent à coups de canon des débouchés

(1) Nous extrayons cet article du journal *La Bataille*, de Namur, journal dans lequel, par une série d'études qui font suite à celle-ci, le même auteur expose les faits de la société actuelle qui militent en faveur de l'avènement du régime collectiviste.

dans des pays lointains et sans industrie, pour y écouler le trop plein de leurs dépôts.

Mais — et c'est bien là la pierre d'achoppement du régime bourgeois — les pays à débouchés n'existeront bientôt plus. En effet, l'industrialisme et la production par la machine pénétreront partout, tant aux pays déjà conquis par la bourgeoisie capitaliste qu'à ceux qui restent à conquérir.

Est-ce que l'Australie, pays jadis à débouchés, n'est pas un pays industriel et ne nous fait pas une concurrence désastreuse par des produits industriels et surtout naturels, ses blés, ses beurres, etc.?

Est-ce que des industries de toutes sortes ne se développent pas en Russie? Les tissus des Indes ne font-ils pas déjà une concurrence telle aux tissus de Manchester et de Liverpool que la Métropole a été obligée d'édicter des droits protecteurs sur les tissus venus des Indes, sa propre colonie? Et le Japon qui n'a commencé que depuis 25 ans à faire de la production industrielle, ne s'est-il pas développé prodigieusement dans cette voie? L'industrie textile de ce pays forcera bientôt l'industrie de l'Europe à plier bagage devant elle, ce qui fera fermer les usines et manufactures de tissage en Europe.

Voici quelques chiffres qui montreront l'importance de ce rapide développement de l'industrie textile au Japon : l'importation du coton brut qui n'était en 1880 que de 4 millions 400.000 livres sterling a atteint en 1899 le chiffre de 180 millions de livres. Le commerce extérieur qui n'était en 1886 que de 400 millions de francs seulement a atteint l'année dernière le chiffre de 2 milliards 250 millions. L'industrie textile au Japon possède aujourd'hui plus de 2 millions de broches; en 1875, elle n'en possédait pas une seule.

La Chine elle-même — pays à débouchés actuels, — qu'on civilise en ce moment avec de la barbarie européenne à triple pression, n'a-t-elle pas déjà à Changhaï des manufactures de tissage à l'Européenne?

Je n'en finirais pas s'il fallait citer encore des chiffres et des exemples.

Dans 20 ou 30 ans, il ne sera plus possible de trouver des pays à débouchés. Toutes les contrées devenant pays à production par le machinisme, non-seulement se suffiront à elles-mêmes, mais encore feront une concurrence meurtrière à nos produits.

Alors, les capitalistes français, allemands, anglais, etc., qui ne pourront plus réaliser de profits se verront obligés de composer avec les producteurs nationaux, leurs volés d'aujourd'hui.

Ce seul phénomène économique, — sans compter le développement du machinisme, les *trusts*, les services publics, etc., qui viennent tous à la rescousse — amènera l'organisation de la seule production rationnelle qui s'imposera; la production collectiviste ou communiste. Par cette production, on arrivera à contenter les besoins des producteurs, c'est-à-dire de tout le monde, et non à faire thésauriser des milliards par quelques monstrueux frères comme aujourd'hui.

Et les blagueurs audacieux qui veulent nous faire prendre des vessies pour des lanternes et nous donnent aujourd'hui l'augmentation des heures de travail de l'enfance comme la plus importante réforme du siècle, seront montrés dans les foires comme des phénomènes.

P. ARGYRIADES.

NOS MORTS!

Salut à vous! chers morts anonymes, victimes de Chalon et de La Martinique! à vous, dont les noms sont déjà perdus; vous n'en avez pas moins lutté pour la bonne cause, mais le monde marche si vite qu'aussitôt disparus, aussitôt oubliés!

Je citerai cependant parmi ceux dont j'ai le souvenir la digne épouse de notre ami Jules Guesde, à qui nous devons la traduction française du fameux roman de Tebernychewsky : « Que faire ! » ; Couthier, le père du militant connu; le fils aîné du sympathique maire de Roubaix, Carotte; mes collègues du groupe du VI^e : Waty et Galiment; les mères de nos amis Paul Lafargue et Edouard Vaillant.

* * *

Je m'arrêterai à quelques-uns qui ont joué un rôle important dans l'histoire du socialisme, tout en regrettant de ne pouvoir m'étendre, un volume n'y suffirait pas tant leur action a été grande et leur influence considérable.

Eugénie POTONIÉ-PIERRE

Faute de place l'année dernière, nous n'avons fait que citer, dans « Nos Morts », le nom de la citoyenne Eugénie Potonié-Pierre, dont la vie fut tout entière consacrée à l'amélioration du sort des femmes. Apôtre de la justice, elle fut l'âme du relèvement de la femme et du mouvement féministe par la création du groupe bien connu de la « Solidarité des femmes. »

Ed. BELLAMY

Un du Nouveau-Monde, qui ne fut connu chez nous que par son roman communiste *Looking Backward* qui fut traduit par M. le Vicomte Combes de Lestrade sous ce titre : *Seul de son siècle — en l'an 2000.*

Ce roman a été l'objet de tous les commentaires et de la critique acerbe de la presse européenne de tous les partis; c'est dire sa valeur et son succès. Du reste, l'aimable traducteur a fait cette confession : « De tous les livres communistes que j'ai eus sous les yeux, c'est le plus dangereux. »

Depuis, il a publié une autre étude qui fait suite et complète ce premier livre.

Aline VALETTE

Une excellente libre-penseuse! dont je n'ai cité que le nom l'année dernière. Une bonne militante et une publiciste pensant bien et juste. Elle était allée se reposer d'une longue lutte à Arcachon; elle y succomba en mars 1899, à l'âge de 49 ans! Cette année, en ce même cimetière, on lui éleva un monument avec l'écusson du Parti ouvrier français auquel elle appartenait, à la base duquel on grava cette pensée qui résume toute sa vie de socialiste convaincue : « L'émancipation de la femme est dans le travail affranchi! »

LUCCINI

Un humble, un pauvre, que son âge avait rendu presque sourd et aveugle. Très érudit, connaissant toutes les langues, je le vois encore traduire pour le « Parti Ouvrier » et la *Question Sociale* tous les journaux étrangers et en extraire des documents précieux de statistique. Italien d'origine, il avait fait de la France sa patrie d'adoption et la France ne lui avait rien donné en échange!

Simon DEREURE

Un des plus vieux militants du Socialisme, sur la brèche de sa prime jeunesse à son dernier souffle!

Ouvrier cordonnier, en 1854, il est condamné pour l'affaire dite de la « Marianne Lyonnaise ». Un des fondateurs de l'Internationale et l'un des gérants de « la Marseillaise » qui lui valurent nombre de condamnations. En 1870, il est impliqué dans le second procès de Blois; il y récolta 3 ans de prison, quelques semaines plus tard, le 4 septembre le libéra. Pendant le siège de Paris, il est nommé chef de bataillon, puis adjoint au Maire du 18^e et le 26 mars, il est élu membre de la Commune — et cette année, à l'anniversaire du 18 mars, déjà malade, je l'entendis, à la Maison du Peuple, faire l'apologie de la Commune avec la même ardeur qu'il la défendait trente ans plus tôt. Après la semaine sanglante, il se réfugia en Icarie. Rentré en France après l'amnistie, il reprit sa place de combat dans les rangs du collectivisme.

Pierre LAVROFF

Pierre Lavroff, russe d'origine, était Français par le cœur, connu et estimé de tous les socialistes du monde. La Russie révolutionnaire perd en lui un de ses fervents défenseurs, le socialisme universel un soldat, la littérature un penseur, la science un savant.

Né en 1823 à Melekovo, il fit ses études à l'École d'Artillerie de Saint-Petersbourg et fut promu officier en 1842. Deux ans plus tard, il professait dans cette même école puis à l'Académie d'Artillerie.

En 1856, Lavroff commença à publier, sous divers pseudonymes, dans diverses revues, des études littéraires et philosophiques et fit des conférences, sur ces mêmes sujets qui eurent grand retentissement. En 1866, lors de l'attentat Karakosoff, Lavroff, déjà très en vue, fut arrêté sous l'inculpation de sympathie pour des gens que le gouvernement du Tzar connaissait pour leurs tendances subversives et leurs idées nuisibles par la voie de la presse. Il fut condamné à la déportation. Après trois années de déportation (1870), aidé d'un ami, il quitta Kamikoff et prit le chemin de l'exil; il vint à Paris. N'y trouvant plus Herzen, qui venait de mourir, il se lia avec Varlin qui le fit entrer dans l'Internationale. En 1868-69, il avait publié dans la *Semaine*, sous le pseudonyme de Mirtov, ses « Lettres Historiques » dont l'influence fut immense sur la jeunesse.

Après la Commune, il partit pour Londres et y rencontra Marx et Engels avec lesquels il se lia; ils favorisèrent son évolution vers le socialisme scientifique. En 1872, il rentre à Paris et devient membre de la société d'anthropologie, il collabore à la Revue du même nom sur les instances de Broca. En 1873, il fait paraître la Revue Socialiste Russe : *Vpered* (En Avant). De 1882 à 1886 sur les instances de la « *Norodnaï Volie* » il publie une autre Revue : *Le Messager de la Volonté du Peuple*. Puis il se consacre à son œuvre capitale : *Histoire de la Pensée Humaine*.

Ses funérailles ont été splendides: dix mille cosmopolites le conduisirent à Montparnasse au bruit de chants révolutionnaires et à l'ombre de nombreux drapeaux rouges. Plusieurs discours rappelant sa vie si bien remplie furent prononcés au cimetière.

Wilhelm LIEBKNECHT

Wilhelm Liebknecht qui mourut à 74 ans a, pendant un demi siècle, exercé sur le peuple allemand l'action la plus considérable. C'est lui qui fonda le Parti Socialiste et qui l'amena au développement que nous lui connaissons aujourd'hui.

Né à Güssen (Hesse-Darmstadt) en 1826, il étudia la philosophie et la philologie à Marburg et à Berlin. Il se destinait à l'enseignement; mais, enflammé par les idées Saint-Simoniennes, il se tourna vers le journalisme. En 1848 il vint à Paris pour aider à la fondation de la République et aussi pour y étudier avec d'autres réfugiés, des moyens d'établir la République en Allemagne.

En 1849, il prend part au mouvement révolutionnaire de Bade; l'année suivante il est obligé de se réfugier en Suisse, d'où il est expulsé. Il passe en Angleterre et ne rentre dans son pays qu'à l'amnistie de 1862. Trois ans plus tard, il est compromis dans une agitation ouvrière et condamné pour faits de presse.

En 1867, il entre au Parlement de l'Allemagne du Nord comme démocrate-socialiste élu par le district de Stolberg (Saxe). En 1868, il fonde avec Bebel le *Volkstaat*. Il dirige ensuite et jusqu'en 1878 le *Vorwarts*, organe du Parti.

En 1869, il organisait au Congrès d'Eisenach le Parti ouvrier démocrate-socialiste, section allemande de l'Internationale.

En 1875, au Congrès de Gotha, il contribua à la fusion de ce Parti avec l'Association Ouvrière des disciples de Lassalle et de cette fusion sortit définitivement constitué le parti *sozial-demokrat* allemand. Bismarck n'eut pas d'adversaire plus acharné que Liebknecht qui combattit vigoureusement la déclaration de guerre à la France, la proclamation de l'Empire Allemand et l'annexion de l'Alsace-Lorraine qu'il qualifiait de spoliation.

Une adresse de félicitations venue de démocrates français fut saisie, Liebknecht qui venait de faire l'apologie de la Commune de Paris, fut arrêté, poursuivi et condamné à deux ans de forteresse pour crime de haute trahison. En 1876, le district électoral de Stolberg l'envoya au Reichstag; on n'osa le retenir en prison. Depuis il n'a cessé d'appartenir au Parlement malgré les efforts des gouvernants pour le faire échouer. Comme tous les hommes, il a pu se tromper à notre égard en parlant et en donnant son avis sur des choses qu'il ne connaissait qu'imparfaitement: telle que l'affaire Dreyfus; quoiqu'il en soit, cela ne saurait l'amoindrir dans l'esprit des vrais socialistes français qui conservent l'exemple d'une grande belle vie d'efforts, de luttés, de propagande en faveur de la grande idée socialiste.

A Berlin, ses funérailles furent une inoubliable apothéose! Plus de cent mille Citoyens suivirent son convoi.

E. MUSEUX.

UNE FAUTE

Lorsqu'en décembre 1899 on convoquait à Paris toute la France socialiste pour statuer dans un Congrès sur le cas de M. Millerand, les socialistes révolutionnaires et anti-ministériels avaient une écrasante majorité. Ils ne surent pas en profiter. C'est ainsi que, grâce à la faiblesse d'un certain nombre de membres du Parti ouvrier français, on adopta une solution équivoque qui laissait la porte ouverte à toutes les intrigues des modérés ou ministériels.

De même, c'est ainsi qu'on a voté l'ordre du jour suivant dont le premier paragraphe est contredit, à peu de chose près, par le second : « La lutte de classe ne permet pas l'entrée d'un socialiste dans un gouvernement bourgeois. Mais en admettant que des circonstances exceptionnelles peuvent se produire, c'est le Parti socialiste tout entier qui doit examiner et statuer sur la question de participation éventuelle d'un socialiste à un ministère bourgeois.

Les seules fonctions électives sont permises. »

Or, cet ordre du jour, malgré sa contradiction, contenait quelque chose de précis : c'est que si des circonstances extraordinaires exigeaient qu'un socialiste fasse partie d'un ministère bourgeois, ces circonstances devaient au préalable être examinées par le Parti socialiste tout entier. Donc pour le cas spécial de Millerand, une décision s'imposait.

C'est alors que, par l'ordre du jour suivant, le citoyen Argyriadès, se basant sur la décision du Congrès, demandait l'exécution logique de cette décision :

« Attendu que le Congrès a décidé que la lutte de classe ne permettait pas l'entrée d'un socialiste dans un gouvernement bourgeois ;

» Attendu qu'en admettant que des circonstances exceptionnelles motivent l'entrée d'un socialiste dans un ministère bourgeois, ces circonstances doivent être soumises à l'approbation du Parti socialiste tout entier ;

» Attendu que le citoyen Millerand sans avoir reçu aucun mandat du Parti socialiste parle au nom de ce parti dans ses discours ministériels ;

» Le Congrès décide :

» Qu'une délégation sera envoyée au citoyen Millerand pour lui communiquer la décision du Congrès et l'engager à s'y conformer en donnant sa démission de ministre ;

» Que faute de se soumettre à la décision du Congrès, le citoyen Millerand sera considéré comme exclu du Parti socialiste et n'aura plus le droit de parler en son nom. »

Cette proposition qui s'imposait logiquement et qui mettait fin au conflit et rendait ou l'union sincère ou la scission définitive fut signé par environ une centaine de délégués, entr'autres le citoyen Groussier, député. Mais elle ne fut pas du goût des ministériels qui voulaient prolonger l'équivoque.

Ceci est bien compréhensible. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que beaucoup de révolutionnaires ne l'approuvèrent pas.

On a dit qu'elle n'avait pas la chance d'être votée et qu'il ne fallait pas que le Parti révolutionnaire se trouvât en minorité. Excuse futile, car le Parti révolutionnaire était un parti d'opposition dans le Congrès et s'était déjà trouvé en minorité sur la motion Delesalle (245 contre 1140). Comme

parti d'opposition, il aurait mis les ministériels dans la plus embarrassante des situations puisqu'ils auraient contrevenu à leur propre décision.

Et puis, enfin, la motion Argyriadès ne courait pas à un échec comme certains voulaient le faire croire.

Voici comment, dans sa brochure : *Le Congrès général des Organisations socialistes françaises*, M. Hamon apprécie le sort qu'elle aurait pu avoir : « Accueillie par des protestations bruyantes à droite, cette motion fut merveilleusement escamotée par le président M. Sembat qui la renvoya à la commission. (Enterrement, cria-t-on à droite).

» Cette proposition très logique, signée de nombreux délégués aurait été votée à une grande majorité par le Congrès si le président ne l'eût escamotée pour sauver le ministère Millerand. »

Nous ne croyons pas que Sembat ait eu cette intention-là, mais, en tout cas, il empêcha de régler la question Millerand au premier Congrès.

On a vu depuis ce que l'équivoque nous a amené : le gâchis le plus épouvantable. Ce fut une faute et c'est une leçon pour l'avenir. Les situations nettes sont les meilleures.

En Souvenir d'Harmodius

Il est permis de tuer le tyran. (La Bible.)

Couvernants qui voilez l'autel de la clémence,
A votre tour craignez l'implacable Vengeance.
Etrangers aux faveurs du Faste et de l'Orgueil,
Tous ceux qu'un dur labeur écrase en ses rouages
Féliciteraient comme vous les fortunés ombragés.
Ni Dieu ni Maître enfin sort vengeur du cercueil
Où dorment les vaincus d'un Régime arbitraire.

Bravant la Mort pour assainir la Terre,
Rendons hommage au glorieux martyr.
En jetant bas un fourbe sanguinaire,
Son revolver éclaircit l'Avenir ;
Qu'il frappe aussi le Capital complice,
Car d'un tyran s'il fait bonne justice,

ACHILLE LE ROY.



Tous (les puissances) désirent conquérir les bonnes grâces de la belle Italienne, car, guidée par son intelligence, elle ne lance, pour le moment, d'aillades à personne.

BIBLIOGRAPHIE

Il sera rendu compte, à la fin de l'année, dans l'Almanach de la Question Sociale, de tout livre adressé à la Rédaction, 7, rue Théophile Gautier, Paris.

En marche vers la Société future! — CH. CORNÉLISSEN a publié, sous ce titre, chez Stock, un important ouvrage sur la Question Sociale. Il y démontre, par des preuves suffisantes, que nous marchons rapidement vers la solution communiste du problème social. Le camarade Cornélissen combat la Social-Démocratie allemande et ceux qui croient à la solution pacifique de la Question Sociale. Il préconise, avant tout, les moyens révolutionnaires. Nous recommandons à nos amis la lecture de ce volume, critiquable seulement du côté de ses propres critiques à l'égard des socialistes qui poursuivent le même but que lui, mais par d'autres moyens que les siens. Sur tous les autres points, nous sommes d'accord avec Cornélissen.

Doléances, par JEAN RICTUS. — « *Quand tout se fait petit, femmes vous restez grandes.* »

C'est — quoi qu'on dise — à la *Pierreuse* du poète Rictus que j'adresse ce vers.



LA PIERREUSE

Oui, elle est grande dans son abjection, dans son ignominie, la pauvre marchande d'amour, elle est grande par son cœur qui renferme des trésors de ten-

dresse, elle est grande par sa souffrance même. Notre ami Jehan Rictus se révèle, de plus en plus, grand poète. Défenseur des humbles, il va chercher ses héros dans les plus bas-fonds de notre Société maudite, et nous souffrons, et nous rions, et nous pleurons avec ceux qu'il fait pleurer, souffrir et rire, tant son expression est juste, tant son vers est énergique et plein de vérité.

« Fra deux jours qu'j'ai pas travaillé;
« Fra d'pis hier qu'j'ai rien béquille;
« Et j'ai marné tout' la soirée,
« J'ai les pieds morts... les boiaux creux...

« J' suis vidé, crevée, écœurée,
« Transi, mouillé, noyé, crottée,
« Depis les rognons jusqu'aux yeux.

« Et' frio monte et l' sommeil vient,
« J' suis foué, bon dieu, j' suis crevé...
« J' vas finir dehors comme un chien !

« J' dis pas, c'est sûr, J' suis qu'eun' pierreuse.
« Eun' loqu' d'amour, eun' malheureuse,
« Mais quoi, j' s'rais l'y cent Loïs pus' blêche,
« Pus' dégueulé, pus dans la dèche,
« C'est-y eun' raison pour que j' claquet

Tout le livre de Jehan Rictus est à lire.

Historique du mouvement pacifique, par EDMOND POTONIÉ-PIERRE. — M.

Voilà une excellente et très utile brochure dont le titre indique bien le contenu. Notre ami Edmond Potonié-Pierre est un des vétérans de l'idée pacifique, un de ceux qui ont rendu les plus grands services à la cause de la paix. M. Edmond Potonié-Pierre, avec son admirable compagne Eugénie dont nous avons pleuré la perte il y a trois ans, ont lutté sans trêve ni relâche pendant des dizaines d'années contre l'abominable guerre, ce reste de barbarie sauvage.

En ennemis décidés de la sauvagerie et de la guerre, par conséquent, nous leur apportons ici notre tribut de reconnaissance.

Questions sociales. — Sous ce titre, M. Waldeck-Rousseau a réuni les discours qu'il a prononcés à la Chambre sur différents sujets ouvriers : chômage, grèves, syndicats professionnels, arbitrage entre patrons et ouvriers, etc.

On connaît bien les opinions de M. Waldeck-Rousseau, ce pilier du capitalisme, renforcé de tout l'égoïsme inhumain de l'orthodoxie économiste. Nous n'en voulons, comme preuve, que le *non possumus* opposé par lui à la Chambre en 1885, à la proposition de Tony Révillon qui tendait à obtenir un crédit de 26,000,000 pour venir en aide aux malheureuses victimes d'une crise terrible qui, épuisées par les chômages prolongés, n'avaient plus aucune ressource et mouraient littéralement de faim.

M. Waldeck-Rousseau, après avoir reproché comme toujours à ces malheureux de n'avoir pas épargné lorsqu'ils étaient plus heureux, ajouta avec un légalisme imperturbable : « Messieurs, ce que le gouvernement repousse, c'est l'idée » qu'il doit être ouvert dans notre budget une sorte de chapitre de la misère » publique; il ne croit pas que ce soit l'Etat qui doit venir en aide aux souffrances de l'Etat, et il ne pense pas qu'il doive suffire d'une sommation, je ne » dis pas d'une menace, pour faire décider la création d'une sorte de fonds de » secours à répartir entre toutes les communes. »

Ah! si c'était pour des capitalistes, M. Waldeck aurait ouvert toutes les bourses de l'Etat et pour des centaines de millions; mais, donner un peu de pain à ceux qui produisent les richesses et meurent de faim, si donc, est-ce possible, cela? Non. Cependant, M. Waldeck-Rousseau, si la classe ouvrière connaissait sa force, sa puissance, et que, pour de bon, elle se mette à vouloir obtenir, non seulement un petit morceau de pain comme une aumône, mais sa place au soleil comme la classe bourgeoise, vous ne pèseriez pas lourd, et même vous céderiez tout, absolument tout. Espérons que les ouvriers ne tarderont pas à en venir là, car jusqu'à présent, ils ont essayé de tous les moyens pacifiques pour avoir un peu de justice et n'ont jamais rien obtenu.

Ils ont toujours été les victimes des charlatans!

L'Armée d'une démocratie. — M. GASTON MOCH, ancien capitaine d'artillerie et démissionnaire à cause de ses idées anti-militaristes et pacifiques, a publié, sous ce titre, un livre substantiel et intéressant.

Il combat les armées permanentes et l'organisation actuelle des tueries internationales qui nous mènent à une quasi-barbarie intéressée et inhumaine.

Le livre de M. Moch est très volumineux. Aussi, nous est-il difficile, dans le petit espace dont nous disposons, d'en rendre compte, ne fut-ce que sommairement. Il nous suffit de dire que le but poursuivi par l'auteur est la suppression des armées permanentes et l'organisation de milices nationales comme en Suisse.

Voici, en outre, comment il parle de la propagande antimilitariste faite depuis quelque temps : « Sans trêve ni repos, depuis le milieu du siècle qui finit, des hommes courageux et clairvoyants ont dénoncé à l'opinion les méfaits du militarisme européen.

Mais quelle que fut leur action sur les coeurs et la raison, si bien qu'ils fissent sentir le crime et comprendre l'imbécillité de la guerre et de cette paix armée qui ne peut mener qu'à la guerre ou à la ruine, leur propagande a toujours échoué contre trois obstacles formidables : l'opposition de certaines classes intéressées au maintien de l'esprit de violence, les préjugés d'un petit nombre de chauvins, et surtout l'ignorance de la masse apeurée. »

La réforme militaire. Vive la milice! — Brochure du même, sur le même sujet, à la portée de tous.

Les Feuilles, de ZO D'AXA. — Celui-ci a réuni, en volume, ses *feuilles* qui paraissent à des époques indéterminées et qui venaient bien à propos pour donner le coup de grâce à toutes les infamies et turpitudes de notre époque, turpitudes et infamies attaquées déjà par d'autres vaillants lutteurs.

La manière d'attaquer de Zo d'Axa, plus originale, avait aussi plus de portée. Et nous regrettons qu'il n'ait pas continué sa lutte qui n'avait rien de commun avec celle des autres. Elle était *en dehors* de toute convention et de toute école.

Le volume fort in-8° est illustré par Steinlen, Willette, Léandre, Couturier, Hermann Paul, Anquetin, Luce, et il est édité par la Société libre d'édition des Gens de lettres.

Le Régicide, réponse à mes calommateurs, par AMILCARE CIPRIANI. — Notre camarade et ami Cipriani, profitant de l'exécution d'Umberto par le justicier Bresci et de toutes les calomnies que la presse reptilienne a déversées à cette occasion sur les révolutionnaires, a publié cette excellente monographie sur le régicide qui est un petit chef-d'œuvre de logique et de documentation.

Nous engageons tous nos amis à se procurer cet opuscule qui doit être le *vade-mecum* de tout révolutionnaire. Elle se trouve en vente aux bureaux du « Petit Sou ». Prix : 0,10 centimes.

Méthode Nouvelle par le citoyen FÉLIX PAGAND. — Pagand dissèque et critique avec beaucoup de force la méthode nouvelle de Jaurès par laquelle ce dernier veut embourgeoiser le socialisme. Le citoyen Vaillant, dans une préface, indique la portée réelle de cette excellente brochure en s'adressant aux délégués des Congrès — car elle avait paru quelques jours avant les Congrès — : « Les délégués, dit-il, verront d'où viennent les menaces de sécession et les mobiles qui poussent contre nous, l'arrivisme et le modérantisme coalisés avec le particularisme local. Ils pourront se rendre compte que nous voulons, après l'union, l'unité par l'unification progressive et le plus rapide possible des organisations existantes; en un mot, l'unité organique et vivante du parti socialiste, au lieu de la désorganisation dans la confusion prétendue unitaire et toute artificielle de ceux dont vous avez si bien montré l'illusion ou la conception réactionnaire ».

Les fraudeurs et les agissements des arrivistes aux Congrès ont mis à jour la tactique réactionnaire de ces messieurs, comme l'avait prouvé Vaillant.

Socialisme Ministériel, par SORGUE. — Encore une excellente brochure antiministérielle qui fit son apparition pendant les Congrès socialistes de septembre 1900. La citoyenne Sorgue y expose avec clarté toutes les félonies des socialistes ministériels qui, à coups d'arguments tous plus mauvais les uns que les autres, veulent prouver au prolétariat que si on augmente ses heures de travail, si on le massacre un peu partout, c'est pour son bien.

Le Collectivisme Intégral, par EDOUARD BOULARD. — Le citoyen Boulard, qui, depuis plus de quarante ans, est dans la lutte, vient de faire paraître une nouvelle édition augmentée de son *Collectivisme Intégral*.

Certaines parties de cet ouvrage sont un plaidoyer énergique en faveur du prolétariat contre la classe capitaliste. « L'ennemi le plus cruel et le plus destructeur de l'homme, dit-il, c'est l'homme lui-même, tant qu'il n'a d'autre but que les satisfactions illusoire de son égoïsme. »

Et, s'appuyant sur l'observation des faits, il démontre combien est anti-humaine l'organisation de notre société moderne dont la règle est « Chacun pour soi » alors que le principe fondamental de l'organisation collectiviste intégrale sera « Tous pour chacun et chacun pour tous. »

« Cette organisation sociale, dit-il, ne comportera ni autoritarisme, ni dictature; elle rendra facile et agréable à tous une solidarité effective; elle donnera à chacun toute sa liberté et son développement possibles; elle acheminera éволюvement et rapidement au communisme harmonieux et universel nécessaire au bonheur réel des individus et de l'espèce. »

Malheureusement, le citoyen Boulard base encore son collectivisme sur des notions philosophiques qui sont des notions abstraites, sur des raisons morales tirées d'une philosophie métaphysique que nous ne pouvons définir, mais qui, par cela même qu'elle est métaphysique, ne peut être la nôtre.

C'est là le seul point qui nous divise, mais il est important, car nous, nous nous appuyons toujours sur des données positives, soit qu'il s'agisse d'expliquer les phénomènes de la nature, soit que nous voulions prouver que, fatalement, par la force des choses, l'organisation capitaliste touche à sa fin, et fera place à une société équilibrée dont tous les membres auront une égale part de jouissance.

Quoiqu'il en soit, le *Collectivisme Intégral*, œuvre d'un convaincu et d'un désintéressé, rendra service à la cause que nous défendons, car, par sa critique serrée de la société actuelle et son clair exposé de l'organisation future, elle désillera les yeux de ceux qui la liront et ignorent ce qu'est le socialisme, et qui, par cela même, sont nos plus grands ennemis.

Le Clairon Socialiste du même, est une excellente brochure de propagande dont nous recommandons la lecture.

Le Théâtre Civique de LOUIS LUMET est une brochure faisant l'histoire des tentatives qui ont été faites pour la création du théâtre civique. M. Lumet expose ce qu'il appelle ses théories sur ce théâtre.

Almanach Féministe pour 1900. — Mme MARYA CHÉLIGA a eu la bonne idée de faire cet almanach dont le titre indique le but. Il s'occupe des revendications faites au point de vue de sa mission.

Journal d'un Défroqué par HENRI DUHAMEL. — Ce livre, ainsi que son titre l'indique, contient les notes prises au jour le jour par l'auteur, ses sensations et ses pensées personnelles et naturelles contredisant complètement les dogmes déterminent l'auteur à jeter le froc aux orties. Sa détermination de quitter les moisissures et les vilenies de toutes sortes de la religion fit esclandre, et les grenouilles de la mare pestilentielle du cléricalisme poussèrent de hideux croassements, mais la cause de l'humanité, de la raison et de la liberté avait un lutteur de plus, et un lutteur d'autant plus utile qu'il avait subi et connu la tyrannie affreuse de la religion et ses autres vicissitudes. Il pouvait, mieux que tout autre, dénoncer la dépression qu'elle exerce sur les cerveaux, qui mène à l'abrutissement et à l'abâtardissement de l'Humanité. « En même temps qu'un livre fort et charmant, dit Laurent Tailhade dans une préface magistrale, Duhamel connaît la joie d'avoir accompli un beau geste, mené à bien une glorieuse action. Prospère son exemple ! Que cet appel jeté par une conscience noblement récupérée, instruite et délivrée tant de malheureux qu'empoisonnent depuis leur enfance le virus des cathéchismes, la malaria des séminaires et les narcotiques de l'autel. »

Franc Cœur. *Notes d'un simple*, par ANGE REBELLE. — Volume de vers plein de verve, de pensées hardies et d'esthétisme raffiné. Ange Rebelle est un jeune qui promet beaucoup car il a le feu sacré qui mène à tout.

Proletaire par situation économique, il est et sera surtout aristocrate par la pensée, mais aristocrate dans la bonne acception du mot, tel que les Athéniens l'entendaient, c'est-à-dire celui qui excellait dans son milieu social.

La muse de Rebelle est libertaire, d'où vagabonde, c'est-à-dire non soumise à des règles étroites qui emprisonnent souvent le génie et l'étouffent.

La Caserne par ALBERT LANTOINE. — C'est un roman de mœurs militaires, par conséquent de mœurs dissolues, dépravées et dégoûtantes, surtout celles des chefs qui s'amuse, en vertu de la discipline révoltante, à mortifier la dignité humaine chez le soldat qui doit obéir comme un cadavre à toutes les billevesées de leurs chefs.

Ecrit dans un style châtié et original, l'œuvre d'Albert Lantoin attire le lecteur. Et la hardiesse des idées émancipatrices qui s'y trouvent, intéresse le penseur préoccupé de l'affranchissement de l'homme de toute tyrannie, de toute contrainte brutale et de tout arbitraire.

Chansons Françaises par PAUL PETIT-PIERRE. — Chansons d'amour et sociales, chansons champêtres et chansons sentimentales, tout y est. La muse de M. Petit-Pierre, alerte et de bon aloi, rappelle parfois celle de notre grand poète socialiste Eugène Pottier. Nos félicitations sincères à l'auteur.

Le Congrès général des organisations socialistes françaises de 1899 par A. HAMON. — C'est le compte-rendu le plus complet, le plus sincère, et nous pouvons dire le plus impartial qui ait été fait du Congrès de décembre 1899. D'ailleurs, la critique et l'appréciation de M. Hamon sur ce Congrès sont des plus justes et des plus judicieuses.

Le Crime d'Obéir, roman d'histoire contemporaine par HAN RYNER.

L'auteur est déjà connu par ses autres productions littéraires. C'est un bucheur, comme on dit dans l'argot des écoles et il arrivera car *labor improbus omnia vincit*.

Le roman que nous donne aujourd'hui M. Han Ryner est un roman à thèse. Son héros pousse sa dignité d'homme et son individualisme libertaire jusqu'à des extrémités presque incroyables. Il rompt carrément avec les conventions idiotes de notre Société et surtout avec la loi stupide qui oblige la plus grande partie de l'humanité d'obéir à l'autre, l'infime minorité qui impose brutalement aux hommes l'obéissance passive. Le héros individualiste de M. Han Ryner considère comme un crime l'obéissance à l'ordre d'un autre homme. Aussi, il est réfractaire au service militaire, malgré l'intervention de la force brutale qui s'exerce sur lui.

Cette thèse, quoiqu'anarchiste, ne nous déplaît pas, car elle peut faire naître des révoltes si nécessaires contre l'arbitraire et la tyrannie hideuse de notre milieu social.

Manuel socialiste par ALBERT RICHARD. — Il n'existait, jusqu'à présent, aucun manuel qui mit à la disposition des socialistes militants et des travailleurs, sous une forme parfaitement élémentaire et limpide, ce qu'il est indispensable de

savoir du développement historique de l'humanité, de la lente préparation et de la rapide et victorieuse croissance du socialisme.

Nous recommandons ce manuel à tous nos amis.

Contre la Justice. — Dans les pages éloquentes de ce nouveau livre qu'il publie chez l'éditeur P.-V. Stock, M. GEORGES CLÉMENTEAU note, au jour le jour, les phases tragiques du complot ourdi contre la justice et la vérité. Rarement, le grand écrivain se montra plus logique, plus pressant, plus véhément.

La Suppression des Octrois par ADRIEN VEBER, conseiller municipal.

Le citoyen Veber a fait là un très important travail sur cette question de la Suppression des Octrois si intéressante et si actuelle. Tout ce qui pouvait être dit sur cette question a été dit par Veber. Origine des Octrois Historiques. Les Octrois à l'étranger. Les Octrois à Paris et en province.

C'est l'ouvrage le plus remarquable qui ait paru, jusqu'à présent, sur la question et nous en félicitons l'auteur. Mais, justement à cause de son importance, nous ne pouvons en rendre compte ici. C'est un fort volume grand in-8° qu'il est impossible d'analyser.

Ceux qui veulent connaître à fond la question des Octrois n'ont qu'à recourir à ce volume.

Temps Futurs. — *Socialisme.* — *Anarchie*, par ALFRED NAQUET, chez Stock.

L'auteur, jusque-là hostile au collectivisme, semble y adhérer aujourd'hui, mais ce qui peut faire naître un certain doute, c'est qu'en adhérant à cette doctrine, il ne répudie aucun des arguments qui la lui avaient fait combattre.

Analogies et Différences entre le Magnétisme et l'Hypnotisme, avec 8 portraits, par J.-M. BERCO. Mémoire couronné par la *Société magnétique de France*. In-18° de 72 pages. — Prix : 60 centimes, à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri.

Théorie et Procédés du Magnétisme, avec 8 portraits et 39 figures dans le texte, par H. DURVILLE. In-18° de 144 pages. — Prix : 1 fr., à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Tout le Crime. — Sous ce titre : M. JOSEPH REINACH a réuni la série des études historiques qu'il a publiées dans le *Siècle* et dans la *Grande Revue* sur le rôle d'Estherhazy et celui d'Henry.

Œuvres Complètes de E.-E. THÉODULE (4^e Édition), E. Levéziel, imprimeur-éditeur, Compiègne. — Prix : 5 francs

La quatrième édition des *Œuvres complètes* de E.-E. Théodule est actuellement sous presse. Elle aura, sans nul doute, le succès des éditions précédentes. Parmi les principaux sujets traités par M. Théodule dans son important Ouvrage, signalons : *Le Général Friant*, *l'Assaut de Malakoff*, *le Traité de Francfort* et *l'Alsace-Lorraine*, *l'École*, *Eccelsior*, *la Cathédrale d'Amiens*, etc.

Nous avons, en outre, reçu les volumes et brochures suivants :

Let There Be Light (Que la lumière soit faite), par LUBIN, ouvrage sociologique publié chez C. P. Putnam, New-York and London. — *Politica Social*, par ERNESTO BARK, Madrid. — *Formula Resolutiva* de Socialismo National de UBALDE ROMERO QUINONES, Madrid. — *Pensamientos*, du même. — *Representative Democracy*, by JOHN R. COMMONS, New-York. — *L'Eglise et le Socialisme*, par V. COMPAS, Charleville. — *Vérités Economiques et Sociales*, du même. — *Voyage au Beau pays de Nature*, par HENRI ZISLY. — *L'Emancipation*, Universités populaire du XV^e arrondissement. — *Mort aux Affameurs*, par LÉON GUERIN. — *Le Socialisme*, par le C^{te} de Faugère. — *Napoléon, Fauc-Monnaieur*, par ROYAUMONT. — *Japanese Notions of European Political Economy*, by TENTEARO MAKATO. Glasgow. — *Rapport sur le militarisme*, par DOMELA NIEUWENHUIS. — *La Vraie voie de l'Armée*. Lettres à M. Valentin Letelier, — à *Hyacinthe Loyson*, — à la *Reine Victoria*. — *Levy Bruhl et la Question Chinoise*, par JUAN ENRIQUE LAGARRIGUE, à Santiago du Chili. — *La Mesure du Temps*, par STACKELBERG.

Un organe socialiste arménien : *Handès* (La Revue), a fait son apparition à Genève en octobre 1900. Nous souhaitons la bienvenue et longue vie à ce vaillant défenseur des opprimés, journal véritablement socialiste basé sur la lutte des classes.

Langue grecque moderne. — Grammaire pratique par G. Spyridès, pour apprendre le grec sans professeur. — 512 pages in-8°. — FLAMMARION, éditeur, Paris.

Le Panorama illustré des Jeux Olympiques, du même. — THORIN, éditeur, rue Le Goff, Paris.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages		Pages
AVANT-PROPOS	3	Anacharsis Cloots, E. des Essarts	62
Annuaire pour l'année 1901	4-10	Sans-Patrie, A. Montant	63
Signe des temps, P. Argyriades	11	Un lecteur de pensées	64
L'Anthropophage, Eug. Pottier	15	Le Trust, Lucien Sanial	65
J'ai faim, J.-B. Clément	16	La Crise socialiste continue, P. Argyriades	68
Vérité démontrée, Ed. Vaillant	17	La Paix Universelle, Suzanne Carruette	71
La Séparation de l'Eglise et de l'Etat, Touchatout	19	Pensées comico-philosophiques	72
Aux Bondieusards, P. A.	20	Un mot de Proudhon	74
Les Tueurs, Félix Pagand	21	Complainte des Petits Déménagements parisiens, Jehan Rictus	75
Des Visages, Valère Bernard	22	La Fable des Vaches, Domela-Nieuwenhuis	76
Les Rois s'en vont, L. Tailhade	24	La Tauromachie, Sorgue	77
Un Vagabond, Hugues Delorme	26	A mon siècle, Jules Murzy	80
La Lutte de classe, Jules Guesde	27	La Liberté du travail pour les femmes, L. Cornéliussen Rupertus	80
Pensées. Maximes. Mots de combat	30	Les Socialistes ministériels jugés par Gohier	81
Terrain vague, Ed. Thiaudière	31	Qu'est-ce que la civilisation, Hodgson Pratt	90
Le Roi Etzel et ses Huns, Gatti de Gamond	34	Comment on civilise les Chinois	91
Mon petit bois, Paul Weil	37	Simple rapprochement, P. A.	92
La Crise socialiste, E. Landrin	37	Un peu de statistique	93
Mot sublime	39	La Paix armée d'Europe en 1900	95
Quelques anecdotes	40	Au Siècle nouveau, H. Duhamel	97
L'Individualisme bien compris, c'est le socialisme, D. Descamps	43	Pour les Paysans, Quay-Cendré	97
Imperatore, Louise Michel	44	Les Faits sociaux plus forts que les Hommes, P. Argyriades	100
Les Naufrageurs, Henri Place	45	Nos Morts, E. Museux	101
A la Convention	46	Une Faute	104
Souvenirs de la Commune, Léon Martin	47	En Souvenir d'Harmodius, Achille Le Roy	105
Misérable, Nadar	49	Bibliographie	106-110
Décret ordonnant la démolition de la colonne Vendôme	49		
Révolution, A. Cipriani	52		
La Guerre, P. Argyriades	54		
Chair à canon, F. Pagand	58		
La Guerre, Ed. Boulard	59		

Portraits et Gravures

La Révolution, Rude	2	Quatre Cartes Postales révolutionnaires	50-51
L'Anthropophage, Valère Bernard	15	La Guerre, Valère Bernard	55
John Bull en Afrique	22	Elle a de la corde de pendue. Willette	57
Des Visages, Valère Bernard	23	Les deux Compères	59
Le Fétiche	29	Portrait d'E. Boulard	60
Le Roi Etzel	34	La misère des Gueux, Courbet	61
Guillaume II	35	Portrait de Mlle S. Carruette	71
La pauvre Marianne inquiète	39	P.-J. Proudhon et ses enfants	74
La Civilisation Européenne	40-41	Comédie politique de l'année 1900	82-89
Les Anglais au Transvaal	44	La Paix armée d'Europe en 1900	95
Portrait de Zévaës	47		
Portrait de Coutant	47		

ERRATA

Page 28, 4^e ligne, au lieu d'en finir avec les classes des hommes, lire d'en finir avec les classes et de ne plus laisser subsister que des hommes.

Page 29, 1^{er} mot de la 2^e ligne, au lieu de : usine, lire : usure.

Page 31, 5^e ligne, au lieu de : que l'ardeur ou l'impudence, lire : qu'une audacieuse impudence.

Affiche pour le "PETIT SOU",

par *STENLEIN.*



35
CENTIMES

LE PETIT SOU

35
CENTIMES

Directeur : **Alfred Edwards**

Leadere : J. ALLEMANE, P. BROUSSE, JULES GUESDE, LOUIS DE GRAMONT,
PAUL LAFARGUE, LAURENT TAILHADE, VAILLANT, RENÉ VIVIANI

Secrétaire général : **JEAN MORO**

Cartes postales révolutionnaires illustrées

L'Administration de la **Question Sociale** a publié une série de cartes postales révolutionnaires parmi lesquelles le « *Renversement de la colonne Vendôme* », les « *Actes de la vraie Gloire* ». Pour recevoir franco et recommandée la collection qui, jusqu'à présent, contient quatre cartes, adresser 50 centimes à l'Administration de la **Question Sociale**, 5, Boulevard Saint-Michel, Paris. — Dépôt pour la Belgique : Librairie L. ROMAN, rue de Fer, 59, Namur.

Echange de cartes postales illustrées

Ceux de nos lecteurs qui font collection de cartes postales illustrées et qui veulent en échanger peuvent en adresser à M. PLATON ARGYRIADÈS, 7, rue Théophile Gautier, qui leur en enverra d'autres en échange.